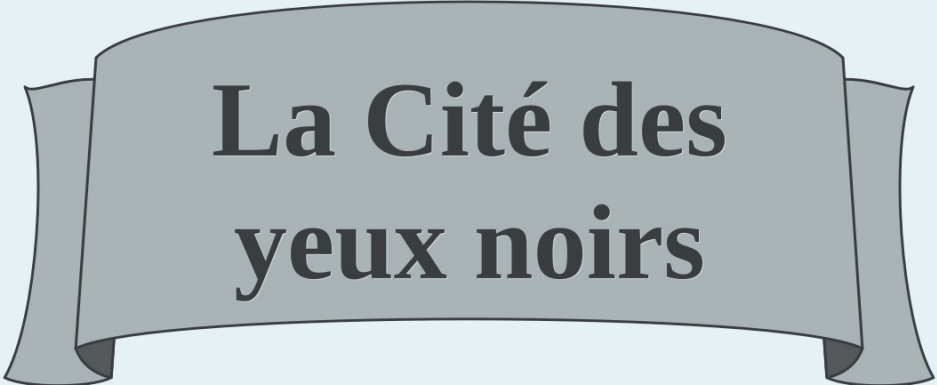




La Cité des yeux noirs

Lord, Jeffrey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BLADE

LA CITÉ
DES YEUX-NOIRS



JEFFREY LORD

JEFFREY LORD

**LA CITÉ
DES YEUX-NOIRS**

Adapté de l'américain
par Yves CHERAQUI

VAUGIRARD

Illustration de la couverture : Loris

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4)

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© UGE Poche/GECEP 1996

ISBN 2-265-05902-1

ISSN 0395-7780

CHAPITRE PREMIER

Boys and Pearls, le dernier film de Gary Stuart, jeune réalisateur dans le vent, n'était qu'un insipide navet dont l'esthétisme gratuit et l'assourdissante musique techno ne parvenaient que très mal à cacher les faiblesses.

Écrasés par tant de nullité dans leurs luxueux fauteuils de cuir, la plupart des invités de cette projection privée pensaient déjà au cocktail à suivre et préparaient les formules creuses dans lesquelles ils noieraient leur embarras.

Ce genre de mondanités irritait Richard Blade au plus haut point. Il avait aussi découvert, dès son arrivée, que la jeune et jolie Melissa, dont il avait fait la connaissance la veille dans un restaurant et qui l'avait invité à cette projection, était du genre mante religieuse. Il préféra donc s'esquiver dès l'apparition du générique de fin et, un malheur n'arrivant jamais seul, se retrouva dans les rues de Londres à l'heure des sorties de bureau.

Coincé à l'angle de Long Acre et Endell Street dans un embouteillage qui promettait de s'éterniser, il remonta les vitres de sa Rover et introduisit un disque de Glenn Gould dans le lecteur de compacts. Les premières notes du Concerto n° 5 pour piano de Beethoven envahirent l'atmosphère conditionnée de la voiture. Blade se laissa alors tranquillement porter par cette sensation de plénitude joyeuse qu'il éprouvait toujours à l'écoute des premières mesures de *l'Empereur*.

Ce virtuose au génie farfelu, trop tôt disparu, qu'était Glenn Gould, reprenait le thème d'introduction avec son brio habituel, lorsque Blade eut son champ visuel traversé par une vision de rêve, du genre quarantaine-dynamite, au volant d'une Aston Martin V8, décapotable et décapotée. Sa longue chevelure brune ondulait en cascade, façon « deux-en-un », autour d'un visage regorgeant de sensualité mal assouvie... Le dérivatif idéal pour définitivement oublier les désagréments de cet embouteillage survenant après quatre-vingt-dix-sept minutes d'avant-garde oiseuse.

La créature en question dépassa Blade et se trouva à son tour irrémédiablement immobilisée à une demi-longueur seulement de la Rover. Engagée dans une conversation téléphonique qui semblait la mettre dans tous ses états, elle reposa brutalement le combiné pour

appuyer énergiquement sur son klaxon. La colère rendait sa beauté plus lumineuse encore.

Blade décida de passer à l'action. Il saisit son propre radiotéléphone et composa le numéro de Terry Mulligan, un de ses collègues du MI6, les très secrets services de sa très gracieuse Majesté.

— Terry ? Richard Blade. J'ai une faveur à te demander...

Mulligan, gratte-clavier de génie, n'était pas seulement d'une efficacité exemplaire, il était aussi toujours prêt à rendre service.

— Je t'écoute.

— Je voudrais tout savoir sur le propriétaire d'une voiture, une Aston Martin noire, immatriculée...

Blade se pencha vers la vitre côté passager, pour avoir accès à la plaque de l'Aston Martin, et lui transmet le numéro.

— Tu es sur un coup ? C'est quoi ? Je peux savoir ?

L'utilisation à des fins personnelles de l'appareil du MI6 risquant d'être mal vue par l'agent très zélé qu'était Mulligan, Blade se réfugia derrière le top-secret professionnel.

— OK, enchaîna Mulligan sans insister, rappelle-moi dans une heure.

Les conducteurs empêtrés au carrefour commençaient à perdre leur flegme légendaire. Sa brune voisine, approchant du point d'implosion, se dressa dans sa décapotable pour tenter d'évaluer la gravité de la situation.

— Désolé, Terry, je reste en ligne, rectifia Blade, et j'attends. Je sais qu'avec tes petits doigts de fée du logiciel, tu peux m'avoir ça en cinq minutes.

Un semblant de décongestion permettait aux voitures engluées dans le bitume une avancée de quelques mètres.

— Voilà, j'ai la fiche sous les yeux, lui annonça bientôt l'agent Mulligan.

— Je t'écoute.

— La voiture appartient à une certaine Feldman, Kathy Feldman, trente-sept ans, mariée en 91, divorcée en 93, sans enfants. J'ai sa photo sur l'écran. Elle a l'air tout ce qu'il y a de plus appétissant. Tu dois établir un contact ?

— Qui sait ? Pour l'instant je me renseigne, fit Blade avec un sourire en coin sans quitter l'Aston Martin des yeux.

— Sacré Blade, si t'étais casé je dirais que tu as une veine de cocu ! Faudra que tu me dises un jour comment tu t'y prends pour...

— Coordonnées, demanda Blade abruptement sans le laisser

terminer sa phrase.

Ladite Kathy venait de profiter d'un relâchement dans les mailles du filet métallique pour disparaître de son champ visuel. Lui en revanche était toujours immobilisé.

— Elle crèche à l'est de la ville, 74 Rochester Way. J'ai deux numéros de téléphone, domicile et bagnole.

La circulation, comme par un de ces miracles – malencontreux en l'occurrence – qui font partie des mystères insondables de l'univers, redevenait fluide. Blade mémorisa les informations, le remercia et composa aussitôt le numéro de l'Aston Martin qu'il distinguait maintenant deux feux plus loin, à l'angle de Kingsway.

— Oui, Kathy Feldman, fit-elle d'une voix suave teintée d'un reste d'irritation.

— Mon nom est Blade, Richard Blade. Nous ne nous connaissons pas, mais je serais très heureux de pouvoir remédier à cette lacune.

Le feu passa au vert. Blade se glissa dans le sillage de l'Aston Martin.

— J'ai un emploi du temps très chargé... Dites-moi ce que vous attendez de moi et je verrai ce que je peux faire.

— À vrai dire, je préférerais vous dire ce que j'attends de vous, pour reprendre votre expression, face à face.

L'Aston Martin vira à droite dans Halborn Viaduc, sans doute pour rejoindre les quais. Blade accéléra en souriant et se porta à sa hauteur.

— Que diriez-vous du pub qui se trouve au prochain carrefour ? continua-t-il, amusé, en imaginant l'effet de surprise que ne manquerait pas de provoquer sa proposition.

Kathy Feldman fit une embardée, sur sa droite heureusement, et faillit en lâcher son combiné. Il lui fallut ensuite une bonne dizaine de secondes pour assimiler toute l'étrangeté de cette proposition, et penser à regarder autour d'elle.

Au volant de sa Rover, Blade lui faisait un petit signe amical de la main tenant le combiné.

Elle laissa d'abord échapper un sourire ironique, puis son visage se ferma à nouveau. Ce revirement paraissait pourtant un tantinet trop volontaire, forcé, pour ne pas laisser penser à Blade que la partie était gagnée. La sirène avait mordu à l'hameçon.

Les deux voitures dépassèrent le pub.

— Écoutez, monsieur Blade, j'avoue que votre technique d'approche est assez originale, mais si vous tenez à me rencontrer, prenez contact avec mon assistante. Je suppose que vous avez aussi le numéro de mon bureau...

— Allons, ne le prenez pas comme ça ! Je vais tout vous expliquer.

La belle Kathy Feldman n'attendit pas ses explications et raccrocha. L'Aston Martin, avec toute la puissance de son V8, bondit en avant puis vira à gauche dans Upper Thames Street en faisant crisser ses pneus sous le regard éberlué d'un bobby ébahi.

Blade, surpris par la brusquerie de la manœuvre, dut attendre un moment avant de pouvoir traverser le carrefour à son tour et s'engager sur le quai de la rive gauche. Car il n'était pas dans ses intentions de renoncer dès le premier assaut. Quelque chose lui disait même que la belle semi-inconnue n'attendait, en fait, que ça.

C'est alors, tandis que Glenn Gould attaquait le second mouvement du concerto, que le téléphone de la Rover fit entendre sa sonnerie modulée. Blade savait, avant même de décrocher, que cet appel allait contrecarrer ses projets immédiats.

— Blade, nous avons besoin de vous, fit la voix traînante de J, le patron du MI6.

— Vous n'aurez pas à m'attendre longtemps, cette fois, précisa Blade. Je me trouve à deux pas de la Tour, à la hauteur du London Bridge.

— Que faites-vous là ? s'étonna J, surpris par cette inhabituelle proximité.

— De la pêche au gros, plaisanta Blade avant de raccrocher pour répondre à l'appel du devoir.

Quinze minutes plus tard, il se présentait, devant une étroite mais lourde porte de bois cachée dans un recoin de la Tour de Londres, aux deux agents du Spécial Branch qui contrôlèrent son identité sans détours ni courbettes. Il s'offrit ensuite au regard électronique d'un troisième cerbère, bien plus infailible, qui le fixa dans le blanc des yeux pour vérifier que les tâches extérieures de ses iris correspondaient bien à celles de l'agent spécial Richard Blade.

Ces formalités terminées, il fut autorisé à pénétrer dans le plus ancien et le plus visité monument de Londres, par un long corridor que personne d'autre que lui n'avait depuis bien longtemps emprunté.

Ce couloir familier, étroit et sombre, était la première étape vers ces autres mondes, parallèles et lointains, magnifiques et dangereux, où ses missions l'envoyaient régulièrement. Car Blade n'était pas un agent secret ordinaire. Ses capacités et ses compétences lui avaient valu d'être sélectionné pour participer au très secret projet DX – D pour dimension et X pour inconnue – grâce auquel la Grande-Bretagne espérait bien un jour pouvoir redorer son blason.

D'autres heureux élus avaient partagé ce triste privilège. Mais Richard Blade était le seul à être revenu entier de ces voyages

extraordinaires. Tous les autres cobayes avaient perdu quelque chose en cours de route, la raison, la mémoire. Et même, certains, la vie.

La porte de l'ascenseur coulisssa à son approche, libérant un flot violent de lumière blanche. Aucune icône ni aucun chiffre ne figuraient sur le panneau de commande d'une insolite simplicité. Deux boutons seulement émergeaient de la plaque de métal, un jaune à actionner en cas de panne ou d'alerte, et un rouge qui l'amènerait à cent pieds sous terre, sous les fondations de la Tour, jusqu'au « laboratoire ». De là, dans quelques minutes seulement, Richard Blade serait projeté une nouvelle fois à l'autre bout de l'univers, vers les espaces inexplorés d'un monde imprévisible.

Comme à l'accoutumée, J l'attendait devant la porte de l'ascenseur, main tendue.

— Alors, bonne pêche ? demanda le vieux chef des services secrets.

— Allons, allons ! Nous n'avons pas de temps à perdre en balivernes ! ronchonna Lord Leighton devant son pupitre constellé de voyants lumineux.

J haussa les sourcils en même temps que les épaules avec un sourire de connivence en direction de Blade.

Cette mauvaise humeur du père du projet DX était en réalité signe que tout allait bien. Car pour quelque raison aussi impénétrable que les voies du Seigneur, Lord Leighton, ce génie de l'informatique à la triste figure, affichait perpétuellement la même inhospitalière mine de papier mâché. Venant de lui, un sourire ou un mot gentil équivalait à un signal d'alarme et annonçait toujours l'introduction de quelque nouvelle et diabolique variable dans les méandres mathématiques reliant le laboratoire aux autres dimensions.

— Cette ferveur que je devine sur votre visage, cher Lord Leighton, le taquina Blade, me sera d'un grand secours pour affronter les douleurs du transfert.

Le vieux savant fit pivoter le fauteuil roulant, dans lequel une maladie osseuse le tenait cloué depuis des décennies, et lui fit face. Bien que le dominant d'un bon mètre, Blade avait la désagréable impression d'être regardé de haut.

— Sachez, mon cher Blade, fit Lord Leighton en insistant sur l'ironie de sa surenchère, que je me suis attaché depuis votre dernière expédition à atténuer ces désagréments auxquels vous faites allusion.

— C'est très gentil à vous, mais je crains le pire, enchaîna Blade avant de se diriger vers le coin du laboratoire aménagé en vestiaire.

J était lui aussi préoccupé. Chaque nouvelle intervention tendant à aménager le projet DX entraînait une augmentation à plusieurs zéros

du coût de l'opération. Et c'était à lui que revenait le triste privilège d'en faire admettre la nécessité au Chancelier de l'Échiquier.

Quelques minutes plus tard, Blade était de retour, seulement vêtu d'un court pagne noué autour de ses hanches, et le corps entièrement enduit d'une boue noirâtre dont l'odeur infecte aurait mis en déroute un troupeau de putois enrhumés.

— Décidément, fit Blade en prenant place dans le siège baquet, je ne m'habituerai jamais à cette odeur. Je me demande même si je ne préférerais pas subir les brûlures causées par les électrodes plutôt que l'infection de cette pommade protectrice.

Lord Leighton, occupé à lui planter dans le corps sa centaine d'électrodes – une tâche qu'il accomplissait avec la précision d'un acupuncteur et la délicatesse d'un picador –, ne réagit pas à sa remarque. Dès qu'il eut terminé il retourna, toujours sans un mot, à sa console.

Le couvercle grillagé du siège descendit lentement pour venir, dans un claquement lugubre, enfermer Blade dans son cocon métallique.

J, d'un signe aussi discret qu'amical, encouragea son protégé.

Lord Leighton se retourna une dernière fois, comme pour vérifier que tout était bien en place, et demanda à son ordinateur complice le lancement du processus de transfert.

Autour de Blade, l'air se chargea d'électricité. Malgré la pommade, il sentit des vagues de picotements courir sous sa peau. Puis sa vue se brouilla. Il ferma les yeux et serra les mâchoires. Une petite musique lui parvenait, de très loin, comme des arpèges cristallins émis par les fibres de ses muscles tendus. L'éclairage des halogènes changeant de densité lui rappelait celui d'une atmosphère pré-orageuse.

Et, juste avant de perdre connaissance, Richard Blade disparut.

CHAPITRE II

Comme avant chaque éclosion dans son monde d'arrivée, Blade s'était préparé à prendre immédiatement ses repères. Si l'apparition se faisait à trois mètres du sol au-dessus de rochers acérés, comme cela s'était déjà produit, il avait intérêt à ne pas perdre le moindre centième de seconde. D'abord, avant même le début de la chute, il lui fallait situer le haut et le bas, puis visualiser la zone d'impact tout en rectifiant sa position pour l'adapter à la configuration du terrain « d'atterrissage ».

Toutes ces opérations, Blade avait fini par pouvoir les enchaîner instinctivement, avec autant de rapidité, d'agilité et de précision qu'un chat sauvage. Parmi tous les voyageurs qui l'avaient précédé, nombreux furent ceux qui, faute de posséder les mêmes qualités athlétiques ou autant de réflexes, avaient dû trouver la mort dès leur apparition. Sans doute fallait-il même voir là une possible explication au fait que, jusqu'à présent, personne d'autre que lui n'était jamais revenu de ces lointaines expéditions.

Cette fois, Blade avait eu de la chance (les facteurs mathématiques entrant en jeu dans la détermination des coordonnées d'émergence étaient si complexes et nombreux qu'il fallait bien parler de chance). Le contact avec son univers d'accueil allait se faire en douceur : il était apparu dans ce nouveau monde à deux pieds seulement au-dessus d'une herbe grasse et moelleuse.

Avant même de toucher le sol, Blade comprit cependant que cette chance était toute relative. À moins de cinq mètres, un animal arrivait droit sur lui, à la vitesse d'un fauve fondant sur sa proie ! Une drôle de bête, dont la taille et la forme du corps rappelaient celles d'une tortue géante, montée sur six longues et puissantes pattes velues.

Si l'animal en question fut surpris par la soudaine apparition de Blade sur sa trajectoire, l'homme qui le chevauchait le fut encore plus. Car la bête en question avait un cavalier, qui brandissait une longue perche terminée par une boule de cuir de la taille d'un gant de boxe.

Le choc paraissait inévitable. Blade n'avait d'autre choix que de contrôler l'impact en se jetant dans les pattes de l'animal. Il se recroquevilla, rentra sa tête dans ses bras et, tournant le dos, plongea devant lui. Cette manœuvre, associée à celle du cavalier tirant de toutes ses forces sur la corde qui lui servait de rêne, lui sauva la vie.

Le choc fut cuisant, mais le pire avait été évité.

L'animal et son cavalier semblaient pour l'instant hors course. Blade se releva aussitôt, en même temps qu'une clameur jaillit derrière lui, poussée par une foule dense qu'il n'avait pas encore remarquée. Un rapide tour d'horizon lui permit d'éclaircir sa situation. Il se trouvait au centre d'un pré, bordé d'un côté par une tribune de bois occupée par une trentaine de personnages en costumes d'apparat, et de l'autre par plusieurs centaines de spectateurs que l'apparition de cet homme nu, surgi de nulle part et couvert d'une boue noirâtre, avait de quoi méduser.

Il ne fallut pas à Blade plus de deux ou trois secondes pour comprendre qu'il se trouvait au beau milieu d'un terrain de joutes et que donc...

Le bruit d'un autre galop, émergeant du tumulte général, le confirma dans ses déductions. Il se retourna aussitôt : un second cavalier, juché sur le même étrange animal, arrivait à toute allure, lance pointée à hauteur du visage. En fait, Blade était apparu en plein tournoi, entre deux adversaires, exactement sur leur trajectoire !

Cette fois, le problème de la nudité passerait au second plan. Blade ramassa la lance du combattant malchanceux (dans sa chute sa monture lui avait écrasé la poitrine), et fit face, bien droit sur ses jambes, à la charge du cavalier, un solide et puissant gaillard au torse nu et velu, qui aurait fait merveille dans un téléfilm italien sur le sauvage Attila. Le danger ne venait pourtant pas de lui, mais de cet étrange animal dont il ignorait tout. Ne pouvant présumer de son caractère, de ses possibilités ou de ses faiblesses, Blade allait devoir improviser.

Les lances étaient taillées dans un bois apparemment très solide. Lorsque l'espèce de tortue à échasses ne fut plus qu'à deux mètres de lui, Blade effectua une rapide feinte à gauche, qui obligea l'homme à détourner l'extrémité de son arme, et revint aussitôt face à l'animal en tenant fermement sa propre lance horizontalement devant lui.

Le contact fut brutal. Blade entendit les articulations de la bête craquer tandis que l'onde de choc se répercutait douloureusement le long de ses bras, jusqu'à ses épaules. Le cavalier poussa un cri de surprise en passant par-dessus le col de sa monture stoppée net dans sa course. Arc-bouté sur ses jambes, Blade planta aussitôt sa lance en terre pour la faire pivoter à la verticale, sous le corps de la bête, qu'il put ainsi renverser en profitant de son élan.

Une nouvelle clameur salua cet exploit qui semblait pour l'instant reléguer au second plan l'étrangeté de son apparition et de sa nudité. Tous les officiels, à l'exception des quelques femmes présentes, étaient debout.

Blade, après avoir retrouvé son souffle, s'apprêtait à marcher à leur rencontre pour tenter d'expliquer sa présence, lorsque, au pied de la tribune, un homme leva un bras. Aussitôt, une douzaine de soldats, armés d'épées et de lances aux pointes bien acérées, coururent vers lui avec des intentions visiblement peu amicales. Armé de sa seule lance, plutôt faite pour assommer que pour tuer, Blade les attendit de pied ferme. Il savait par expérience que douze hommes ne peuvent efficacement donner l'assaut en même temps. Sans compter que tous ne font jamais preuve de la même agressivité ou du même courage. Quel que soit le nombre d'attaquants, un engagement à l'arme blanche se réduisait presque toujours à un combat à un contre trois ou quatre. Même armé de cette lance à l'extrémité en boutoir, Blade avait donc toutes ses chances. Il choisit pourtant d'éviter l'affrontement et jeta son arme devant lui. Le geste était d'une théâtralité calculée. En cas de nécessité, Blade pourrait glisser son pied sous le bâton et le récupérer d'une pichenette.

— Arrêtez ! cria-t-il en tendant ses mains, paumes ouvertes, devant lui. Je ne veux pas me battre.

Si, par un des nombreux mystères de la translation, Blade n'avait jamais eu de problèmes de communication dans aucun des mondes visités, il devait néanmoins d'abord entendre les autochtones parler avant de pouvoir interioriser leur langue. Dans le cas présent, faute de références, il avait dû s'exprimer en anglais.

La douzaine de soldats qui l'encerclaient à présent ne l'avaient évidemment pas compris. Le résultat escompté fut malgré tout atteint. D'abord parce que ses intentions étaient claires, mais sans doute aussi parce que la vue de cet homme nu, à l'imposante musculature, mystérieusement apparu au milieu de leurs festivités et s'exprimant dans une langue inconnue, avait largement de quoi impressionner les moins émotifs.

Les soldats hésitèrent avant de prudemment s'immobiliser hors de sa portée, puis se tournèrent vers la tribune pour recevoir les ordres de celui qui semblait être leur chef.

Un silence irréel flottait maintenant sur ce pré baignant dans la lumière orangée d'une fin de journée. Blade attendait, immobile, les sens aux aguets. Un vent léger chargé d'iode agitait ses boucles brunes. À l'est, pas très loin, il devait y avoir une mer.

Le chef en question hésitait lui aussi sur la décision à prendre. Il pivota à son tour vers la tribune. Un vieillard se tenait debout, immobile devant un large fauteuil recouvert d'une fourrure brune. Comme presque tous les hommes présents, il avait le crâne rasé et portait une épaisse barbe blanche. Il était cependant le seul à être vêtu de blanc. À sa droite une jeune femme fixait Blade avec une intensité

gourmande. Sa chevelure, courte et désordonnée, aux mèches bicolores blondes et brunes, lui donnait une étrange allure de punk perdue au milieu d'un groupe de sénateurs romains.

Blade s'attendait à ce que le vieillard, visiblement investi de la plus haute autorité, prenne la parole. Il aurait alors pu tenter de reprendre, au moins verbalement, le contrôle d'une situation loin d'être à son avantage. Au lieu de cela, le vieux chef fit claquer ses doigts avant de pointer l'index vers le centre du pré. Aussitôt, l'homme, qui attendait au pied de la tribune, se dirigea vers Blade d'un pas mal assuré.

Un sourd murmure accompagna sa progression. À la fois impressionnés et ravis par cet épisode inattendu venu agrémenter les festivités, les spectateurs ne se privaient pas de commenter la scène.

Les soldats s'écartèrent devant leur chef. L'adversaire était plus petit que lui, d'un bon pied, mais n'avait rien à lui envier côté musculature. Comme tous les soldats et les deux cavaliers, il portait un pantalon de toile légère, noire aux coutures latérales brodées de fils d'argent. Une cicatrice oblique reliait ses pectoraux, qui se contractaient à chacun de ses pas en prenant un volume impressionnant. Sa main gauche restait posée sur le pommeau d'une lourde épée glissée dans un passant de cuir accroché à sa ceinture. De la droite, il tenait un objet étrange, une longue pierre noire montée sur une crosse de bois et sertie de petits miroirs faisant converger les rayons du soleil à son extrémité. Une arme sans doute (sinon il aurait tenu l'objet de la main gauche pour, en cas de besoin, s'emparer de son épée), qu'il pointait à la façon d'un pistolet. Blade, affichant une soumission feinte et mesurée, cherchait à deviner ses intentions. Bien que la situation fût largement à son avantage, ce nouveau venu ne paraissait pas plus rassuré que ses hommes.

Blade fit un pas vers lui, paume tendue en signe de paix, et en profita pour glisser son pied sous sa lance.

— Qui es-tu ? demanda le gaillard. Par quel sortilège es-tu apparu devant le kork ? Es-tu un démon ?

Blade eut un discret sourire de soulagement. Le combat serait peut-être évité. Non seulement il pouvait maintenant s'exprimer dans la langue locale, mais il n'avait plus qu'à saisir au vol cette perche tendue pour expliquer son arrivée surnaturelle. Le sortilège paraissait tout indiqué. Il lui suffisait de s'en prétendre victime. Pour le reste il s'adapterait aux réponses qui lui seraient faites. Mais avant tout il lui fallait rassurer ses nouveaux hôtes.

— Non, je ne suis pas un démon, commença Blade avec une expression amicale mais grave.

« Heureusement, pensa-t-il en même temps, que la pommade a perdu sa puanteur en cours de route. Je n'aurais vraiment pas été en odeur de sainteté. »

— Alors pourquoi es-tu nu ? enchaîna l'homme, l'empêchant de continuer. Seuls les enfants et les démons osent se montrer nus en public !

Blade allait répondre lorsqu'un vertige l'envahit. Sa vue se brouillait et il sentit ses jambes fléchir. Son sourire se transforma en grimace de douleur. Cette succession de sensations, par trop familières, annonçait une nouvelle et imminente translation. Cette fois, son séjour dans l'ailleurs n'aurait pas duré plus d'une vingtaine de minutes. Un faux départ, en quelque sorte.

« Dommage », se dit Blade, en pensant à la jeune punk au regard admiratif.

Puis il disparut, aussi soudainement qu'il était arrivé, devant le groupe de soldats médusés et plus que jamais persuadés d'avoir eu affaire à un démon.

Décidément, rien ne se passait comme d'habitude. Si Lord Leighton, contrairement à ce qu'il avait prévu, n'avait pu complètement supprimer les douleurs accompagnant la traversée de l'entre-monde, il était au moins parvenu à sérieusement les réduire. Mais comme toujours, ses tripatouillages mathématiques avaient eu des effets secondaires imprévus. Jamais un séjour de Blade n'avait été aussi court. Et surtout, jamais encore il n'était directement passé d'un monde à un autre.

*

* *

Le vent et les embruns lui fouettaient le visage. Blade filait maintenant comme un bobsleigh fou au bord d'une plage de rêve, glissant à une telle vitesse qu'il ricochait, tel un vulgaire galet, sur les moindres reliefs du sable humide. En d'autres circonstances, peut-être aurait-il pu apprécier ce paysage idyllique, et cette glissade effrénée lui aurait-elle rappelé certaines sensations oubliées des années casse-cou de son enfance. Mais dans le cas présent, Richard Blade, bringuebalé en tous sens, filant comme un bolide, avait d'autres chats à caresser. Il faisait des pieds et des mains pour tenter de freiner sa course folle, mais tous ses efforts restaient vains. Tout au plus réussit-il à s'écorcher les doigts et à s'imposer de nouvelles figures acrobatiques et douloureuses. À chacune de ses voltiges, coquillages et cailloux, qui avaient eu la mauvaise idée de venir s'échouer sur cette plage, lui labouraient douloureusement le corps. À chaque rebond,

l'eau salée, dure et glacée, s'infiltrait dans ses plaies et les projections de sable lui infligeaient d'atroces morsures.

Dans ce monde aussi il semblait être entré en tombant, d'une hauteur vertigineuse, mais horizontalement, décalé en quelque sorte de quatre-vingt-dix degrés par rapport à la réalité.

« Ça me fait une belle jambe de comprendre ce qui m'arrive », se dit Blade, dont la course folle semblait ne jamais devoir cesser. Mais très vite il sut qu'il se trompait. Dans quelques secondes, une dizaine tout au plus, il serait stoppé, de la plus brutale façon : droit devant lui, à moins d'une centaine de mètres, les vagues se brisaient en grosses gerbes d'écume contre des rochers mordant sur un bon tiers la bande de sable !

Blade ne pouvait ni s'arrêter, ni contrôler la direction de sa trajectoire. La collision était inévitable. Il allait inmanquablement s'écraser. Lui, Richard Blade, meilleur agent du MI6, qui avait défait les pires ennemis, affronté mille dangers, traversé cent mondes hostiles aux confins de l'univers, livré des batailles dignes de César, d'Alexandre ou de Napoléon, allait s'aplatir sur ces rochers comme un moustique ivre contre un mur aveugle.

Il avait si souvent côtoyé la mort qu'elle était maintenant devenue sa seule compagne régulière. Et ce lieu, pour leur union définitive, en valait un autre. Son seul regret était de partir avec ce sentiment d'impuissance, de ne pas avoir eu à livrer de dernier combat.

Les rochers n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres, quinze, douze...

À l'horizon, dans un ciel d'une beauté flagrante, le soleil plongeait dans un mélange d'ors et d'ocres. Bientôt lui aussi aurait disparu.

Ses yeux s'embruèrent, sa vue se brouillait. Un vertige s'empara de lui, amplifiant celui de la vitesse, mais l'imminence de sa fin n'y était pour rien. D'autres douleurs, plus familières, qui accompagnaient chaque translation, vinrent s'ajouter à celles causées par la glissade.

Blade se sentait maintenant envahi par une joie intense, immense, qui lui ouvrit une brèche dans ces rochers acérés.

Il allait à nouveau changer de monde.

Un dernier doute l'envahit. Peut-être serait-il trop tard ?

*

* *

Après une troisième traversée de l'immatériel, si rapide qu'elle parut n'avoir aucune durée, Blade surgit en pleine forêt. Il tombait encore, mais « normalement » cette fois, c'est-à-dire du haut vers le

bas, comme pour toute chute digne de ce nom.

Apparu par chance sous les plus grosses branches des arbres, il vit immédiatement que le contact avec ce nouvel univers se ferait relativement en douceur. Une épaisse couche de boue recouverte d'un tapis de feuilles mortes allait amortir le choc. Une délicate attention du hasard que Blade, ayant déjà eu plus que son lot de douleurs, sut apprécier à sa juste valeur.

Malgré le très court laps de temps dont il disposait, ses automatismes de parachutiste surentraîné lui permirent d'effectuer un roulé-boulé parfaitement maîtrisé. Allongé sur le dos dans la boue, il resta ensuite un long moment immobile, le regard perdu dans la cime des arbres, laissant le silence reprendre possession des sous-bois.

Après la succession d'événements inhabituels qu'il venait de traverser, Blade avait besoin de récupérer, de se détendre et retrouver le calme de l'esprit et du souffle. Il lui fallait aussi refouler toutes ces questions qui l'assaillaient, auxquelles il se savait dans l'incapacité d'apporter la moindre réponse... Combien d'univers allait-il ainsi traverser ? Lord Leighton savait-il quels dérèglements avaient engendrés ses innovations ? Parviendrait-il à le « rappeler » dans sa bonne vieille Angleterre ?

Aussi différents que puissent être les univers parallèles, certains détails se retrouvaient, identiques, dans toutes les dimensions. Les douces caresses du vent, le craquement des arbres, l'odeur de la terre mouillée étaient de ceux-là.

Blade goûta au plaisir de la vie reprenant lentement possession de son corps, puis, épuisé par ce voyage insolite qui l'avait entraîné dans trois mondes différents, il se laissa surprendre par le sommeil.

CHAPITRE III

Un bruit léger près de son oreille, de feuilles mortes déplacées, le réveilla en sursaut. Bien qu'ayant instantanément, avant même son premier battement de cils, retrouvé la totalité de ses facultés, Blade préféra rester immobile, allongé sur le flanc, les sens en alerte. Il y avait quelque chose derrière lui, tout près de sa tête. Un animal, dont il sentait les mouvements furtifs. Sans doute était-il de petite taille, ou alors complètement transparent puisque Blade ne voyait d'autre ombre que la sienne sur le sol. Une branche morte, à dix centimètres de sa main, était la seule arme dont il disposerait. Il allait devoir faire preuve d'un maximum de rapidité et de précision. Sa position ne lui permettait que de rouler sur lui-même. Il lui faudrait, dans le même mouvement, s'emparer de la branche et ratisser le sol de toutes ses forces en espérant que l'animal ne serait pas plus rapide que lui.

Blade se concentra, respira profondément, lentement, et laissa exploser toute son énergie accumulée.

C'était un serpent, ou quelque chose de ressemblant, qui esquiva le coup de bâton et disparut en s'enfonçant dans le sol. Blade se figea aussitôt, attendit, accroupi cette fois, attentif au moindre bruit et prêt à frapper.

L'animal resurgit sur sa gauche, hors de sa portée. Deux petits yeux en amandes, à l'extrémité d'un tube souple vert sombre d'une quinzaine de centimètres, le fixaient avec curiosité. Peut-être s'apprêtait-il à jaillir ? Blade, sans le quitter des yeux, posa lentement sa branche et, tout aussi délicatement, avança la main pour saisir un gros caillou. Il allait frapper à nouveau lorsque l'animal, comme s'il avait deviné ses intentions, disparut à nouveau sous terre pour réapparaître quelques secondes plus tard, à la façon d'un périscope de sous-marin, un mètre plus loin, et reprendre sa tranquille observation.

Ce petit jeu risquait de durer longtemps. D'un geste vif et précis, Blade lança son caillou en poussant un rugissement de fauve. L'animal, peu impressionné, esquiva d'une ondulation du corps, avant de sortir entièrement de terre. Il avait la taille d'un gros rat, et ne paraissait pas très dangereux. Ce que Blade avait pris pour un serpent n'était en fait que son cou. Blade s'empara d'un second caillou et, la cible étant cette fois plus large et moins mobile, fit mouche. Touché au flanc, l'animal poussa une série de couinements stridents avant de

filer à toute allure.

Sans doute cette forêt était-elle peuplée de prédateurs bien plus dangereux. Et, à la vue de cette petite bestiole s'enfuyant en dodelinant sur ses courtes pattes, Blade s'en voulut de s'être ainsi laissé surprendre.

Après s'être armé d'une longue branche, plus solide, dont il tailla à coups d'éclats de pierre une des extrémités en pointe, il partit à la découverte de sa nouvelle terre d'accueil.

*
* *

Doté depuis toujours d'une conscience très aiguë du temps qui s'écoulait, Blade n'était que très rarement trompé par son horloge intérieure. Il savait donc, avec certitude, n'avoir somnolé que quelques instants et marché moins de quatre heures. Pourtant, à en juger d'après la course du soleil, plus du double avait dû s'écouler depuis son arrivée en ce monde. Il y avait là un mystère qu'il rangea, provisoirement, dans un coin de son esprit.

Autre chose le préoccupait. Pour s'être repéré à la mousse, parasitant toujours la même face des arbres, celle exposée à l'est, il était certain d'avoir constamment marché dans la même direction. Cette forêt semblait ne devoir jamais finir. S'il n'en voyait pas bientôt le bout, il lui faudrait changer d'objectif et chercher un abri pour la nuit, qui ne tarderait pas à tomber.

Blade commençait à ressentir les premiers effets de la fatigue. De la faim aussi. Depuis le brunch, copieux mais lointain, pris ce matin à l'autre bout de l'univers dans son appartement londonien, il n'avait rien mangé. En temps relatif, cela devait représenter plus d'une douzaine d'heures. Et toutes les péripéties imposées par ce voyage lui avaient fait largement puiser dans ses réserves. Il repensa à la belle Kathy Feldman, à la projection privée, et regretta de n'être pas resté au cocktail de la projection.

Une heure et quelques miles plus tard, le ciel ne s'était que très légèrement obscurci. La nuit semblait en retard. Le paysage non plus n'avait pas vraiment changé. Les mêmes grands arbres se succédaient sans cesse et seul le bruit régulier de ses pieds foulant le tapis de feuilles mortes venait troubler le silence. Blade commençait à se demander s'il ne tournait pas en rond – peut-être les lois de la botanique étaient-elles différentes en ce monde, et la mousse obéissait-elle à d'autres nécessités ? – lorsqu'il perçut une odeur, portée par un souffle d'air plus frais. Une odeur de viande grillée !

Ils étaient deux, assis près d'un foyer de pierres plates, en bordure d'une petite clairière. Tandis que celui de droite, le plus petit, s'époumonait pour attiser les quelques braises rougeoyantes, l'autre faisait tourner une broche rudimentaire. La taille et la forme du gibier en fin de cuisson laissaient supposer qu'il s'agissait de cette sorte de taupe « à périscope » rencontrée par Blade après son court sommeil réparateur.

— Cette fois, le cou, c'est pour moi ! fit le souffleur.

— Pas question, on partage ! corrigea celui qui surveillait la cuisson.

— On ne partage rien du tout ! C'est toujours toi qui te tapes le cou !

— Et alors ? C'est qui qui l'a tué ? Toi, t'attrapes jamais rien !

C'était une langue simple, presque primaire, aux accents rocaillieux.

— Oui, mais c'est moi qui l'ai vu le premier ! Et c'est moi qui t'ai montré où il allait ressortir. Si je n'avais pas été là, tu serais encore en train de le chercher !

Blade préféra rester embusqué dans les fourrés, non pas qu'il craignît quoi que ce soit – les deux hommes ne paraissaient pas très dangereux –, mais il voulait en savoir un peu plus sur ce monde avant de passer à l'action. De toute façon, la bête n'était pas encore assez cuite.

Le préposé à la broche se leva, mettant un terme à l'échange. Il était plutôt grand et ses vêtements amples – un enchevêtrement de pièces de toile grossière serrées à la taille par une large ceinture rouge – laissaient deviner un corps plutôt maigre.

— Je vais chercher les choux, fit-il. Le laisse pas brûler. Et t'as pas intérêt à y toucher avant que je revienne !

L'homme s'éloigna en direction de la forêt. Aussitôt son compère sortit un long couteau à lame courbe de sa ceinture, coupa le cou de l'animal et entreprit, sans perdre de temps, de le dévorer.

Blade sourit. Certains aspects de la nature humaine aussi étaient universels. Cette triste constatation faite, il se déplaça sans un bruit jusqu'à l'endroit où le chasseur avait disparu. Il l'aperçut bientôt auprès de deux chevaux bruns à longue crinière, plutôt lourds et courts sur pattes, attachés à un arbre.

L'homme, accroupi près des selles posées à terre, était occupé à défaire les nœuds d'une corde fermant un gros sac de jute.

— Nom d'un zork ! Qu'est-ce qui m'a foutu des nœuds pareils ? s'énerva l'homme. Je pourrai jamais refaire les mêmes !

Ayant enfin réussi à ouvrir le sac, il en sortit une gourde de métal et, après un rapide coup d'œil derrière lui, en siffla une longue rasade.

— Hé, l'ami ! Tu m'en laisses une gorgée ?

L'homme, sous l'effet de la surprise, manqua s'étrangler. Il se retourna aussitôt et se retrouva face à Blade, vêtu de son seul sourire. L'homme porta la main à sa ceinture, mais après un temps de stupeur qui lui fut fatal. Blade n'avait eu aucune peine à stopper son geste d'un coup de bâton dans le ventre, en béliet, aussitôt enchaîné d'une volée sous le menton. L'homme s'affaissa sans un cri, près de sa gourde qui se vidait en glougloutant dans l'herbe.

— Hé, Mahias ! Tu t'es perdu ou quoi ? cria son compagnon resté près du feu.

Blade devait faire vite. Il déroula la ceinture de l'homme inconscient et entreprit de le dévêtir. Ses vêtements sentaient la sueur, la crasse et le crottin de cheval, mais Blade, « grâce » à la pommade miracle de Lord Leighton, était blindé côté puanteur.

Dès que fut enfin résolu le problème de sa nudité, Blade ramassa la gourde. C'était de l'eau, mais de vie, qui lui râpa douloureusement les talons qu'il avait dans l'estomac. Il réprima une furieuse envie de tousser, puis, abandonnant l'homme maintenant en chemise de corps d'un blanc bien grisâtre, se dirigea vers la clairière.

— Te gêne pas surtout ! S'il reste un peu de « mon » alcool, j'aimerais bien en avoir une petite gorgée ! fit le second chasseur en voyant Blade arriver la gourde à la main.

Comprenant aussitôt sa méprise, il bondit sur ses jambes en brandissant son coutelas d'une main tremblante.

— Qui... qui t'es ? Où est mon copain ?

— Ton alcool frelaté lui est monté à la tête ! Il est en train de cuver. Assieds-toi !

Impressionné par la force et l'autorité qui se dégageaient de cet inconnu, l'homme obéit sans discuter.

— Et range donc ce couteau, enchaîna Blade d'une voix tranquille en saisissant la broche pour mordre à belles dents dans la viande grillée à point. Si tu avais dans l'idée de faire le malin, tu finirais comme cette bestiole.

Elle avait un goût agréable, légèrement sucré, qui pouvait rappeler celui du cheval.

— T'es pas d'ici, fit l'homme prudemment, et t'es pas non plus Mendieur.

— Comment tu as deviné ?

— L'accent. Et t'as pas des manières de pauvre. D'où tu viens ?

« De très loin », allait répondre Blade, lorsque son attention fut attirée vers les arbres. Le type en chemise de nuit blanche avait récupéré plus vite que prévu. Encore sous le choc, il revenait d'une démarche hésitante de robot somnambule.

Son congénère voulut profiter de la diversion pour tenter une manœuvre désespérée qu'il n'allait pas tarder à regretter. Blade se retourna en brandissant instinctivement la broche, sur laquelle le malheureux vint lourdement s'empaler.

La tige de bois acérée lui avait traversé le gras du flanc. Une blessure certainement très douloureuse, mais sans gravité. Blade l'abandonna un instant, le temps d'aller s'occuper du revenant qu'il renvoya d'une manchette dans les bras de Morphée, puis revint tranquillement vers le blessé.

— Je t'avais pourtant prévenu, fit Blade. Pourquoi tu ne m'as pas écouté ? Comment je vais faire maintenant ? Je n'avais même pas fini de manger !

D'un geste sec il retira la broche qu'il jeta dans les braises et versa le reste de la gourde sur la plaie. L'homme hurla en se tordant de douleur dans l'herbe.

— Tu t'en remettras, fit Blade. Maintenant c'est mon tour de poser les questions. Où se trouve la ville la plus proche ?

Le blessé gémissait, se lamentait. Blade dut répéter sa question.

— Y'a pas de ville par ici, finit par répondre l'homme entre deux sanglots plaintifs. La plus proche est à deux jours de cheval.

— Je ne suis pas pressé. Dans quelle direction ?

— L'est, jusqu'à la côte. Et après vers le nord.

Blade se leva. L'homme, vu son état, avait certainement dit la vérité.

— Me laisse pas là ! Je vais mourir !

— Mais non, tu ne vas pas mourir. Il reste un peu de ce tord-boyaux dans ta gourde. Ça t'aidera à tenir en attendant que ton copain se réveille. Et n'oublie pas d'en garder quelques gouttes pour nettoyer ta plaie.

Lorsque Blade atteignit la côte, plusieurs heures plus tard, la nuit n'était toujours pas au rendez-vous. En revanche, il eut droit à un magnifique coucher de soleil, dans un ciel qui n'en finissait pas de rougeoyer, et à une surprise de taille.

Quelques dizaines de minutes seulement après que l'astre de feu se fut enfin décidé à s'en aller éclairer l'autre moitié du monde, il réapparut sur la gauche, au-delà des hautes dunes de sable ! Il n'y

avait pas trente-six explications à ce phénomène pour le moins surprenant. Ou bien ce monde avait un soleil à deux vitesses, et dans ce cas l'autre hémisphère devait être plongé dans une nuit quasi perpétuelle et connaître un froid polaire, ou bien alors ce monde avait deux soleils !

*
* *

L'embroché n'avait pas menti. Blade, après avoir longé la côte, était arrivé en vue de la ville. En fait, il s'agissait plutôt d'un gros village, fortifié, dont les hautes murailles s'élevaient au-dessus d'une falaise dominant la mer.

Un chemin escarpé descendait jusqu'à une étroite bande de sable blanc.

À l'ombre de leurs pirogues échouées sur la plage, cinq pêcheurs à la peau gavée d'ultraviolets vaquaient à leurs occupations. Ils portaient de grossiers chapeaux de paille et, pour tout vêtement, une jupe de tissu rouge, que certains avaient roulée et nouée en string, ce qui leur donnait des allures de sumos anémiques. Deux d'entre eux réparaient un filet à larges mailles, un troisième tressait une ligne de coton, les deux autres affûtaient leurs harpons. Leurs gestes, lents et précis, avaient cette dextérité machinale caractéristique de toutes les techniques artisanales traditionnelles.

Blade descendit de cheval et se dirigea vers eux en tenant sa monture par la bride. Les cinq pêcheurs ne lui prêtaient guère d'attention. Un seul réagit à son « Bonjour », d'un vague signe de tête. Il attacha son cheval à l'éperon de la plus proche pirogue.

— Quel est le nom de cette ville ? demanda Blade après un temps, le regard vers le large, feignant lui aussi de les prendre de haut.

— Itzaxou ! répondit le plus jeune, occupé au nettoyage de la pirogue.

— D'où sors-tu donc, Mendieur ? Tout le monde connaît Itzaxou ! lança un des deux harponneurs.

Blade préféra ignorer sa question, qui n'appelait d'ailleurs pas réellement de réponse, et s'approcha du plus âgé, celui qui tressait sa ligne de coton. Certains pêcheurs de Polynésie utilisaient le même genre de ligne, pouvant résister à des prises de près d'un quintal. En discutant avec lui, il pourrait peut-être briser la glace et obtenir quelques informations sur ce monde encore inconnu.

— Quelle longueur, la ligne ?

Le pêcheur ralentit à peine son inlassable mouvement de va-et-

vient le long du fil et leva vers lui sa face de vieux parchemin froissé. Il avait le regard dur, inhospitalier.

— Tu ferais mieux de partir tout de suite si tu ne veux pas rater le meilleur de la fête. Avec nous, tu perds ton temps. Même si on avait de quoi te payer, l'avenir ne nous intéresse pas.

— De quelle fête parles-tu ? demanda Blade presque machinalement.

Il comprit aussitôt, à leurs visages, qu'il avait dérapé. Pendant le long silence qui suivit, les cinq hommes le fixèrent avec une expression nouvelle, un mélange de méfiance craintive et d'agressivité contenue. Blade jugea préférable de se retirer sans demander son reste. Ici l'habit faisait apparemment le Mendieur, et les Mendieurs, quel que soit leur statut ou leur condition, ne semblaient pas réellement bienvenus.

Tandis qu'il détachait son cheval, son troisième œil, à moins que ce ne fut son sixième sens ou tout simplement sa grande expérience de l'âme humaine, l'avertit d'un danger. Dans son dos, il y eut comme un sifflement, un murmure de l'air. Faisant brusquement volte-face, il se retrouva face aux deux harpons, lancés avec force et précision. Comme souvent ce furent ses réflexes qui lui sauvèrent la vie. Tandis qu'il se laissa tomber à genoux dans le sable, ses deux bras jaillirent au-dessus de sa tête.

Il avait saisi les deux harpons au vol !

Les cinq hommes, qui n'avaient sans doute jamais vu un tel prodige, le regardaient avec des yeux ronds, à la fois admiratifs et craintifs.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? fit Blade d'une voix forte en se redressant.

Il planta un des harpons dans le sable et retourna vers eux en tenant l'autre d'une main ferme.

— Je n'ai rien dit, ni fait, qui justifie votre volonté de me tuer.

Ce fut le vieux tisseur de ligne qui se chargea de lui répondre. Les autres étaient paralysés par la peur.

— Il faut nous pardonner. Tu ne connais pas Itzaxou, tu ne connais pas la fête du Milieu, c'est donc que tu n'es pas d'ici. Et pourtant tu portes des habits de Mendieur. Nous autres, pauvres hères que nous sommes, avons pensé que tu étais un espion ennemi.

— De quel ennemi parles-tu ?

— Tu ne sais donc rien ? Mais qui es-tu ? D'où viens-tu ? Tu te comportes et tu parles comme un guerrier, pas comme un Mendieur.

Blade réfléchit un instant. Il tenait peut-être le moyen de renverser

la situation et d'apprendre tout ce qu'il avait besoin de savoir sur ce monde.

— Je ne sais pas, répondit-il en glissant un accent de souffrance dans sa voix. Je ne me souviens de rien.

Les autres hommes s'approchèrent. Ils avaient perdu leur air menaçant et le regardaient maintenant avec curiosité. Blade rendit le harpon à son propriétaire en gardant, sous un air profondément affligé, ses sens en alerte.

— Il y a plusieurs jours j'ai fait une chute de cheval, continua-t-il en s'asseyant sur le bord de la pirogue.

Dix minutes plus tard, il possédait assez d'informations pour pouvoir évoluer dans cet environnement sans trop attirer l'attention. Entre autres choses, il savait maintenant pourquoi la nuit était absente de ce monde.

CHAPITRE IV

La Terre, celle de Blade, du professeur Leighton et de Kathy Feldman, tourne en suivant une orbite elliptique autour du soleil qui en occupe un des foyers, le second restant vacant, plein de vide, abstrait en quelque sorte. De cette figuration particulière sont nées les choses et les êtres, sous leurs formes terrestres connues, ainsi que les lois qui régissent leur évolution, leurs mouvements et leurs relations.

Dans cette autre dimension où, par un caprice né de l'union du hasard et de la ténacité d'un mathématicien au génie fantasque, Blade avait été envoyé cette fois, la réalité allait différemment. Pour des raisons que les cinq pêcheurs, évidemment, ignoraient, il y avait, dans le ciel de cette « Terre », deux soleils. Chacun des foyers de l'ellipse, méritant pleinement leur nom, était ici occupé par un des deux astres de vie.

Mais, les règles de la gravitation étant pour leur part universelles, la planète avait abandonné son orbite elliptique pour une double rotation, autour de chacun des soleils. Le mouvement résultant était en quelque sorte un huit, la courbe symbole de l'infini.

— Au milieu de chaque année, lorsque la Terre quitte un soleil pour aller tourner autour de l'autre, il y a un jour sans fin qui dure trois fois plus longtemps. Tu as oublié cela aussi ? lui avait demandé le vieux pêcheur.

— Mon esprit est vide. J'ai l'impression d'être né il y a trois jours, lorsque je suis tombé de cheval.

Les pêcheurs, dont il s'était maintenant attiré la sympathie, hochèrent la tête en signe de compassion.

— Et ce jour-là, le jour du Milieu, avait continué le vieux fileur, une grande fête est organisée pour remercier les mânes de nos ancêtres de nous avoir laissés en vie. C'est un jour de prières aussi, pour l'année à venir.

Blade commençait à se faire une idée précise de ce monde. Il aurait même presque pu, en partant du court exposé fait par le vieux pêcheur, extrapoler les grandes lignes de ce que devaient être les principes fondamentaux des croyances, des systèmes philosophiques, et des structures sociales. Il avait ainsi appris que les Mendiéurs formaient une sorte de confrérie à part, de caste hermétique, qu'ils

savaient prédire le temps dans les signes du ciel, et l'avenir dans les rêves, les lignes de la main, le crottin des animaux et toutes sortes de choses encore. On les disait aussi détenteurs d'un livre qui expliquait leurs secrets, et par lequel se transmettaient leurs pouvoirs.

— Et ces ennemis dont tu parlais, quels sont-ils ? avait demandé Blade en se souvenant de la remarque du vieil homme.

— Des sauvages, qui croient en un dieu unique, auquel ils sacrifient des êtres humains. Ils vivent de l'autre côté de la mer. Mais quelquefois ils osent s'aventurer jusque sur nos terres pour y semer la mort et rafler nos enfants, la chair de notre chair, dont ils mangent les cœurs.

Blade savait par expérience que ce genre d'informations, souvent plus proche de la rumeur, était à prendre avec précaution. Ayant appris ce qu'il voulait savoir, il pouvait maintenant s'aventurer dans la ville. Il ne lui restait plus qu'à remercier les pêcheurs. Ce qu'il fit en leur offrant son cheval.

— Que l'esprit de nos aïeux te bénisse et te rende la mémoire ! lui souhaita un des deux harponneurs en lui tendant la main.

Blade la lui serra, chaleureusement, ce qui provoqua l'hilarité des cinq hommes.

— Tu as aussi oublié les gestes les plus élémentaires de notre vie quotidienne, fit le harponneur en lui prenant le coude.

*
* *

Le chemin serpentant jusqu'au sommet de la falaise se révéla moins escarpé qu'il n'y paraissait depuis la plage. Ça et là des volées de marches, creusées dans la roche, prenaient la relève dans les passages les plus durs.

Blade remarqua la présence de quelques meurtrières dans les hautes murailles crénelées. Se pouvait-il que ces gens connaissent les armes à feu ? Ils ne semblaient pourtant pas avoir encore atteint un tel degré de développement.

Son ascension se termina devant une étroite porte de bois qui lui rappela celle de la Tour de Londres. Les deux gardes, de solides gaillards auprès desquels les deux agents de la Spécial Branch auraient eu l'air de gringalets, le laissèrent passer sans lui poser de questions. Un privilège que Blade attribua à sa condition supposée de Mendieur.

Itzaxou, gros bourg dont la population devait avoisiner quelques milliers d'âmes, semblait avoir été déserté. Il n'y avait pas un chat dans les rues. Les échoppes étaient toutes fermées et un silence de

mort régnait dans un dédale de ruelles étroites et nauséabondes.

Au sortir d'un passage obscur où flottait une odeur âcre de vieille urine, Blade entendit des lamentations, troublantes et sinistres, comme une litanie plaintive où les mêmes mots, qu'il avait quelque mal à discerner, revenaient sans cesse. Sur ses gardes, il remonta jusqu'à la source des gémissements.

Au centre d'une petite place, près d'un arbre sans feuilles, un homme était cadenassé à un pilori. Seules ses mains et sa tête dépassaient des planches de bois. Son visage, autour duquel bourdonnait un essaim de mouches voraces, avait le teint violacé d'un pendu en fin de balancement. Ses lèvres étaient boursoufflées, crevassées, et ses poignets et sa joue droite couverts de sang coagulé. De nombreux projectiles, minéraux et végétaux, dont l'un lui avait apparemment ouvert la pommette, entouraient le pilori.

— À boire ! Pitié ! Donnez-moi à boire !

L'homme – était-il un de ces barbares dont le vieux pêcheur lui avait parlé ? – s'exprimait dans une langue différente. Blade pénétra à l'intérieur de ses mots. À la vitesse de la lumière, il partit à la découverte d'un nouveau vocabulaire, glissant entre les nuances, remontant à contre-courant les règles d'une grammaire complexe. Il s'aperçut que cette langue ne se conjugait qu'au présent. Certaines formules, des tournures de phrases, palliaient cette absence de temps en introduisant les notions de « fait » et « d'à faire ».

En quelques secondes, Blade avait intégré tous les secrets de ce langage à la fois primaire et précis.

« Si Lord Leighton parvenait à isoler les mécanismes de cette assimilation, pensa Blade, bien des choses seraient différentes dans notre monde encore dans l'ombre de la Tour de Babel. »

— À boire ! Pitié ! Donnez-moi à boire ! répétait le malheureux, inlassablement.

À deux mètres du pilori, de l'autre côté de l'arbre, le chant régulier d'une fontaine ajoutait au supplice du condamné.

Blade alla prendre un peu d'eau dans le creux de ses mains jointes. Dès la première gorgée, l'homme s'étrangla, hoqueta et, pris d'une furieuse quinte de toux, écarquilla les yeux, comme pour s'accrocher du regard à la vie. Puis sa tête et ses mains retombèrent. Il était mort.

Après un rapide regard circulaire – la place était toujours déserte –, Blade abandonna le cadavre à ses mouches et reprit son exploration.

Un peu plus loin, trois hommes, affalés sur le perron de pierre d'une maison biscornue, l'interpellèrent. Ils voulaient se faire dire la bonne aventure. Fort de ses connaissances récemment acquises, Blade

s'exécuta et prédit à chacun son lot de satisfactions et de chance, d'infortunes et de chagrins. Satisfaits, les trois compères le gratifièrent chacun d'une pièce ronde, percée en son centre d'un trou carré.

— La fête, cette année, elle a lieu au même endroit ? demanda Blade nonchalamment.

— Évidemment ! Pourquoi veux-tu que ça change ? fit un des hommes.

— Ça fait des années que le vieil Horlof est pas sorti de son château. C'est pas aujourd'hui que ça va changer ! enchaîna son voisin.

Blade les salua. Dix minutes plus tard, il arrivait devant les portes du château en question, situé à l'autre extrémité du village par rapport à la mer. Un profond fossé en protégeait l'accès, franchi par un étroit pont de pierre. La fête avait lieu dans le parc, à l'arrière du château, dominé par les mêmes hautes murailles qui fermaient le village.

Il y avait là toutes sortes de bateleurs, musiciens et marchands de victuailles, qui donnaient à cette réunion une joyeuse allure de kermesse bon enfant. Blade remarqua aussi, parmi les badauds circulant entre les différentes attractions, les membres d'un service d'ordre discret et efficace. De petits groupes s'étaient formés par endroits, autour d'autres Mendieurs officiant assis dans l'herbe. Mais c'est à l'extrémité sud du parc, près des murailles, que s'était concentré le gros de la foule.

Personne ne semblait prêter attention à Blade. Il rejoignit cet attroupement et, jouant des coudes, parvint à se glisser jusqu'au premier rang. Ce qu'il découvrit alors le plongea dans la plus profonde stupéfaction...

Au centre d'un pré, deux hommes, chevauchant d'étranges montures hautes sur pattes, s'élançaient l'un vers l'autre en pointant de longues lances à l'extrémité protégée de grosses boules de cuir. Dans une tribune de bois faisant face à la foule, il reconnut le vieillard en toge blanche et la belle punk aux cheveux bicolores.

Médusé, Blade dut se rendre à l'évidence... Il était revenu à la case départ, à l'endroit où trois jours plus tôt il s'était matérialisé entre les deux cavaliers !

Comment cela était-il possible ? Par quel étrange phénomène avait-il accompli cette boucle au travers du temps et de l'espace ? Quelle distorsion pouvait avoir permis à des univers censés être parallèles de se rencontrer ? Les questions se bouscuaient dans sa tête lorsqu'une clameur, jaillie des cent poitrines qui l'entouraient, le tira de son hébétude en ajoutant à sa perplexité... Il était là, à vingt mètres, au milieu du pré !

Blade se vit, nu et couvert des plaques noirâtres de la pommade anti brûlures, se jetant dans les pattes de l'animal surpris dans son élan. Il était en deux endroits à la fois !

Cette étonnante ubiquité ne fit qu'accroître son trouble. Pris de vertige, il suivit cette scène fascinante dont il était à la fois héros et spectateur. Quelque chose lui disait qu'il devait fuir cet endroit, qu'il se trouvait pris dans une réalité paradoxale pouvant lui être fatale, mais la vue de son double l'avait comme paralysé. La curiosité était plus forte. Le bien-être aussi, car cet étrange phénomène n'était pas sans lui procurer un certain plaisir.

Il revécut ainsi, avec une acuité renforcée, chaque seconde de sa première apparition. Puis, le moment de sa disparition approchant, Blade se demanda comment allait se terminer cet épisode pour le moins étrange. Qu'allait-il se passer lorsque l'autre Blade disparaîtrait ? Cette brèche dans la continuité de l'univers n'allait-elle pas provoquer quelque autre bouleversement inattendu ? Retrouverait-il un jour le laboratoire du professeur Leighton, ou allait-il être indéfiniment condamné à revivre la même boucle de temps ?

La réponse ne fut pas longue à venir. Dès que l'autre Blade, encerclé par les soldats, se volatilisa, un homme, près de lui dans la foule, s'écria en le montrant du doigt :

— Il est là ! C'est lui ! Le démon est là !

*
* *

Par une meurtrière, située à plus de quatre mètres du sol, une lumière rougeâtre et changeante, celle d'une torche probablement, projetait sur le mur opposé un rectangle aux reflets dansants.

Allongé dans la pénombre sur une pailleasse à demi moisie, Blade avait fini par trouver à son étrange accident de parcours une explication plausible. Contrairement à ce qu'il avait d'abord cru, il n'avait pas voyagé à travers trois mondes différents, ni même deux, mais un seul ! Le parc du château, la plage traversée en quelques secondes et la forêt devaient faire partie de la même réalité. En fait, il avait en quelque sorte rebondi sur ce monde parallèle, à la manière d'un caillou ricochant sur la surface des eaux calmes d'un lac. Et c'est à contre-courant que ces sauts de puce s'étaient succédé dans le temps, comme ceux d'un saumon remontant une rivière pour aller pondre ses œufs dans l'eau claire de ses origines.

Un seul point pouvait contredire cette explication, un détail qui l'avait empêché de prendre plus tôt conscience de son étonnant parcours. Lors de sa rencontre avec Mahias, le Mendieur auquel il

avait emprunté ses vêtements, Blade n'avait pas reconnu la langue. C'était pourtant la même que celle apprise lors de son premier passage dans le parc du château, face au chef des soldats. Peut-être l'avait-il tout simplement perdue, oubliée en cours de route ?

Décidément, Lord Leighton allait avoir du pain sur la planche au retour de son meilleur et unique agent interdimensionnel !

Blade se demandait maintenant quel sort lui serait réservé, lorsqu'il entendit le bruit d'une clé introduite dans la serrure de la lourde porte de bois. Si ses geôliers avaient l'intention de l'enchaîner à un pilori, il leur donnerait certainement plus de fil à retordre que le malheureux dont il avait involontairement abrégé les souffrances.

La porte s'ouvrit sur deux gardes, deux de ces soldats qu'il avait déjà rencontrés à deux reprises. L'un portait une bassine d'eau, l'autre des vêtements et ce qui se révéla par la suite être un savon.

Les deux hommes n'en menaient pas large. Sans doute croyaient-ils encore, bien que la suite des événements eût prouvé le contraire, avoir affaire à un démon. Ils déposèrent le tout sur le sol, près de la porte, et reculèrent prudemment d'un pas.

— Lave-toi et habille-toi ! fit le plus grand. La première dame veut te voir. Frappe à la porte quand tu auras fini.

Pas mécontent de pouvoir enfin se débarrasser de ses haillons puants et faire un brin de toilette, Blade s'exécuta avec délectation mais sans perdre de temps. Il lui tardait de quitter ce cachot lugubre, et surtout de savoir ce que lui voulait « la première dame ». Quelque chose lui disait d'ailleurs qu'il s'agissait en fait de la belle aux cheveux bicolores, qui l'avait regardé – Blade put le vérifier lors de son second passage à travers le tournoi interrompu – avec un sourire gourmand.

— J'ai terminé ! cria-t-il en tapant sur la porte.

Le même grand gaillard ouvrit. Blade découvrit que son escorte se composait en fait de six soldats pointant tous leurs longues lances sur lui. Au moindre écart, il se serait retrouvé proprement embroché.

— Je te plais comme ça ? demanda Blade en plaisantant.

Il était maintenant vêtu d'un pantalon rouge bouffant et d'une ample chemise blanche.

Son majordome des bois, qui devait avoir autant d'humour qu'un orang-outang amnésique, lui répondit d'une poussée brutale dans le dos qui faillit le planter dans la pique d'un des gardes.

— Avance ! lui ordonna-t-il de sa voix rauque. Un pas de travers, et t'auras plus l'occasion de faire le malin !

Le trajet dura cinq bonnes minutes. Le cachot se trouvait apparemment dans les sous-sols. La petite troupe emprunta une

succession d'escaliers, de longs couloirs bas de plafond et traversa deux cours intérieures. Blade en profita pour se graver mentalement la topographie des lieux.

Ils franchirent ensuite une grande salle décorée de toutes sortes d'armes, blasons et autres trophées de guerre. Blade y eut le regard attiré par une étrange statue de soldat en pied, appuyée contre un mur, entre deux faisceaux d'épées et de lances. Découvrant qu'il s'agissait en fait d'un homme naturalisé, empaillé comme une vulgaire pièce de gibier, il ne put s'empêcher de grimacer.

— C'est un vrai soldat ? demanda-t-il avec l'espoir de s'être trompé.

— Les vrais soldats ne finissent pas empaillés ! se contenta de répondre le garde avec un sourire qui effaçait toute l'ambiguïté de sa remarque.

On le fit finalement entrer dans une vaste chambre à trois fenêtres, dont le mobilier se réduisait en tout et pour tout à une coiffeuse, deux sièges, et un lit aux dimensions impressionnantes. Un des murs était tendu de toile bleu ciel. La literie, elle, était d'un blanc laiteux et le sol, carrelé, recouvert en son centre d'un grand tapis, d'un bleu plus sombre, décoré de motifs géométriques jaune d'or. Une impression d'harmonieuse sérénité se dégageait de ce décor à la fois riche et simple.

Blade vérifiait d'une pression la qualité et l'élasticité du matelas, lorsqu'une porte s'ouvrit derrière les tentures. Un train de jeunes femmes, toutes plus ravissantes les unes que les autres, pénétra dans la pièce. Leurs robes, d'une délicieuse transparence, laissaient deviner un échantillonnage des plus beaux spécimens de courbes. La première portait une table basse, la seconde deux poufs brodés, les trois autres des plateaux couverts de mets joliment présentés, et la dernière la boisson.

Les six nymphettes, dès qu'elles eurent déposé le tout sur le tapis, au centre de la pièce, s'en repartirent sans un mot ni un regard.

— Je suppose que vous avez faim ? fit une voix dans son dos.

Blade ne s'était pas trompé. C'était bien elle, la femme de la tribune officielle. Ses intentions, plus transparentes encore que le léger voile, serré à la taille, qu'elle portait en guise de vêtement, étaient claires comme de l'eau de roche. Blade jugea quand même plus sage de se tenir pour l'instant à distance. Toutes ces faveurs inexpliquées, cette soudaine bienveillance alors qu'il s'attendait plutôt à subir un interrogatoire musclé, pouvaient cacher quelque arrière-pensée diabolique. D'ailleurs pouvait-on raisonnablement faire confiance à un peuple capable d'empailler ses ennemis ?

S'abstenant de répondre, Blade s'installa sur un des poufs et commença à manger.

Elle l'observa un instant d'un regard amusé, puis alla prendre place de l'autre côté de la table.

— Tu n'as pas peur de moi ? fit Blade entre deux bouchées d'une succulente viande enrobée de gélatine pimentée.

— Pourquoi devrais-je avoir peur ?

— Je pourrais être un démon...

— Même si je croyais en ce genre de choses, je n'aurais pas peur. Tu n'es pas un démon. Ton regard est trop franc, trop profond, trop pur.

Elle piqua à son tour un petit fruit, de la taille d'une olive, qu'elle glissa entre ses dents avec un geste d'une volupté appuyée.

— Certaines créatures maléfiques peuvent avoir ce regard-là, objecta Blade en servant à boire dans les deux coupelles d'argent.

— Tu n'es pas non plus Mendieur... Qui es-tu ?

— Dites-moi ce que tu me veux vraiment, pourquoi tu m'as fait sortir de mon cachot, pourquoi ce repas, pourquoi toute cette mise en scène, et je te dirais qui je suis, répondit-il en la défiant du regard.

— Tu me diras comment tu as pu disparaître au nez et à la barbe de mes soldats et puis réapparaître dans la foule ?

— Je te promets de tout t'expliquer.

— Tu m'apprendras aussi à le faire ?

« C'était donc cela », pensa Blade, persuadé malgré tout qu'il devait y avoir une autre raison à cette entrevue galante.

— Je suis désolé, mais ça, c'est impossible. Tu comprendras pourquoi quand je t'aurai raconté mon histoire.

Une ombre de déception traversa le visage de la femme, vite chassée par un sourire amusé. Puis elle se leva pour venir s'agenouiller derrière lui et lui passa ses bras autour du cou.

— Je vais te dire à quoi tu dois ta soudaine liberté... Je suis féconde. Je veux un enfant de toi, un mâle, lui murmura-t-elle dans le creux de l'oreille avant de lui en mordiller le lobe.

CHAPITRE V

Un enfant ! En toute conscience, Blade ne pouvait en accepter l'idée. Même si, dans ce domaine, le premier essai n'était que très rarement transformé, un risque subsistait. Il lui fallait donc trouver un moyen d'échapper à cette paternité imposée sans blesser la susceptibilité d'une femme qu'il sentait, sous ses airs doucereux, prête à tout pour parvenir à ses fins.

— Mon nom est Blade, Richard Blade. Je viens du Royaume d'Angleterre, une lointaine contrée bien au-delà des mers et des océans qui bornent votre continent.

Tanka, c'était son nom, avait rempli sa part du contrat. Blade devait maintenant tenir ses propres promesses. Mais, tandis qu'il lui servait l'habituel lot de demi-mensonges auxquels ses voyages l'amenait toujours à un moment ou à un autre, il ne pouvait s'empêcher de repenser à cette surprenante requête.

— Dans les temps anciens, continua Blade, mon pays alors fort et prestigieux régnait sur tout un empire. Mais aujourd'hui, seuls les Mages ont su conserver cette puissance d'antan. Comme vos Mendieurs, ils ont des compétences et des dons spéciaux, mais bien plus importants. Parce qu'ils détiennent depuis des siècles le pouvoir religieux, ils ont pu amasser plus d'or dans leurs coffres qu'il n'y en a jamais eu dans ceux des rois.

Tanka, assise aux pieds de Blade, la joue langoureusement posée sur sa jambe, buvait ses paroles comme un enfant écoutant son histoire du soir. En d'autres circonstances, Blade n'aurait sans doute pas longtemps résisté aux voluptueux effluves de son parfum envoûtant, un subtil mélange de santal, de myrrhe et de miel.

— Malheureusement, comme tous les êtres esclaves de leur volonté de puissance, les Mages ont aussi voulu s'approprier le pouvoir politique et dominer le pays. Mais ils ne pouvaient s'opposer ouvertement au roi. Alors, pour le contraindre à abdiquer, ils ont fait pression sur lui en s'en prenant à son fils.

— Et ce fils, c'est toi, n'est-ce pas ?

Blade se fabriqua un air affligé, qu'il transforma aussitôt en irritation.

— Oui. Ce sont eux qui m'ont projeté dans ton monde, par une de

ces mystérieuses opérations dont ils ont le secret ! Ils ont promis de me ramener dans mon pays dès que le Prophète Suprême, c'est ainsi que se nomme leur chef, serait assis sur le trône de mon père. Mais je n'ai aucune confiance en leur parole.

— Ainsi tu es de sang royal ! J'ai donc fait un bon choix, enchaîna Tanka en levant vers lui un regard plus gourmand encore. Je suis certaine que tu es aussi bon guerrier.

— Je suis Grand Commandeur des armées de mon père et j'ai remporté plus de batailles que tu ne pourrais l'imaginer ! fit Blade avec une fierté travaillée. Si les Mages n'avaient pas usé d'un abject subterfuge, jamais ils n'auraient pu réaliser leur plan machiavélique.

— Comment s'y sont-ils pris ?

— Ils m'ont drogué, ils m'ont fait boire, à mon insu, une de leurs satanées potions ! improvisa Blade en réprimant une envie de rire, aussi soudaine qu'inexpliquée, sous un masque sévère.

Tanka se leva et le prit par la main.

— Comme moi alors, dit-elle avec un regard en coin, avant de l'entraîner vers le lit.

Blade se sentait léger comme une brise matinale. Il se laissa conduire jusqu'au lit, qui lui paraissait plus grand encore, sans pouvoir s'opposer à la volonté de Tanka. Son parfum semblait avoir dissous toutes ses résistances, effacé toutes ses réticences. Blade n'avait plus maintenant qu'un seul désir : se fondre en elle.

— Que m'as-tu fait boire ? eut-il encore la force de demander tandis qu'une érection soudaine, si puissante qu'elle en devenait presque douloureuse, transformait son sexe en pilier de cathédrale.

— Tu n'as rien à craindre, ce n'était qu'un élixir d'amour, le rassura-t-elle d'une voix douce et lointaine. Un mélange de poudre de carapace de kork et d'alcool. Et j'en ai bu moi aussi.

Les nombreux voyages dans les univers parallèles ayant quasiment doublé son temps de vie et, par la même occasion, sensiblement multiplié le nombre de ses conquêtes féminines, Blade avait en quelque sorte bien plus vécu que n'importe quel nymphomane ou bête de sexe de son âge. Aussi, bien que chaque rencontre amenât son lot de sensations nouvelles, il pensait ne plus pouvoir être réellement surpris.

Ce jour-là pourtant, tandis que la nuit tombait après soixante-douze heures d'absence, il connut un plaisir neuf, à la fois subtil et sauvage, qui le projeta en des contrées où le génie de tous les Lord Leighton du monde ne pourrait jamais l'envoyer.

Tanka avait un corps fait pour l'amour, comme celui de Blade était fait pour le combat. Leur union fut une succession de langoureuses étreintes et de corps à corps furieux, sauvages. Mi-bestiaux, mi-humains, ils retrouvaient des sensations oubliées depuis le temps lointain du chaînon manquant. Chacun de leurs élans faisait trembler les murs, chaque caresse réveillait des horizons encore vierges. Et, tandis que la nuit s'effilochait, lorsque vint le moment de l'aurore resplendissante, ils s'unirent en un long râle unique avant de retomber, assouvis et brisés, sur les draps trempés de sueur.

Ils restèrent ainsi de longues minutes, enlacés, mollement bercés dans le sillage du plaisir.

Blade avait maintenant récupéré la totalité de ses facultés. Le temps, l'importante dépense d'énergie de cet accouplement frénétique et le relâchement nerveux de l'explosion finale avaient eu raison des effets secondaires de l'élixir aphrodisiaque.

Tanka aussi avait retrouvé ses esprits. Elle se leva, récupéra sa fine robe, et se dirigea vers la porte par laquelle les servantes étaient entrées quelques heures plus tôt.

La vision de son corps élancé provoqua chez Blade un retour de flamme qui courut le long de ses veines jusqu'à son sexe nostalgique.

— Où vas-tu ? demanda-t-il en se couvrant du drap.

Tanka se retourna. Son visage, duquel toute passion s'était évanouie, avait retrouvé cette dureté hautaine que Blade lui avait déjà vue lors du tournoi, à deux reprises, quand elle l'avait fixé depuis son fauteuil. Elle déposa un baiser dans le creux de sa main, qu'elle fit mine de souffler dans sa direction, et quitta la chambre. Sans un mot, sans une explication.

Blade avait de mauvais pressentiments et, au creux de l'estomac, la très nette sensation d'être jeté comme un jouet usé. Il se leva, enfila rapidement ses vêtements. La porte dérobée était fermée à clé.

Il retraversait la chambre lorsque, par l'autre porte, firent irruption les sept gardes de son escorte de la veille, armés de leurs lances. Le grand gaillard qui l'avait extrait de son cachot avança vers lui. Il tenait dans sa main droite cette arme étrange, la pierre noire plantée de miroirs, que Blade avait déjà aperçue au cours du tournoi, lors de son premier passage, et dont il ignorait le fonctionnement comme les effets.

Tandis que les six gardes, déployés en éventail, opéraient un mouvement tournant pour passer derrière lui, Blade glissa son pied sous un des poufs. L'escogriffe faisant office de sergent-chef était planté de l'autre côté de la table basse encombrée des restes du repas.

— La récréation est terminée ! aboya-t-il. Passe devant !

— Vous me ramenez dans ma cellule ?

— Ce cachot n'était que l'antichambre de l'enfer ! Tu vas finir tes jours à la Cité des Yeux-Noirs, au fond de la mine !

Blade aurait bien aimé lui demander de quoi il parlait, mais il lui fallait pour l'instant parer au plus pressé.

Tout se passa très vite. D'une détente aussi soudaine que précise, Blade envoya le pouf sur l'arme du sergent et, presque simultanément, bondit sur lui, un pied en avant. Un rayon rouge jaillit de la pierre mais le tir, dévié, frappa l'un des hommes de l'escorte. Une odeur de chairs brûlées se répandit dans la chambre, tandis que le sergent, plié en deux, s'effondrait contre la coiffeuse qu'il heurta violemment de la base du crâne. Effarés, quatre des gardes regardaient leur collègue se tordre de douleur sur le carrelage ; le cinquième réagit en fonçant sur Blade, lance en avant. Ce dernier s'écarta légèrement, saisit au vol la hampe à deux mains, se laissa choir sur le dos et projeta le garde derrière lui. Au passage il avait récupéré la lance, qu'il brisa d'un coup sec sur sa jambe. Il avait maintenant une arme dans chaque main.

Il avança aussitôt sur les quatre rescapés en faisant tournoyer ses deux demi-lances avec une dextérité menaçante. Paralysés sans doute par la rapidité des réflexes de ce prisonnier hors du commun, décontenancés aussi peut-être par l'absence de commandement, les gardes restèrent figés un instant. Blade en profita pour éliminer celui de droite qui, frappé de plein fouet à la tempe par un revers de bâton, s'écroula comme une chiffé molle. Celui de gauche fila sans demander son reste. Les deux du centre se mirent enfin en branle. Mal leur en prit. Blade assomma le premier et se vit contraint, malgré lui, de se débarrasser du second de façon plus définitive. Il aurait préféré ne pas avoir à laisser de cadavres derrière lui, mais n'avait pas eu le choix.

Le sergent, revenu à lui, se remettait péniblement debout. Son arme, la pierre aux miroirs, était sur le tapis, à mi-chemin entre lui et Blade. Les deux hommes eurent la même idée en même temps. Trop lourd et encore sous le choc, le garde fut moins rapide. Blade s'empara de la pierre et, à défaut d'en connaître le maniement, s'en servit comme d'un marteau.

Il avait maintenant le champ libre, mais pas vraiment le temps de fêter sa victoire. Il lui fallait quitter cette chambre d'abord et le château ensuite, le plus rapidement possible. Blade retira ses vêtements à la hâte pour enfiler un uniforme de garde. Un seul visiblement serait à sa taille, celui du malheureux transpercé par le rayon. Un peu de sang avait coulé sur la cuirasse autour d'un trou pas plus gros que celui d'une balle. Avec un peu de chance, personne ne remarquerait ce détail.

Le couloir était désert. À gauche, un escalier monumental menait

à un grand hall. Il était arrivé par là avec les gardes, en remontant des sous-sols.

Blade atteignait l'extrémité du couloir lorsque l'alerte fut donnée. Une sonnerie de trompe, grave et puissante, retentit derrière lui. En se retournant il vit Tanka qui se tenait devant la porte de la chambre, une corne à la main. Bien qu'elle fût à plus de vingt mètres, Blade percevait toute la rage jaillissant de ses yeux comme la lave d'un volcan impétueux.

— Je te manque déjà ? lui lança-t-il.

Et il disparut tandis que retentissait une seconde sonnerie de la trompe, nettement plus forte. Comme si, sous l'effet de la colère et de l'impuissance conjuguées, Tanka faisait passer toute sa hargne dans ce signal d'alarme.

Trois gardes traversaient déjà le hall, vers l'escalier, au moment où Blade arrivait au bas des marches.

— Que se passe-t-il ? demanda le premier. Qui a sonné ?

— Tanka ! Le prisonnier s'est échappé ! Il y a déjà deux morts là-haut ! fit Blade en feignant d'avoir le souffle court, un doigt pointé vers l'étage.

Pleins de zèle, les trois hommes se précipitèrent dans l'escalier. Blade arrêta le dernier, en lui prenant le bras. Pour atteindre la sortie il avait besoin d'un guide.

— Il faut doubler la garde à la porte du château ! dit-il avec le même empressement.

L'interpellé le regarda curieusement. Peut-être l'avait-il reconnu. Blade inclina légèrement sa lance.

— Tu es blessé ? fit l'homme en lui montrant le trou et le sang sur sa cuirasse.

— Ce n'est rien, j'en ai vu d'autres ! le rassura Blade. Il ne faut pas perdre de temps, allons-y !

Le garde hésita quelques secondes, leva les yeux vers l'étage et, pas mécontent de pouvoir quitter cette zone trop chaude à son goût, s'éloigna de l'escalier au pas de course.

— Tu es sûr que ça ira ? s'inquiéta-t-il encore lorsqu'ils arrivèrent dans la cour principale.

Les portes du château étaient là, ouvertes, devant eux. De l'autre côté se trouvait le pont de pierre. L'air décidé, Blade s'y engagea.

— Je pars en éclaireur. Surtout tu ne laisses sortir personne sans autorisation de Tanka, dit-il sur un ton sans réplique.

Impressionné par tant d'assurance, l'autre s'exécuta sans plus réfléchir.

Seule la faible lueur d'une lune pâlichonne permettait à Blade de se repérer à travers les rues de la ville dans laquelle il errait depuis plusieurs heures. Il se sentait fatigué, légèrement engourdi. Le combat avec les gardes et les échanges mouvementés avec la fougueuse Tanka auraient plutôt dû le mettre en forme. Il y avait donc autre chose. Sans doute, contrairement à ce qu'il avait cru, la potion miracle n'avait-elle pas complètement cessé d'agir.

La température était clémente, le ciel clair. S'il parvenait à retrouver le chemin de la plage, il pourrait y dormir jusqu'au lever du jour. Ensuite, il lui faudrait se concentrer sur les informations déjà en sa possession. Il avait senti, tout au long de ces trois jours sans nuit, une sorte de gêne, une méfiance diffuse et omniprésente qu'il reconnaissait pour l'avoir déjà rencontrée dans d'autres dimensions. Cette méfiance avait presque toujours été l'empreinte d'un pouvoir autoritaire, le plus souvent arbitraire, s'appuyant sur la peur et la crainte pour s'imposer. Le comportement des deux Mendiens rencontrés dans la forêt, celui des pêcheurs, l'étranger mort sur le pilori, le soldat empaillé dans la salle des trophées du château... Tous ces détails mis bout à bout tendaient à lui donner raison. Il y avait aussi cette Cité des Yeux-Noirs dont l'avait menacé le sergent massif.

Blade décida de s'y rendre dès le lendemain. Quelque chose lui disait que son passage en ce monde y prendrait une autre signification.

Mais pour l'heure, il devait d'abord se défaire de son uniforme de garde. Tant qu'il n'en saurait pas plus, il se sentirait plus à l'aise, plus anonyme, plus libre de ses mouvements dans des vêtements civils.

Au détour d'une rue, Blade aperçut, plus loin sur sa gauche, un rectangle de lumière. À l'étage, trois fenêtres étaient aussi éclairées. En approchant il distingua de la musique, des éclats de voix, qui ne laissaient aucun doute sur la nature du lieu. À l'évidence il s'agissait d'une taverne ou de quelque gargote.

Deux hommes en sortirent, dont l'un semblait plus que l'autre sensible à la houle. Blade accéléra le pas et les rattrapa deux rues plus loin. Pour l'instant il était encore en uniforme. Il lui fallait donc adopter un ton comminatoire.

— Hé, là-bas, vous deux !

Les deux hommes se retournèrent comme un seul. Leurs réactions, en revanche, lorsqu'ils se découvrirent face à un garde, furent on ne peut plus différentes. Le moins saoul des deux lui fit face, bien campé sur ses jambes légèrement écartées.

— Qu'est-ce que tu nous veux ? demanda-t-il d'une voix ferme où Blade distingua néanmoins quelques accents de crainte.

L'autre, aussi effrayé que s'il se trouvait face à un monstre surgi des Enfers, semblait avoir les deux pieds dans des starting-blocks.

— Je vous en prie, ne nous faites pas de mal, supplia-t-il en tremblant comme une feuille à l'article de la mort.

Il glissa la main dans sa chemise. Blade serra la sienne sur la crosse de son épée.

— Voilà, c'est tout ce que j'ai ! gémit l'homme en lui lançant une petite bourse de cuir avant de s'enfuir aussi vite que le lui permettaient ses jambes flageolantes.

Cette réaction, qui en disait long sur les rapports de l'armée avec la population, confirmait Blade dans ses intuitions.

— Rends-moi ça ! lui ordonna l'autre.

— Mais bien sûr, fit Blade. L'argent ne m'intéresse pas ! Tiens, attrape ! fit-il en lui renvoyant la bourse.

— Ce que je veux, ce sont tes vêtements.

L'homme, d'abord surpris par cette demande peu banale, recula d'un pas.

— Il faudra venir les prendre !

Blade ne se le fit pas dire deux fois. Deux temps et trois mouvements plus tard, le téméraire gisait à moitié inconscient, mais complètement nu, près de la cuirasse percée.

Après avoir prélevé dans la bourse une taxe raisonnable, Blade partit en direction de l'auberge, un peu gêné aux entournures par son nouveau costume, à la carrure plus étroite que celle de ses épaules.

L'endroit, une sorte de taverne au décor moyenâgeux, était bien tel qu'il l'avait imaginé. La clientèle, nombreuse malgré l'heure avancée, était presque exclusivement masculine. Quelques femmes en guenilles, d'une saleté repoussante, faisaient office de serveuses à tout faire. Dans un coin, trois musiciens pinçaient, pour la forme, les cordes de leurs instruments.

L'entrée de Blade n'était pas passée inaperçue. Même déguisé en monsieur tout-le-monde, Blade, par son allure et son maintien, jurait autant dans ce décor qu'un chien dans un jeu de quilles.

Toutes les tables étaient occupées. Quelques clients se tenaient debout, ou plutôt essayaient, devant un long buffet faisant office de comptoir. Blade décida d'aller se joindre à eux lorsqu'une voix forte résonna sur sa gauche.

— Tiens, tiens, tiens ! Regardez donc qui est là !

C'était Mahias, l'un des deux Mendieurs rencontrés dans la forêt. Blade se demanda comment, vu son état d'ébriété avancée, il avait pu le reconnaître. Deux autres Mendieurs, dont son copain – visiblement remis de sa blessure –, étaient affalés à sa table.

— C'est gentil de nous rendre visite. Tu es venu me ramener mon cheval ?

Blade n'eut pas le temps de chercher une réponse. Un coup violent à la base du crâne souffla toutes les torches en même temps.

CHAPITRE VI

— Alors, comme ça, t'es fils de roi ?

Blade avait repris conscience dans cette chambre, mains liées sur sa poitrine. Assis par terre, il était appuyé contre une pailleasse posée sur un socle de bois. Mahias, maintenant dessaoulé, et son compagnon lui faisaient face. Aux éclats de voix et au brouhaha qui montaient du plancher, Blade en avait déduit qu'ils n'avaient pas quitté la taverne. Impression vite confirmée par la décoration et l'ameublement qui laissaient clairement penser que cette pièce, située à l'étage, abritait les amours mercantiles des serveuses avec la clientèle de la gargote.

Mahias, plus impressionné qu'il ne voulait le laisser paraître, se pencha vers Blade et lui agita son coutelas devant le visage.

— Et tu espères que Ghali et moi on va gober toutes ces menteries ?

— Moi, je le crois, fit Ghali, resté en retrait. Je le vois sur son visage.

— Toi, je te demande rien, s'énerma Mahias. Contente-toi de lire dans la bouse de kork. Les visages, c'est ma spécialité. Et moi, ce que je vois sur le sien, c'est que ce type est un fieffé menteur.

Les deux Mendiens, bien qu'arrivés en ville après le tournoi, étaient au courant de son tour de passe-passe. Aussi avait-il dû leur servir la même histoire qu'à Tanka, à quelques variantes près, adaptées à la situation.

— Personne s'est jamais échappé du château ! reprit Mahias. Tous les prisonniers finissent dans les mines.

Les deux hommes ne l'avaient pas fouillé. Blade sentait toujours, sous sa ceinture de tissu, la pierre aux miroirs prise lors de son affrontement dans les appartements de Tanka.

— Il y a dans ma ceinture une arme, celle du chef des gardes...

— Azalaï ? Tu as pris son arme à Azalaï ! s'exclama Mahias en riant. Décidément tu nous prends pour des imbéciles ! Je crois qu'on a assez perdu de temps avec toi !

— Tu pourrais au moins regarder, fit Ghali en reculant prudemment d'un pas.

Mahias le regarda, hésita, et finit par s'y résoudre. Menaçant

toujours Blade de son coutelas, il se pencha pour glisser la main dans sa ceinture.

— Un fuseur ! Il a un fuseur dans sa...

D'un terrible coup de tête qui l'envoya au tapis, le nez en sang, Blade lui avait coupé la parole.

Voulant récupérer le coutelas tombé à terre, Ghali se précipita. Blade, toujours assis contre la couche, le faucha au passage d'un croc-en-jambe, le cueillit en pleine chute d'un coup de pied au menton, et enchaîna par un étranglement.

— Prends ce couteau et coupe mes liens, lui ordonna Blade, les poignets tendus.

— Tout de suite... Tout ce que tu voudras ! gargouilla Ghali, le visage congestionné par l'étau des mollets de Blade.

Lorsque les deux hommes retrouvèrent leurs esprits, l'un se massant le nez et l'autre le cou, Blade les tenait en joue avec cette arme dont il ignorait toujours le fonctionnement.

— Maintenant c'est mon tour de poser les questions. Mais d'abord, je veux que vous sachiez...

La porte s'ouvrit brutalement. Une serveuse fit irruption dans la chambre, une mamelle à l'air.

— Les gardes arrivent ! eut-elle le temps de glapir avant de rejoindre sur le plancher les deux Mendieurs toujours sous la menace de l'arme pointée par Blade.

Il commençait à y avoir un peu trop de monde dans cette chambre et, d'après le remue-ménage au rez-de-chaussée, les gardes n'allaient pas tarder en effet à pointer le bout de leur nez.

D'un bond, Blade s'approcha de la fenêtre et jeta un coup d'œil à l'extérieur.

— Ils seront là dans moins d'une minute, il faut filer ! leur conseilla Blade en ouvrant le panneau.

— On n'a rien à se reprocher, nous ! protesta Mahias.

— Moi, je le sais, approuva Blade. Mais pas eux. Et avec ton visage en sang...

Mahias et Ghali furent vite de son avis.

— Tu vois, je te l'avais bien dit qu'il allait nous arriver quelque chose d'imprévu, chuchota Ghali en enjambant à son tour la fenêtre.

— Puisque t'es si doué, tu peux peut-être prévoir ce qui va nous arriver maintenant ?

Ghali leva les yeux au ciel. Une étoile filante apparut, zébrant l'obscurité presque à la verticale par rapport à l'horizon.

— On va faire un grand voyage...

Mahias haussa les épaules et sauta dans la rue.

*

* *

Blade tenait la barre. Le soleil était maintenant au zénith et la mer d'huile.

— La fête a lieu à Itzaxou par tradition, parce que c'est l'endroit le plus à l'ouest du pays, celui où le jour du Milieu est le plus long. Mais ce n'est qu'un bourg de province, expliqua Mahias. Le grand port, Kidal, se trouve plus au sud. C'est de là qu'on arrivait quand ta route a croisé la nôtre.

Ghali, penché par-dessus bord à l'avant du bateau, avait le regard fixé sur sa ligne.

— Horlof n'a pas d'héritier ? demanda Blade en revoyant Tanka lui glisser dans l'oreille sa curieuse demande.

— Non. Il avait eu une fille, de sa première femme, mais elle est morte dans un incendie, il y a six années, le jour même de son mariage avec Tanka. Depuis le vieil homme est devenu complètement impuissant. Et pas seulement au lit !

— Que veux-tu dire ?

— C'est plus lui qui gouverne, c'est elle. Tout le monde la craint. Elle est bien tournée, ça c'est sûr, mais pour rien au monde j'échangerais ma place contre celle d'Horlof. C'est une vraie tigresse, assoiffée de richesses et de sang. Au début il y a bien eu quelques tentatives de révolte... L'ancien conseiller d'Horlof lui-même a essayé de ramener la raison dans ce pays, avec quelques-uns de ses généraux.

— Je suppose qu'ils sont morts ?

— Certains, ceux qui ont eu de la chance. Les autres ont fini dans les mines. Maintenant ils croupissent dans la Cité des Yeux-Noirs.

Une fois de plus Blade était ramené à cette cité de triste réputation.

Le vent avait forcé, gonflant la voile triangulaire. Blade tira sur le filin pour ramener la baume à bâbord et changea légèrement de cap. Ghali faillit passer par-dessus bord lorsque la légère embarcation bondit en avant.

— Tes talents sont nombreux, remarqua Mahias.

— Je serai un jour amené à régner. Tu crois que je pourrais gouverner un pays si je ne savais pas manœuvrer un bateau ?

Mahias approuva d'un hochement de tête.

— Parle-moi un peu de cette ville, lui demanda Blade. Pourquoi l'appelle-t-on Cité des Yeux-Noirs ?

— C'est pas une ville, c'est un baignoir !

Blade voyait les pièces du puzzle glisser les unes vers les autres pour commencer à se mettre en place.

— On trouve quoi dans ces mines ? demanda-t-il.

Mahias le regarda avec des yeux étrangement ronds.

— Ne me dis quand même pas que tu ignores aussi d'où vient ton fusil ?

— Je vais te faire une confidence, lui avoua Blade avec le sourire : Je ne sais pas non plus comment ça marche !

Les yeux du Mendieur s'arrondirent un peu plus.

— J'en ai un ! J'en ai un ! cria Ghali en exhibant fièrement sa prise, un petit poisson bleu ridicule, de la taille d'une main d'enfant, qu'il se mit à ouvrir avec un soin extrême.

— Passe-le-moi, je vais te montrer, demanda Mahias en allongeant le bras.

Blade, sans hésiter, sortit la pierre de sa ceinture et la lui tendit. Il prenait un risque, mais mesuré. Non seulement Mahias semblait avoir maintenant définitivement choisi son camp, mais Blade avait discrètement saisi une quille de bois qui servait aux pêcheurs à assommer leurs prises.

— Un fusil, ça se tient comme ça, commença Mahias en pointant la pierre noire à la façon d'une télécommande. Avec le pouce tu bouges les deux miroirs qui sont là. C'est eux qui donnent la direction du rayon mortel, et sa puissance...

Mahias tourna l'arme vers Blade, qui serra la quille dans sa paume, prêt à lui briser le poignet.

— C'est tout ce que je sais. Pour le reste, comment on fait pour tirer, c'est une autre paire de manches. Faudrait que tu demandes à un initié...

Blade fronça les sourcils.

— Un initié ?

— Oui, tout le monde peut pas s'en servir juste comme ça, ce serait trop facile. Et puis, je vais te dire, si le premier venu pouvait manipuler un truc pareil, les choses seraient pas ce qu'elles sont ! On aurait fait le ménage depuis belle lurette.

Blade récupéra l'arme, l'empoigna comme le lui avait indiqué Mahias, actionna les deux miroirs. Rien ne se passa. Tout au plus sentait-il un léger picotement dans le creux de la main. Mais il eut

beau la tourner et la palper dans tous les sens, rien ne se produisait, il ne parvenait pas à la faire fonctionner. Aucune arme n'avait pourtant de secret pour lui. Celle-là serait-elle l'exception confirmant la règle ?

— Elle est peut-être déchargée, fit Mahias.

Voyant l'air étonné de Blade, il précisa aussitôt :

— Ça marche à l'énergie solaire ! Ici, vu que le soleil cogne dur, et avec la réverbération en plus, une heure devrait suffire pour la recharger.

Blade intériorisa l'information. Tandis qu'il remettait le fusil dans sa ceinture, Ghali arriva en agitant les bras, si excité qu'il faillit en perdre l'équilibre et passer par-dessus bord.

— Il va nous arriver un malheur ! Il va nous arriver un malheur ! cria-t-il en se massant le coude.

Blade regarda aussitôt autour d'eux. La mer était toujours aussi calme, et l'horizon désert. Mahias avait plutôt l'air exaspéré qu'inquiet.

— Je l'ai lu dans les entrailles du poisson ! expliqua Ghali, affolé.

— T'as qu'à le rejeter à l'eau et en pêcher un autre ! fit Mahias ironiquement. Personne ira te dénoncer !

Plus d'une heure s'était écoulée, au cours de laquelle, tandis que Ghali s'était replongé dans la surveillance de sa ligne, Mahias avait poursuivi son édifiant exposé. Blade avait ainsi appris que Cyn – tel était le nom de cette ville, formé avec les initiales de son surnom était située en plein désert. Elle avait poussé comme une rose des sables autour du seul endroit du royaume où l'on trouvait cette pierre noire qui avait fait la richesse et la puissance d'Horlof d'abord, et celles de Tanka par la suite. Mais tandis que le roi s'était servi de cette pierre avec sagesse, pour assurer la paix dans son royaume, sa diabolique et vorace épouse en avait profité pour donner libre cours à toute sa perversité.

Il apprit aussi que la pierre noire ne se laissait pas extraire sans se défendre. La poussière en suspension dans les galeries de la mine avait un terrible effet sur la rétine. Après une semaine passée sous le sable du désert, un point noir apparaissait sur la pupille et se développait lentement. Au bout de quelques mois, les yeux des mineurs devenaient complètement noirs. Ils étaient aveugles. Alors ils remontaient à la surface, dans cette ville fantôme, pour s'y occuper des affaires courantes. Quant aux enfants auxquels ces malheureux pouvaient donner naissance, ils leur étaient retirés aussitôt.

— Tu comprends maintenant, conclut Mahias, pourquoi il vaut mieux aller se faire oublier pendant un moment chez les barbares.

— Tu es certain que ces... barbares sont tes amis ?

— Amis, c'est beaucoup dire. Disons qu'il m'est arrivé de commercer avec eux.

Mahias leva vers lui ses yeux rieurs.

— Il faut que je te fasse un aveu... En réalité, je ne suis pas vraiment Mendieur, confessa-t-il.

— J'avais remarqué, fit Blade.

Ghali s'était endormi, appuyé au bastingage. Mahias, fatigué par son long récit, décida d'en faire autant et s'allongea au fond du bateau.

Un banc de poissons volants les doubla en piaillant. Blade les suivit du regard et, dans le silence retrouvé, songea à son monde, à sa dimension, avec ses rapports de force, ses luttes pour le pouvoir, ses barbaries, ses brusques accès de générosité aussi...

Finalement, il n'était ni meilleur ni pire qu'un autre.

CHAPITRE VII

Ils avaient accosté en fin de soirée, après douze heures d'une traversée sans problème. Une flottille de pirogues, à éperon de fer et balancier, était venue à leur rencontre et avait encerclé le bateau.

Les indigènes – ils étaient trois par embarcation – avaient la peau brune, les yeux légèrement bridés, et portaient un costume rudimentaire adapté au climat. Seuls leur sexe, leur tête et leurs poignets étaient en effet protégés de pièces de cuir incrustées de minuscules coquillages multicolores. Tous arboraient aussi, sans doute en guise de bijou, un petit anneau de fer qui leur perçait une oreille, une narine, la lèvre inférieure ou un téton, et la plupart avaient le visage couvert d'une pommade blanche, comme un masque de beauté qui leur donnait une allure à la fois comique et inquiétante. Cette double apparence, de clown et de guerrier, était encore renforcée par leur comportement : tous brandissaient en effet, ponctuant leurs gestes de gros éclats de rire qui pouvaient aussi être entendus comme autant de cris belliqueux, toutes sortes d'armes, de la machette à la sagaie, en passant par l'arc et le casse-tête.

Deux de ces « barbares » sautèrent dans le bateau. Mahias était allé à leur rencontre en faisant tout son possible pour avoir l'air décontracté. Un interminable échange de formules de politesse et de gestes de bienvenue avait suivi, ponctué par les cris des autres insulaires debout dans leurs pirogues. Tout au long de ce rituel, les deux émissaires n'avaient cessé de jeter vers Blade des regards en coin. Visiblement impressionnés par son allure majestueuse et son imposante stature, ils avaient fini par interroger Mahias sur cet homme si différent des étrangers qu'ils connaissaient.

Tandis que Mahias leur expliquait, à grand renfort de superlatifs pompeux, qu'il était le prince d'un lointain et puissant pays, Blade en avait profité pour interioriser leur langue.

L'opération terminée, ce qui ne lui demanda comme d'habitude que quelques secondes, il s'était avancé vers les indigènes. Le plus trapu des deux semblait avoir un rang supérieur. Blade se planta devant lui.

— Noble guerrier, commença-t-il après l'avoir gratifié d'une courbette, je vous remercie toi et tes hommes. Moi, prince Richard Blade, qui ai traversé un grand nombre de terres et de mers, je veux te

dire que cette hospitalité me touche, à l'esprit et au cœur.

Ayant dit cela, Blade avait porté la main à son front, sa poitrine et sa bouche avec une lenteur exagérée, tout empreinte de solennité.

Mahias et Ghali l'avaient alors regardé bouche bée, se demandant sans doute comment il pouvait se faire qu'il parlât leur langue sans jamais les avoir rencontrés. L'indigène, lui aussi fort impressionné, avait alors maladroitement tenté d'imiter la gestuelle improvisée par Blade. Puis il avait brandi son casse-tête en poussant un hurlement modulé, repris en chœur par tous ses compatriotes, une clameur qui n'était pas sans rappeler à Blade le fameux cri inventé par Johnny Weismuller, première incarnation de Tarzan à l'écran.

*
* *

— Vous deux, vous restez dehors ! C'est lui que notre chef veut voir.

Le sourire fabriqué des deux Mendieurs vira au rictus avant de se figer, mais ils s'abstinrent de tout commentaire ou du moindre soupçon de protestation.

— Allons, ne faites pas cette tête-là, leur murmura Blade dans le creux de l'oreille.

Parmi la petite foule qui les observait en silence, Blade avait remarqué deux superbes jeunes filles aux seins provocants braqués vers le ciel.

— Regardez les deux petites là-bas, leur indiqua-t-il d'un signe du menton, je suis sûr qu'elles meurent d'envie d'écouter le récit de vos exploits.

Puis, après un discret coup de coude dans l'estomac de Mahias, accompagné d'une œillade complice, il passa devant le sbire qui tenait écartée la porte de toile et entra dans la tente.

L'endroit, par la taille et l'aménagement, ressemblait à l'intérieur d'une tente berbère. Un immense tapis de couleurs vives couvrait presque tout l'espace, occupé dans un coin par un amas de coussins bariolés.

Les restes du mobilier se résumaient en tout et pour tout à un plateau de cuivre ciselé posé sur un trépied de bois, un coffre de bambou, et une sorte de grand porte-parapluies dans lequel étaient entreposées différentes armes.

Il y avait aussi un large fauteuil qui visiblement venait d'une autre culture.

Dans le fauteuil se tenait un homme visiblement bien plus grand

que la moyenne de son peuple. Il était aussi plus épais, plus musclé. Sur son visage taillé à la machette, le même masque blanc, transpercé par un regard froid et dur comme une pierre à aiguiser, n'avait plus rien qui pouvait prêter à rire. Blade le trouva immédiatement très antipathique. Dangereux aussi sans doute. Il tenait, posée sur ses cuisses, une hache bipenne.

Une femme se tenait debout derrière lui. Guère plus âgée d'une vingtaine d'années, elle avait un visage d'ange exterminateur, auquel un très léger strabisme ajoutait une délicate touche d'innocence, et de longs cheveux bruns légèrement frisés qu'elle écarta d'un geste de la main.

Elle et lui étaient plus vêtus que les autres barbares. Lui portait une jupette de cuir à larges bretelles croisées sur la poitrine ; elle, une sorte de gandoura blanche brodée de fil noir.

— Que viens-tu faire chez nous ? demanda sèchement l'homme.

Un bras de fer s'engageait. Blade croisa son regard sans sourciller. Il n'avait pas l'intention de lui céder le moindre pouce de terrain.

— Dans le pays d'où je viens, un homme n'adresse jamais la parole à un autre sans d'abord donner son nom. Mais peut-être n'as-tu pas de nom ?

L'homme accusa le coup sans sourciller, mais sa main se crispa sur le manche de sa hache.

— Dans le pays où tu es, répondit-il sèchement, tous les hommes s'agenouillent devant moi. Je suis le chef de mon peuple.

— Moi, je suis roi de mon pays, répliqua Blade. Mon peuple est plus nombreux que les étoiles du ciel, et je ne m'agenouille devant personne !

Les joues de l'homme s'empourprèrent. Il faillit bondir de son fauteuil, mais se ravisa en serrant les mâchoires. Blade était quasiment certain d'avoir vu la main de la femme, posée sur son épaule, l'arrêter d'une légère pression.

— Tes coutumes ont un représentant de valeur en ta personne. Tu me plais.

L'homme avait changé de comportement, mais son regard était toujours aussi tranchant que sa hache. Il se racla bruyamment la gorge, se retourna pour cracher au-delà du tapis, puis se leva et avança, avant-bras tendu, pour lui serrer le coude.

— Mon nom est Hulkel. Sois le bienvenu dans mes terres.

— Le mien est Richard Blade. Je te remercie de ton hospitalité.

La jeune femme n'avait pas quitté Blade des yeux. Son regard étrangement distant, un subtil mélange de fierté et de grand calme,

avait de quoi surprendre chez une femme n'ayant apparemment pas plus d'importance qu'un des coussins jonchant le tapis. Pendant toute la durée de cette joute oratoire, elle n'avait pas bougé un cil, excepté ce mouvement presque imperceptible de la main sur l'épaule de son homme. Mais Blade n'était même plus très certain de l'avoir réellement vue le faire.

— Viens, suis-moi, dit l'étrange personnage en passant devant Blade, sa hache posée sur l'épaule.

Sans un signe pour sa compagne, Hulkel quitta la tente. Blade lui emboîta le pas pour un tour du propriétaire qui allait lui permettre de faire plus ample connaissance avec ces barbares. Avant de quitter les lieux il se retourna rapidement et croisa à nouveau le regard serein de la jeune femme qui maintenant, il en était sûr, lui souriait franchement.

*
* *

En fait de peuple, c'était plutôt sur une tribu que régnait l'antipathique Hulkel. Guère plus d'un millier d'âmes peuplaient ce village de huttes et de tentes perché sur une colline à un demi-mile de la mer. Son guide s'empessa de lui préciser qu'il régnait en fait sur cinq autres tribus aussi importantes éparpillées le long de la côte. Il se lança ensuite dans le récit détaillé des conflits et des batailles ayant précédé cette ère d'union et de prospérité.

— Maintenant, à toi de parler. Combien de guerriers as-tu ? Où se trouve ton royaume ?

Blade se préparait à mettre une fois de plus ses talents d'improvisateur en pratique lorsqu'un tumulte attira leur attention. Un attroupement s'était formé, légèrement en contrebas, autour d'un totem à tête de poisson.

— Aucune festivité n'est prévue... s'étonna Hulkel.

L'attroupement s'écarta devant eux lorsqu'ils arrivèrent sur la petite place.

Mahias était agenouillé, le visage tuméfié et en larmes, au pied du totem. Un guerrier, celui qui avait dirigé la flottille de pirogues, se tenait devant lui, écumant de rage. D'une massue de bois, qu'il tenait de la main droite, il tapait à intervalles réguliers son poing gauche.

— Je vais t'écrabouiller les rognons ! éructa l'homme.

— Que se passe-t-il ? demanda Hulkel d'une voix forte. Pourquoi as-tu frappé cet étranger ?

Blade chercha Ghali du regard, sans l'apercevoir.

— Ce misérable a violé nos lois ! Il a convoité ma femme !

— Je ne savais pas ! C'est elle ! C'est elle qui m'a séduit !

— Il ment ! intervint la femme en question.

Elle avait aussi eu droit à sa part de brutalités. Une de ses pommettes était rouge et son œil ne tarderait pas à noircir.

Hulkel avait un sourire aux lèvres, qui ne présageait rien de bon.

— Tu vas pouvoir laver cette injure, dit-il à son guerrier, mais selon la loi. Amenez l'étranger sur la place, et donnez-lui une massue.

Une joyeuse ovation salua la décision du chef. Le guerrier bafoué savourait sa vengeance à l'avance.

Blade, se sentant en partie responsable du pétrin dans lequel s'était fourré Mahias – qui en menait de moins en moins large –, décida d'intervenir. Il quitta le public pour aller se placer devant lui.

— Relève-toi ! lui glissa-t-il avant de lever le bras avec une telle expression d'autorité que l'ovation cessa aussitôt.

Hulkel était sur le point d'implorer, mais quelque chose semblait encore le retenir.

— Reste à l'écart ! Cette querelle ne t'appartient pas, fit-il, menaçant.

— Je suis certain que cet homme dit la vérité ! Il est mon ami.

Blade parcourut du regard le premier rang du cercle. Tout le monde était suspendu à ses lèvres.

— Il est déjà blessé, reprit-il. Le combat ne serait pas juste. Je demande le droit de me battre à sa place.

Un murmure de surprise parcourut l'assemblée. Le guerrier en furie quelques secondes plus tôt ne paraissait plus maintenant aussi emballé par la décision de son chef, dont tous attendaient la réaction. Un silence religieux flottait autour du totem.

— Talech aussi est diminué ; par sa colère, fit Hulkel, un doigt pointé vers le mari bafoué. Tu peux te battre pour ton ami si ça te chante, mais alors moi je me battrai pour mon guerrier.

L'ovation fut cette fois plus puissante encore, à la mesure de l'importance du combat à venir. Nul ne connaissait encore les talents de Blade, mais tous les avaient pressentis. Quant à Hulkel, sa force et son courage étaient déjà quasi légendaires. Une telle affiche promettait un spectacle de qualité.

Mahias remercia Blade d'un regard pitoyable.

— Tu crois que ça ira ? demanda-t-il en s'essuyant du revers de la main le sang qui coulait de sa bouche.

— J'en suis sûr ! répondit calmement Blade, avant de suivre la

foule en liesse qui se bousculait en chantant au rythme des tambours et tam-tams sur le chemin descendant vers la plage.

*
* *

Tandis que l'on préparait à l'écart les deux adversaires, les danseurs se succédaient, mimant de furieux corps à corps. Aux tam-tams étaient maintenant venus se joindre des sonneurs de trompe, dont les longues plaintes graves faisaient vibrer l'atmosphère électrique de cette fin de soirée. Ainsi se trouvaient suggérés les rythmes réguliers du souffle et les battements du cœur, réunis pour accompagner les danseurs dans leur représentation de la mort et de la création en mouvement.

Un cercle de pierres plates délimitait l'aire de combat éclairée par de longues torches plantées dans le sable. Tous les hommes de la tribu, le visage blanchi à neuf, étaient assis sur trois rangs et participaient au spectacle en se tapant les cuisses à contretemps. Debout derrière eux, les femmes occupaient seulement une moitié du cercle. Quant à la compagne de Hulkel, elle se tenait, isolée et tournant le dos à la mer et au soleil couchant, au milieu de l'autre demi-cercle.

Mahias et Ghali, le visage presque aussi blanc que les guerriers, essayaient pour l'instant de se faire oublier.

Bientôt les deux combattants furent prêts. Sur leurs corps brillants, huilés des pieds à la tête, les lueurs changeantes des torches semblaient danser au rythme de la musique. Hulkel s'était fait un masque spécial, sans doute destiné à impressionner son adversaire. Une barre rouge, du front au menton, divisait son visage blanchi, aux yeux et à la bouche entourés de noirs. Les combattants furent introduits dans l'arène, en deux points opposés. Brusquement, musiciens, danseurs et spectateurs s'immobilisèrent et un silence suivit, si dense, si soudain, que le bruit des vagues en parut démesuré.

Un homme s'approcha de chaque combattant pour lui remettre son arme, un long gourdin de bois poli rappelant étrangement une batte de base-ball.

Puis un roulement de tam-tam, tels les trois coups dans un théâtre, annonça le début du combat.

Tandis que Blade marchait d'un pas assuré vers le centre de l'arène, Hulkel fit le tour du cercle en s'adressant à ses hommes.

— Moi, Hulkel, je montrerai à tous que je suis le plus fort ! Le plus brave ! Le plus puissant !

Une série de grognements sourds ponctuait l'énumération de ses

mérites.

— Lui, lui que vous voyez là, il subira le sort de tous ceux qui m'ont affronté dans le cercle ! Le sable de cette plage va bientôt se nourrir du sang et de la cervelle de ce prétentieux étranger ! Vous raconterez à vos enfants, et vos enfants raconteront à leurs enfants, comment Hulkel triompha du roi d'un lointain pays !

Hulkel, sa harangue terminée, se tourna vers Blade, effectua quelques moulinets de son gourdin et fit fièrement jouer ses pectoraux.

N'importe qui aurait été impressionné, comme l'étaient d'ailleurs tous les spectateurs, par ce déballage de virilité suffisante. Blade, toujours impassible au centre de l'arène, ne put s'empêcher de sourire. N'ayant rien à lui envier côté musculature, et puisque ce type voulait parader, il décida d'y aller aussi de son petit numéro. Il lâcha son arme, ce qui provoqua un nouveau grognement collectif, et prit une succession de poses de culturiste qui lui auraient sans doute valu un accessit mérité dans un concours national.

Une longue exclamation admirative des guerriers, peu habitués à cette association de grâce et de vigueur, salua son exhibition.

Comme prévu, Hulkel ne supporta pas ce qu'il prit, à juste titre, comme un affront, et fonça en hurlant.

Blade esquiva cette première charge sans difficulté et ramassa tranquillement son casse-tête. Avec la même aisance il échappa à la seconde charge, et à la troisième. Cette tactique lui permettait de joindre l'utile à l'efficace. En même temps qu'il prenait un avantage sur son adversaire en le poussant hors de ses gonds, il pouvait repérer ses angles de prédilection, apprécier la vitesse de ses coups et en déceler les signes annonciateurs.

Quelques guerriers se mirent à claquer énergiquement de la langue, en signe de protestation contre ce qu'ils avaient pris pour un manque d'agressivité. D'autres riaient, ouvertement.

Quant à Hulkel, il avait les yeux d'un chat s'amusant à faire danser une souris. Il s'abstint cette fois de courir et marcha sur Blade, à grandes enjambées, en tenant sa massue horizontalement, à bout de bras devant lui.

Blade para la première volée, mais fut surpris par sa rapidité et sa force qui faillirent le désarmer. Apparemment, Hulkel, moins primaire qu'il ne l'avait cru, avait jusque-là volontairement caché une partie de son jeu. Il enchaîna aussitôt par un coup au bassin que Blade aurait paré sans problème si le gorille était allé au bout de son geste. Mais la trajectoire de sa massue avait brusquement changé, pour une estocade à l'abdomen.

Pratiquement aussi puissant que Blade, et à peine moins rapide, Hulkel n'était pas un adversaire ordinaire. Mais il avait à son désavantage la trop grande certitude de sa victoire.

Blade avait pu amortir le choc grâce à l'épaisseur de sa ceinture musculaire abdominale. Il lui fallait réagir, rapidement, ce qu'il fit en touchant à son tour le champion local au flanc droit, mais sans pour autant l'ébranler d'un pouce.

Les attaques s'enchaînèrent alors, en séries rapides, nerveuses, entrecoupées de courts temps morts. Leurs coups, tous parés d'un côté comme de l'autre, claquaient dans le silence comme des rafales de fusil mitrailleur. La sueur ruisselait sur la peau huilée des deux hommes. Le combat ressemblait maintenant à un duel de bretteurs s'affrontant avec des épées de six livres.

Hulkel était toujours aussi sûr de sa victoire. Il recula cependant de quelques pas, pour réfléchir au meilleur moyen d'abrégéer une confrontation trop longue à son goût.

Blade avait remarqué qu'avant chaque coup sérieux, son adversaire inversait la position de ses pieds. Il contrôla son souffle, lança une série de petites attaques pour donner le change en attendant le moment décisif. Lorsque la massue de Hulkel s'abattit sur son épaule droite, il l'arrêta en tenant la sienne à deux mains, pivota en un éclair, frappa violemment l'adversaire sous l'aisselle, et enchaîna d'un violent uppercut du coude au menton. Puis, profitant de son mouvement et de son avantage, il passa derrière lui et lui assena un terrible coup de poing dans les reins qui l'envoya la face dans le sable.

Mahias et Ghali, imités par quelques spectateurs ravis, laissèrent bruyamment exploser leur enthousiasme.

Hulkel se releva, secoua la tête pour retrouver ses esprits, et se débarrassa du sable collé à son visage en sueur.

— Tu es fort, Richard Blade, mais pas assez ! Maintenant, tu vas mourir ! promit-il, les yeux acérés comme des crocs à venin.

D'un geste vif, Hulkel lui jeta une poignée de sable au visage. Un truc vieux comme le monde que Blade n'avait pas même pu envisager, et qui lui valut d'encaisser un terrible coup à l'avant-bras.

Toute l'assemblée poussa un cri de surprise. En même temps que la vue, Blade venait de perdre sa massue. Heureusement pour lui, le gorille écumant, qui ne brillait pas spécialement par sa finesse, eut la bonne idée d'accompagner ce qu'il croyait être son coup de grâce d'un cri de victoire prématuré.

Dans ses entraînements, Blade avait déjà eu l'occasion de se battre en aveugle, les yeux bandés. Aussi, bien que triplement diminué, par sa cécité momentanée, la douleur et le fait d'avoir perdu son arme,

fut-il à même de prévoir l'attaque et de deviner la position du géant. D'une détente prodigieuse, il fonça, sans attendre, tête baissée dans son abdomen.

Les yeux larmoyants et la vue encore troublée, Blade pouvait quand même distinguer la masse pliée en deux de Hulkel. Il enchaîna, coup sur coup, un tourniquet suivi d'une gifle du pied au visage, un double crochet à la mâchoire, et une projection du talon au plexus qui projeta Hulkel sur le premier rang des spectateurs ébahis.

Mahias, aux anges, se tourna vers Ghali qu'il découvrit plongé dans la contemplation d'une demi-douzaine de petites vertèbres jetés devant lui.

— Si j'en crois mes osselets, ton ami va gagner ce combat, fit-il, la mine réjouie.

Hulkel se relevait péniblement. Il avait perdu une grande part de sa superbe et commençait à entrevoir sa défaite. Il ramassa une outre d'eau, but à grandes gorgées et s'aspergea le visage. Puis, tandis que Blade récupérait sa massue, il s'empara de la machette d'un spectateur.

— Cela suffit ! cria d'une voix autoritaire la compagne de Hulkel.

Surpris, ce dernier s'était retourné. Il la défia un instant de son regard débordant d'une rage froide et meurtrière et, de sa démarche pesante, retourna au centre de l'arène. Sa fureur le rendait moins dangereux. Blade l'aurait facilement désarmé et mis hors de combat si on lui en avait laissé le temps.

— C'est fini ! Arrêtez-le ! cria encore la jeune femme.

Blade crut qu'elle parlait de lui et se prépara à défendre chèrement sa liberté.

À sa grande surprise, il vit une bonne vingtaine de guerriers jaillir dans l'arène et se précipiter vers Hulkel qui abattit les deux premiers avant de succomber sous le nombre.

La jeune femme pénétra à son tour dans le cercle pour venir gifler Hulkel, maintenu par quatre puissants guerriers.

— Par deux fois tu as manqué aux règles d'honneur de notre clan. Tu n'es plus digne d'en faire partie. Moi, Kraïla, gouvernante des cinq tribus, je te bannis, Hulkel, à tout jamais.

Blade était aussi interdit que l'ensemble des hommes et des femmes présents, mais pour d'autres raisons. Le véritable chef de ces barbares n'était pas Hulkel, mais cette femme, Kraïla, qu'il avait pris pour sa compagne.

— Saluez tous les prouesses et la victoire de l'étranger ! ordonna-t-elle encore vers son peuple.

Et, tandis que jaillissaient cent cris de joie, Kraïla mit des gants de velours à ses yeux d'acier avant de se retourner pour caresser Blade du regard.

CHAPITRE VIII

Après que Blade eut été porté en triomphe et ovationné comme un héros, une grande fête fut organisée à l'endroit même où, trois heures plus tôt, le champion de la tribu avait été défait et humilié. Mahias avait présenté des excuses publiques au guerrier jaloux et tout était rentré dans l'ordre, dans l'allégresse et les réjouissances.

Hulkel, de son côté, fut solennellement chassé du village après qu'on lui eût lavé le visage pour en effacer son masque de combat. Lorsque tous ses biens, dont sa pirogue, eurent été redistribués à la communauté, il dut quitter le village à pied, ce qui ajoutait à son humiliation. Son dernier regard fut pour Blade. C'était un regard de charognard, lourd de promesses noires et funestes. Hulkel, c'était évident, n'aurait plus qu'une idée en tête : se venger. Mais Blade ne s'en soucia guère. Tout au plus demanda-t-il à ce que la tente soit dorénavant gardée la nuit et, parce que cette vengeance viserait sans doute d'abord Kraïla, décida-t-il de ne pas la quitter des yeux. Ce qui constituait une obligation plutôt agréable.

Lorsque la fête toucha à sa fin, bon nombre de ses participants dormaient déjà sur la plage, ivres de musique, de danse et d'eau-de-vie. Kraïla avait alors rejoint Blade, assis à l'écart, au bord de l'eau.

— Je te dois des explications, fit-elle doucement.

Elle s'assit à ses côtés. Son corps soyeux touchait presque celui de Blade.

— Nous connaissons l'un des deux hommes qui t'accompagnent, continua-t-elle. Il vient quelquefois nous vendre certains produits que nous ne trouvons pas ici. Mais toi, nul ne savait qui tu étais. Et j'ai des raisons, de très bonnes raisons, de me méfier des inconnus arrivant du royaume d'Horlof. Chaque fois qu'un étranger débarquait chez nous, Hulkel se faisait passer pour le chef de la tribu. Cette ruse me permettait de scruter les regards et les âmes, de déceler toutes les intentions, surtout les malveillantes. De voir sans être vue, en quelque sorte.

— Je comprends, intervint Blade. Mais cette fois les choses ont mal tourné et le malheureux Hulkel a fait les frais de cet arrangement.

Kraïla changea d'attitude. Prise de colère, elle se leva et se mit à arpenter la plage dans le dos de Blade.

— Cet idiot n'a eu que ce qu'il méritait. Non seulement il a manqué de loyauté à ton égard et bafoué l'honneur de la tribu, mais il avait outrepassé ses droits en décidant seul de prendre part à ce combat !

Un silence suivit, puis Kraïla reprit la parole. Sa voix était plus calme.

— Je crois aussi qu'il était jaloux de toi, doublement. Jaloux des regards que je te portais, et jaloux de ton assurance, qui l'obligeait à te craindre. Cet imbécile a lui-même causé sa perte. Depuis quelque temps, son rôle de chef factice lui était monté à la tête. Il était comme ébloui par le pouvoir, même s'il n'en connaissait qu'un pâle reflet. Il devenait hautain, dangereux. Je devais me débarrasser de lui, sous peine de voir ma propre autorité m'échapper. Grâce à toi, j'ai pu le faire sans risquer de voir une partie de mes guerriers se ranger à ses côtés.

— Tu as dit avoir de très bonnes raisons de te méfier d'Horlof, demanda Blade après un temps. Je peux savoir lesquelles ?

Kraïla ne répondit pas immédiatement. Elle semblait embarrassée. Un peu triste aussi, et légèrement maussade. S'asseyant, elle plia ses jambes, croisa ses mains devant ses chevilles et posa son menton sur ses genoux.

— Horlof est mon père ! fit-elle si faiblement que ses mots se confondirent avec le murmure des vagues.

Kraïla et Blade marchaient depuis une dizaine de minutes le long de la plage, lentement, silencieusement, lorsqu'elle osa enfin libérer les mots qui lui brûlaient la langue.

— Je suis une guigneuse, une porte-poisse de la pire espèce, lâcha-t-elle d'une traite. Le jour de ma naissance, la conjonction des astres était si néfaste que mon père, sur les conseils de son devin, a décidé de me cacher et de retarder l'annonce de ma naissance. Il fallait aussi, si je voulais pouvoir lui succéder un jour, éviter que ces mauvais présages ne puissent s'ébruiter. Alors il a fait tuer son devin. Mais ce qui avait été dit et prédit, cela, personne ne pourrait jamais l'effacer. Le devin avait vu juste. Pendant toute mon enfance, les accidents, les malheurs et les morts se sont succédés dans mon sillage...

Kraïla essuya une larme et resta un long moment tournée vers son passé. Blade, bien qu'il eût quelques remarques à lui faire sur les limites de l'astrologie, ses rapports avec le pouvoir et le devoir de tout individu de prendre son destin en main, préféra garder le silence.

Elle se détourna brusquement vers la mer et fit quelques pas dans l'eau.

— Avec le temps, les choses semblaient s'être arrangées, reprit-elle en fixant le clair de lune à l'horizon. Et puis, un jour de ma douzième année, ma mère est morte, par ma faute bien sûr... Mon entourage a évidemment essayé de me persuader du contraire, de me faire croire je n'y étais pour rien, que c'était un accident. Mais moi, je savais bien que c'était faux, qu'ils voulaient tous dissimuler la vérité !

Blade éprouvait presque de la compassion pour cette femme, si belle et si fragile, dont on avait gâché la vie en la poussant inexorablement vers la pente glissante de la paranoïa.

— Je suis marquée par les esprits maléfiques, à vie ! Et je ne peux rien y faire... C'est pour cela que j'ai arrêté le combat ce soir, pour éviter qu'une fois encore voir la mort ne vienne assombrir mes jours. Si je n'étais pas intervenue, l'un de vous deux serait mort maintenant.

La voix brisée par les sanglots qu'elle refoulait de toutes ses forces, Kraïla se tut. Blade lui prit le bras pour l'inciter à continuer tout en poursuivant leur promenade nocturne.

— Alors tu t'es enfuie de chez toi, c'est ça ? demanda-t-il doucement.

— Pas du tout ! répondit-elle avec un sourire désabusé. Deux ans après la disparition de ma mère, mon père a rencontré Tanka, cette femelle nuisible et malfaisante dont les scorpions eux-mêmes craignent l'haleine fétide !

S'il est vrai que les belles-mères ne sont pas toujours bienvenues dans une famille, la haine de Kraïla pour cette femme cachait visiblement autre chose.

— Pourquoi lui en veux-tu autant ? C'est certainement une femme autoritaire, bien plus attirée par le pouvoir que ton ex-homme de confiance, mais...

— Tu la connais ? le coupa Kraïla sur un ton agressif, où perçait une pointe de méfiance ; de jalousie aussi peut-être.

Blade la rassura en lui passant un bras réconfortant autour des épaules.

— Oui, je la connais. Et si tu me dis pourquoi tu en veux autant à cette femme, je te raconterai comment je l'ai rencontrée et pourquoi j'ai fui son territoire.

Kraïla n'hésita pas une seconde.

— Je hais Tanka parce que son esprit malfaisant a engendré la terrible Cité des Yeux-Noirs. Je la hais aussi parce qu'elle a brisé ma vie !

Elle se blottit en pleurant dans les bras de Blade. Il lui caressa les cheveux tandis que le ressac de la mer, indifférente, absorbait le bruit

de sa détresse.

— Elle a réussi à persuader mon père de se débarrasser de moi ! Pour être certaine qu'un de ses rejetons lui succéderait sur le trône !

Certains éléments commençaient à se mettre en place. Blade comprenait mieux maintenant l'étrange exigence de Tanka. Ayant découvert qu'Horlof était frappé d'impuissance ou de stérilité, elle voulait assurer sa descendance par tous les moyens.

— Sans doute m'aurait-elle fait tuer si elle avait été moins diabolique, continua-t-elle plus calmement, plus froidement aussi. Mais elle savait que mon père ne lui aurait pas pardonné son geste. Alors elle a choisi une autre méthode, plus lente et plus sûre. Chaque jour, pendant des années, elle lui a inoculé son venin, goutte à goutte, jusqu'à l'avoir complètement en son pouvoir, jusqu'à ce qu'il accepte de tuer une de nos servantes, de rendre son cadavre méconnaissable, par le feu, pour le faire passer pour le mien ! Ensuite, après avoir annoncé ma mort, ils m'ont vendue à un marchand d'esclaves. Mais le malheur me suit partout, comme la chevelure d'une comète la suit dans sa course. La caravane du marchand a été attaquée par...

Blade à son tour lui coupa la parole, pour ouvrir une fenêtre, pour ramener Kraïla dans le présent.

— Pourquoi ton père a-t-il fait cela ?

— Je ne sais pas, par amour sans doute...

— Non, c'est impossible. L'amour ne peut permettre une telle infamie. L'amour, c'est autre chose.

— C'est quoi ? demanda doucement Kraïla en levant son visage vers lui.

Leurs lèvres étaient si proches que leurs souffles s'entrelaçaient déjà.

Soudain Blade se raidit, son regard se figea. Alertée, Kraïla se retourna aussitôt. Il n'y avait rien, que le ciel, la lune et la mer.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta-t-elle. Tu as vu quelque chose ?

La plage, les dunes, la barrière de rochers à quelques mètres... Blade venait de reconnaître le décor de sa seconde apparition dans ce monde, celui de sa glissade folle !

— Je suis déjà venu là, murmura-t-il.

Elle le regarda, intriguée.

— En rêve, ajouta-t-il pour couper court à ses questions.

*

* *

Kraïla avait un corps fin et léger, gracieux et souple, aux formes délicates. Mais cette apparence d'adolescente était vite démentie par un savoir-faire de fille de joie vieille avant l'âge. Elle fit preuve d'une telle science des choses de l'amour que Blade en éprouva d'abord un peu de tristesse en comprenant ce qu'avait dû être sa vie. Et puis, le naturel revint au galop, réveillé par ses savantes caresses, et reprit le dessus.

Dès leur arrivée sous la tente, Kraïla avait pris l'initiative des opérations. Pendue à son cou, elle lui avait enserré la taille de ses jambes et attisé son désir par de lents mouvements du bassin, jusqu'à sentir la virilité exacerbée de Blade s'épanouir contre son ventre.

Elle l'entraîna alors vers sa couche, une épaisse fourrure à l'odeur forte, lui ôta la jupette de cuir qu'il portait depuis son combat, son cache-sexe. Blade voulut à son tour lui retirer sa tunique de peau, mais Kraïla l'en empêcha en souriant. Elle se releva lentement et, debout au-dessus de lui, entreprit une lente et lascive danse du ventre, d'un érotisme à courber le souffle. Chacune de ses ondulations, chacun de ses mouvements, de ses gestes suggestifs, était comme une écharde plantée dans le sexe brûlant de Blade, comme une banderille enflammant son insupportable désir de la mise à mort finale.

Sans cesser de danser, elle avait ensuite lentement soulevé sa tunique et découvert son corps délicieux et ambré qui brillait dans la pénombre comme une perle au fond de l'océan. Associant souplesse et grâce, elle descendit ensuite doucement vers lui, en fléchissant ses jambes, jusqu'à ce que leurs deux sexes viennent délicatement s'effleurer. Appuyée sur ses mains, elle se mit alors à subtilement le caresser du bout de ses lèvres humides. Puis, brusquement, brutalement, sauvagement, elle s'empala en poussant un hurlement, un cri rauque où s'emmêlaient sa détresse et son espoir.

Le soleil allait bientôt se lever sur le village où la vie reprenait déjà. Kraïla, mollement étendue entre les bras de Blade, baignait dans la lumière encore diffuse qui ranimait les couleurs vives du tapis.

— Pourquoi souris-tu ? lui demanda Blade.

— Parce que je suis heureuse. Parce que ce jour qui se lève est le premier d'une nouvelle vie pour moi...

Blade aurait voulu pouvoir enrayer cette exaltation naissante qu'il savait, pour en connaître les causes, condamnée par les épreuves à venir.

— Parce ce que tu es là, continua-t-elle, et que grâce à toi je pourrai bientôt effacer le souvenir de mes jours sombres, oublier ces images terribles qui me rongent de l'intérieur.

— La vengeance ne guérit pas de la souffrance. Elle ne fait qu'effacer son empreinte, comme la mer efface un dessin sur le sable. Tu dois retrouver la paix de l'esprit. Elle seule pourra te libérer de la douleur.

Kraïla se leva et se rhabilla. En même temps que sa tunique tombait sur son corps gracieux, un voile gris et froid avait recouvert la douceur de ses traits.

— J'aurai cette paix de l'esprit ! Par la guerre ! s'énerva-t-elle. Depuis longtemps j'attends ce moment. J'avais d'abord cru que Hulkel pourrait me mener à la victoire, mais il n'était qu'une bête sans cervelle, un oiseau de proie sans envergure ! Maintenant tu es là, et pour la première fois de sa vie, la porte-poisse voit la chance lui sourire.

Kraïla avait replongé dans ses fantasmes névrotiques. Blade était prêt à l'aider, à lui rendre son passé, ses terres, sa place parmi les siens. Mais la tâche était si difficile qu'elle semblait inévitablement vouée à l'échec.

— Tu pourrais rencontrer ton père, essayer de lui faire entendre raison. Si tu le désires, je t'accompagnerai.

— Le convaincre ne servirait à rien ! Il n'a plus aucun pouvoir. C'est sa femme, la perfide Tanka, qui mène le pays. Elle a des espions partout. Nous n'aurons pas fait un pas à l'intérieur de sa ville qu'elle sera déjà au courant de notre présence. Tout ce que nous gagnerons, c'est le privilège de mourir de sa main. Non, Richard Blade, moi, Kraïla, je te le dis, rien ne sera possible autrement que par la force ! J'affronterai les armées de Tanka, et je la tuerai de mes propres mains.

— Écoute, Kraïla. Dans le pays d'où je viens, je suis un grand chef de guerre. Je sais, et tu dois le savoir aussi, qu'un des principes fondamentaux de cet art consiste à ne jamais surestimer ses forces. Tes pirogues ne pourront pas accoster sur ses terres. Tanka dispose de beaucoup plus d'hommes que toi, et surtout d'armes plus redoutables, qui peuvent tuer à distance.

Kraïla se dirigea vers le coffre de bambou et l'ouvrit.

— Tu veux parler de ces pierres qui tuent ? Tu vois que le courage et la vaillance peuvent venir à bout de tout, fit-elle fièrement.

Il y avait là une bonne centaine de fuseurs, semblables à celui que Blade avait prudemment préféré cacher sur le bateau en voyant les pirogues approcher.

— Malheureusement, nul ne sait comment elles fonctionnent. C'est un secret jalousement protégé par les gardes de Tanka.

Blade en prit une, qui se révéla totalement inerte. Il en fut de même pour les deux suivantes. La quatrième, en revanche, lui

provoqua ce léger picotement au creux de la main, déjà ressenti avec la sienne.

— Toutes n'ont pas été prises sur des cadavres. Mais les vivants n'ont pas été plus bavards, continua Kraïla.

« Ces fuseurs ont été récupérés déchargés, pensa Blade, c'est évident. S'ils sont ensuite restés enfermés dans ce coffre, il est normal qu'ils soient tous inertes. »

— À quoi penses-tu ? lui demanda Kraïla.

— J'avais une arme comme celle-là lorsque je suis arrivé, que j'ai laissée sur notre bateau...

— Je sais, dit-elle, espiègle. Le fait que tu ne l'aies pas gardée sur toi est une des raisons qui m'ont poussée à te faire confiance. Tu sais donc t'en servir ?

— Qu'en as-tu fait ? s'inquiéta Blade.

— Elle est là, dans ce coffre, avec les autres. Tu ne m'as pas répondu...

— Je me pose la même question que toi, fit-il en commençant sa recherche.

Blade dut en essayer quatorze avant de trouver la bonne, qu'il avait laissée se recharger au soleil pendant la traversée. Dès qu'il l'eût en main, il sentit les mêmes picotements, mais si puissants qu'il faillit lâcher la pierre. Une onde parcourut aussitôt son bras, lui laboura l'épaule et explosa dans sa tête.

Un rayon bleuté jaillit du fuseur en sifflant, traversa la toile de la tente et passa à deux millimètres du nez de Mahias qui venait aux nouvelles.

*
* *

Ses voyages dans les mondes parallèles ne manquaient jamais de confronter Blade à quelques mystères hermétiques, de susciter des questions auxquelles il avait depuis longtemps renoncé à répondre. À quoi devait-il son étrange don linguistique était de ces questions-là. Comment pouvait-il instinctivement comprendre le fonctionnement de n'importe quel type d'armes en était une autre. Plutôt que de perdre son temps à échafauder de vaines théories, Blade préférait le consacrer à résoudre des problèmes plus immédiats, plus concrets, comme par exemple de rechercher parmi les guerriers de Kraïla des individus éventuellement à même de « réveiller » les pierres meurtrières.

Sur les cent dix-sept fuseurs restés exposés au soleil toute la journée, vingt-trois se révélèrent hors d'usage après que Blade les eut

lui-même testés. Il en choisit ensuite trois parmi le lot restant et se posta devant la tente de Kraïla, où tout le village vint défiler en bon ordre.

Un seul guerrier ne s'était pas présenté. Blade s'en inquiéta d'abord. Par simple déformation professionnelle il avait envisagé que Tanka pouvait avoir un espion dans les rangs des barbares. Mais cette hypothèse fut bientôt démentie, de la plus triste façon. L'homme en question fut retrouvé à quelques kilomètres du village, le corps lacéré par les charognards, sur un îlot rocheux où sa pirogue avait dû venir se fracasser.

L'opération dura jusqu'à la tombée de la nuit. Comme Blade l'avait craint, aucun guerrier ni aucune femme ne se révéla apte à tirer des pierres noires la moindre petite lueur.

Face à cet échec, Kraïla en serait presque venue à douter de Blade – dont le pouvoir restait inexplicable – si un enfant n'avait profité de l'inattention générale pour s'infiltrer dans la tente et y dérober un des fuseurs. Il le lâcha aussitôt en poussant un cri de surprise.

Une heure plus tard, tous les enfants avaient essayé les fuseurs. Tous, pourvu qu'ils fussent prépubères, ressentirent les mêmes picotements dans le creux de la main. Certains se révélèrent même presque capables de les faire fonctionner.

« Ce pouvoir aurait-il quelque chose à voir avec l'innocence ? » se demanda Blade. « Dans ce cas, l'initiation des gardes de Tanka serait une sorte d'éducation philosophique, d'enseignement de sagesse consistant à leur faire retrouver cette innocence perdue. »

— Je suis certaine que tu saurais leur apprendre à s'en servir, se réjouit Kraïla après que chacun eut regagné sa case.

— Peut-être, fit Blade, désolé, peut-être. Mais je ne le ferai pas. Il est hors de question que des enfants soient mêlés à ce conflit !

— Tes scrupules t'honorent, mais nos ennemis n'en ont pas autant ! Ils n'ont jamais épargné personne !

— Si tu veux être supérieure à un adversaire, il faut l'être en tout ! objecta Blade.

Kraïla ne partageait pas ce point de vue. Voyant une possibilité d'assouvir sa vengeance lui échapper, elle se laissa dominer par son emportement et revint à la charge.

— Tout cela est bien beau, s'énerva-t-elle, mais nous en discuterons lorsque tout sera terminé. Tanka a pour elle la supériorité du nombre, la supériorité des armes ! Comment comptes-tu compenser cela ? Je croyais que tu étais un guerrier ! Avec tes bons sentiments peut-être ?

— Non, Kraïla, par l'intelligence et par la ruse.

— De quelle ruse parles-tu ?

— Je crois avoir trouvé un moyen d'augmenter nos chances...

— Tu as un plan ? demanda-t-elle, le visage éclairé par une nouvelle lueur d'espoir.

— Oui, ça se pourrait, fit Blade, énigmatique. Ce qu'il faut, face à un adversaire plus fort, c'est l'amener à se battre sur un terrain qu'il n'a pas choisi, et si possible qui le désavantage. Toutes les grandes victoires ont été remportées de cette façon.

— De quel terrain parles-tu ?

— Je te le dirai plus tard. Il me faut d'abord une carte.

— Une carte ?

Blade dut lui expliquer ce que ce mot voulait dire, une tâche qui se révéla aussi complexe que s'il avait dû le faire à un élève de maternelle.

— Nous n'avons pas ce genre de chose, fit naïvement Kraïla lorsqu'elle eut enfin intériorisé ce concept nouveau pour elle.

— Si, si, vous en avez. Là, fit Blade, un sourire aux lèvres, en lui tapotant la tête du bout de l'index.

— Je ne comprends pas. Tu es trop mystérieux pour moi.

— Demain tu comprendras tout, fit Blade en la prenant par les épaules pour l'entraîner vers la tente.

— Non, protesta Kraïla en se dégageant.

Sous son masque boudeur se devinait sans peine le chantage à venir.

— Je veux que tu m'expliques maintenant, ici ! précisa-t-elle en forçant son irritation.

Blade était d'accord pour entrer dans son jeu, mais à condition d'en corser quelque peu les règles.

— Maintenant je veux bien, fit-il, mais à l'intérieur.

Kraïla, la tête haute et sans un mot, écarta le rideau de toile et entra dans la tente.

Cinq minutes plus tard Blade lui murmurait les grandes lignes de son projet, en déposant sur son dos et au creux de ses reins un chapelet de baisers transparents.

Kraïla ne l'écoutait pas. Les yeux fermés, elle était tout à son plaisir.

CHAPITRE IX

Mahias avait décidé de retourner dans son pays. Il commençait à sérieusement s'ennuyer chez ces sympathiques barbares, avec lesquels il n'avait pas grand-chose à voir, ni rien à gagner. Et puis il ne croyait qu'à moitié à l'histoire de cet étranger que des mages auraient soi-disant projeté à travers les nues. Il lui paraissait plus raisonnable de penser qu'il avait affaire à un démon. Comment expliquer autrement qu'il puisse exceller en autant de domaines ? Il comprenait des langues qu'il ne connaissait pas, savait gouverner un voilier, se battait comme il n'avait jamais vu personne le faire, pouvait se servir d'un fuseur... Ses compétences semblaient n'avoir aucune limite. Mais s'il était un démon, alors c'était un démon différent de tous ceux dont il avait entendu parler. Car celui qui disait s'appeler Richard Blade était sensible et bienveillant. Ne lui avait-il pas sauvé la vie, à lui Mahias, le pseudo-Mendieur ? L'idée l'effleura même qu'il pût être un envoyé des dieux.

Pour en avoir le cœur net, il décida de rendre visite à son ami Ghali-le-Mendieur qui logeait dans une hutte voisine et pourrait interroger ses ustensiles. Ghali, lui, avait eu plus de chance. La jeune barbare qu'il s'était approprié ne brillait pas par sa beauté, mais elle était libre, ni engagée ni promise.

Mahias quitta sa case – le soleil venait lui aussi de se lever – et se trouva nez à nez avec Talech, le guerrier dont il avait tenté de séduire la femme.

— Que... que me veux-tu ? bafouilla Mahias. Je suis seul ! Il n'y a personne dans ma case... Tu peux regarder toi-même !

— C'est Blade l'étranger qui m'envoie. Il veut te parler, grogna l'homme dont la rancune n'était qu'à moitié apaisée.

— Dis-lui que je viendrai. Je dois d'abord aller voir mon ami Ghali, fit Mahias d'une voix encore mal assurée.

Mahias s'apprêtait à partir vers la case de Ghali. L'homme lui barra la route de sa machette.

— Il a dit tout de suite !

Mahias le suivit à contrecœur, en se demandant ce que l'étranger pouvait lui vouloir à une heure aussi matinale.

Kraïla, fatiguée par sa deuxième nuit mouvementée, dormait

toujours lorsque Mahias pénétra dans la tente. Blade était agenouillé sur le tapis. Devant lui, sur un carré de tissu clair, étaient alignées côte à côte une douzaine de fines branches aux extrémités calcinées.

— Bien dormi ? demanda nonchalamment Mahias, avec un regard en coin vers le corps à demi dénudé de la jeune femme bien qu'il ne fût pas vraiment en état d'en apprécier la beauté.

Pas très à l'aise dans ses sandalettes, il se demandait plutôt quelle sorte de surprise ou de diablerie l'étranger lui avait réservée.

— Oui. Bien, mais peu, répondit Blade en remuant, d'une œillade complice, le couteau dans la plaie de son ami.

Mahias, toujours mal à l'aise, dansait d'un pied sur l'autre.

Blade, après lui avoir brièvement raconté l'histoire de Kraïla, le mit au courant de sa décision d'intervenir dans le conflit qui l'opposait à son père.

— C'est de la pure folie ! objecta immédiatement Mahias. Tu ne pourras jamais battre l'armée d'Horlof ! Ces barbares ne seraient même pas capables...

Après un rapide coup d'œil vers Kraïla, qui se retournait sous sa fourrure, il continua deux tons plus bas.

— Ils sont bien gentils, mais ils ne feront pas le poids. Et puis, je ne te comprends pas. En quoi ces histoires de famille te concernent-elles ?

Sa réaction, c'était clair, lui était dictée par la peur autant que par l'égoïsme.

— Je te demande seulement ton aide, pas ton avis, lui rétorqua sèchement Blade. Mais je vais quand même te répondre. Il y a plusieurs choses que je ne supporte pas et contre lesquelles je m'opposerai toujours. La tyrannie, l'injustice, la cruauté, la souffrance sont de celles-là. Le devoir de tout homme est de se battre pour les faire reculer quand il en a les moyens. Et il ne sera pas dit que lors de son passage en ce monde Richard Blade sera resté les bras croisés face à ces calamités !

La longue repartie de Blade avait allumé une flamme nouvelle dans le regard du Mendieur.

— Tu peux me demander ce que tu voudras, fit Mahias après un temps de silence. Mais je crains malheureusement que mes humbles compétences ne puissent t'être d'un grand secours.

Blade, se demandant si ce changement d'attitude était sincère ou feint, le remercia d'un sourire réchauffé et le pria de venir s'asseoir près de lui.

— Tes activités de marchand ont certainement dû t'amener à

beaucoup voyager, commença-t-il.

— Oui, c'est vrai, j'ai fait voler pas mal de poussière, répondit prudemment Mahias, qui ne voyait toujours pas où Blade voulait en venir.

— Tu pourrais me dessiner une carte des régions que tu as traversées, de la côte surtout ? demanda Blade en lui tendant une des branches noircies.

— Une quoi ?

Décidément, ce monde semblait totalement ignorer le principe de la carte. Blade se consola en pensant que son séjour, s'il venait à être brutalement écourté, aurait au moins servi à introduire cette notion dans ce monde.

Mahias écouta ses explications avec la joie grandissante d'un enfant découvrant la station verticale. Il prit ensuite un des bâtons noircis, se pencha sur la pièce de toile, réfléchit près d'une minute, puis se tourna vers Blade.

— Je ne peux pas faire ce que tu me demandes, dit-il avec un air désolé.

— Pourquoi ? s'inquiéta Blade.

— C'est trop petit, fit Mahias en désignant la pièce de toile.

Après que Mahias eut accompli sa part de travail avec une application et une exaltation extrêmes, Blade avait fait appel à quelques anciens du village, réputés pour leur grande connaissance des côtes et pour avoir à plusieurs reprises traversé la mer. Tous l'écoutèrent avec une attention respectueuse avant de transcrire sur la toile leurs souvenirs de navigation. À plusieurs reprises leur zèle donna lieu à d'interminables discussions pour évaluer les distances, savoir si telle crique suivait ou précédait telle autre, et Blade dut à plusieurs reprises intervenir pour mettre fin à ces échanges stériles qui faillirent à plusieurs reprises tourner au pugilat.

Le soleil était haut dans le ciel lorsque Blade fut enfin en possession d'une carte, sans doute très approximative, de cette partie du monde. Le royaume d'Horlof et le territoire des barbares se trouvaient de part et d'autre d'un grand bassin, orienté nord-sud, et ouvert au sud sur un océan.

Un conseil de guerre fut alors organisé dans la tente, auquel vinrent se joindre deux des plus valeureux guerriers de Kraïla.

— Le royaume d'Horlof, qui s'étend le long de la côte, est protégé par deux frontières naturelles, la mer à l'est et le désert, ici, à l'ouest, commença Blade en déplaçant la pointe d'une baguette sur la carte.

Cyn, la Cité des Yeux-Noirs, se trouve là. Nous, nous sommes ici. D'après ce que m'a dit Mahias concernant Kidal, la capitale, qui se trouve là, de l'autre côté de cette forêt, et d'après ce que j'ai moi-même pu constater à Itzaxou, Horlof n'a véritablement fortifié que les accès maritimes de ses territoires, sans songer à se protéger d'une invasion venant des terres...

— Ça se comprend, intervint Mahias. De ce côté, y a rien. Personne n'a jamais traversé ce désert.

— C'est pourtant ce que nous ferons, lâcha Blade. Nous allons prendre la Cité des Yeux-Noirs.

— J'en étais sûr ! Tu es complètement fou !

Les deux guerriers, qui jusque-là n'avaient pas osé réagir, prirent le parti de Mahias. Pour ces hommes n'ayant jamais perdu de vue la mer, l'idée était inconcevable. Seule Kraïla, le regard fixé sur la carte, avait gardé son calme.

— J'avais d'abord pensé contourner la mer, mais ce serait trop long, trop dangereux aussi. Nous ne savons rien de ces contrées du nord.

— Tu as raison, fit Kraïla. Mes guerriers sont des hommes de la mer. J'aurais du mal à les entraîner dans un aussi long périple.

— Vous ferez la traversée en gardant un cap nord-ouest, reprit Blade dans sa direction, et vous accosterez quelque part par là.

Après avoir désigné un point de la côte à gauche de la carte, il traça un grand arc de cercle qui contournait le royaume d'Horlof et aboutissait à la Cité des Yeux-Noirs.

— Ensuite, en effectuant une large boucle, vous arriverez à Cyn. C'est là qu'auront lieu les premiers affrontements. Vous aurez pour vous l'avantage de la surprise.

— Pourquoi « vous » ? s'inquiéta Kraïla déjà acquise à son plan. Tu n'as pas l'intention de nous accompagner ?

— Quand vous arriverez à Cyn, moi j'y serai déjà, fit Blade avec un sourire énigmatique. Je pourrai alors vous appuyer de l'intérieur.

Un silence suivit l'exposé de ce plan déconcertant.

— Votre réaction est la preuve que j'ai raison. Si mes mots peuvent à ce point vous troubler, imaginez donc quelle sera la surprise des gardes de la cité lorsqu'ils verront une armée se présenter à leurs portes par le désert !

— Comment entreras-tu dans Cyn ? s'impacienta Kraïla. Et quand bien même tu y parviendrais, tu n'as aucune chance d'en sortir vivant. Si tu veux mettre fin à tes jours, autant aller te jeter du haut des falaises !

— Elle a raison, renchérit Mahias. J'ai jamais entendu un plan aussi insensé de ma vie !

— Il nous faudra plus d'une lune pour contourner le pays, objecta un des guerriers à moitié convaincu.

— Nous serons à pied, s'exclama le second. Ça veut dire que pour transporter les vivres, il faudra capturer et dompter des chevaux ou des korks sauvages. Et ça nous prendra autant de temps que de faire le chemin à pied.

— C'est bien ce que je pensais ! Tout ça n'a pas de sens, intervint à nouveau Mahias. Franchement, Blade, excuse-moi d'être aussi direct, mais je crois que t'es tombé sur la tête. Tu ferais mieux de renoncer à ce projet.

Blade souriait. Il avait prévu ces objections et trouvé le moyen de les résoudre.

— Vous traverserez le désert en bateau ! fit-il posément.

Tous les regards convergèrent vers lui. Mahias n'était maintenant plus seul à se demander si Blade avait toute sa raison.

Blade avait refusé d'apporter la moindre précision et s'était contenté de donner rendez-vous à ses amis interloqués, au coucher du soleil, sur la grande plage où, six jours plus tôt, au terme d'une mémorable glissade, il avait failli s'écraser contre les rochers.

Il avait ensuite quitté le village, à bord d'une pirogue, en compagnie d'un jeune guerrier réputé pour ses talents de sculpteur et personne ne les revit plus jusqu'au soir.

Mahias, qui soupçonnait Blade de quelque nouvelle et démoniaque manigance, fut le premier au rendez-vous. Tandis que le soleil descendait lentement vers l'horizon enflammé, il scrutait la mer, rongé par l'impatience, assailli par un essaim d'insatiables questions.

— Pourquoi te torturer l'esprit ? dit Ghali, venu le rejoindre en compagnie de sa jeune conquête. Ça ne sert à rien, sinon qu'à raccourcir le nombre de tes jours.

Une bonne moitié de la tribu attendait maintenant, tranquillement installée sur les dunes bordant la plage.

— Quelque chose me dit qu'il ne viendra pas.

— Il viendra, répliqua Ghali. Il sera même là avant que le soleil n'ait touché la mer.

— Ah oui ? Et comment tu sais ça, toi ? Tu l'as lu dans les nuages ? Dans les boucles de ta concubine ?

Ghali se contenta de tendre l'index vers la mer où, au-delà des rochers, la pirogue venait d'apparaître, voile au vent.

Un murmure grandissant accompagna son approche, qui se

transforma en un cri de surprise lorsque l'embarcation, approchant à vive allure de la plage où elle aurait dû s'échouer, émergea des flots et grimpa sur le sable. La foule ébahie la vit alors virer à angle droit et, comme par miracle, surfer au-dessus du sol le long du rivage.

Dans un silence religieux, la pirogue glissa ainsi sur une centaine de mètres et s'immobilisa, voile baissée, au pied des dunes.

Les barbares, un instant médusés, dévalèrent la pente en hurlant pour aller s'agglutiner autour de la pirogue volante. Tandis que le jeune sculpteur était pressé de questions sur ces trois planches plates, légèrement incurvées à l'avant, fixées sous la coque et les deux balanciers, Blade quitta la pirogue pour aller au-devant de ses amis.

— C'est quoi ça ? demanda Kraïla, encore sous le coup de la surprise, en montrant les planches du doigt.

— Des skis, répondit Blade, amusé par leur fascination.

— Des squis ? fit Mahias méfiant.

— Dans mon pays, toutes les pirogues en ont, préféra mentir Blade plutôt que de compliquer les choses en parlant de neige à des gens qui n'en avaient jamais vu.

Mahias attira discrètement Blade à l'écart.

— Tu es un démon, n'est-ce pas ? Avoue-le, murmura-t-il avec une admiration craintive.

— Mais non, Mahias, je ne suis qu'un homme comme toi. Nous ne connaissons pas les mêmes choses parce que nous vivons dans des pays différents, c'est tout. Toi, tu n'as jamais vu de skis et moi, je n'avais jamais vu de kork. Et il y a bien d'autres choses dans l'univers que toi et moi nous ignorons.

Mahias n'était qu'à demi convaincu.

— Et je vais te dire autre chose, reprit Blade. Tu as intérêt à oublier ces histoires de démon et à me faire entièrement confiance.

— Pourquoi ? fit Mahias en reculant d'un pas.

— Parce que, lorsque nous arriverons à Kidal, si pour une raison ou une autre tu éprouvais encore quelque crainte à mon égard, tu ne pourras pas convaincre les gardes d'Horlof que tu m'as fait prisonnier.

*

* *

La séparation eut lieu le lendemain matin, au large des côtes, comme il se devait pour un peuple de marins.

Les guerriers, en hommage à leur nouveau stratège, entonnèrent leur impressionnant chant de combat tandis que les voiles étaient

hissées. La flottille de pirogues qui encerclait le bateau de Blade s'ébranla lentement et vira vers le nord-ouest.

Plus féminine encore dans sa tenue de guerre en cuir dur, et d'une beauté majestueuse, Kraïla se tenait debout à l'arrière de sa pirogue.

— Sois prudent ! lança-t-elle, une main en porte-voix. Et que les dieux soient avec vous !

— Dans trois jours nous fêterons la victoire ! lui répondit Blade.

Puis il se tourna vers Mahias et Ghali, leur ordonna de hisser les voiles, et mit le cap dans la direction supposée de Kidal.

Mahias, une fois sa besogne terminée, vint le rejoindre. Il avait cet air renfrogné qui ne l'avait pas quitté depuis la veille, lorsque Blade avait exposé son plan en détail et précisé à Mahias ce qu'il attendait de lui.

— Il n'est pas certain que je parvienne à tromper Horlof, et surtout Tanka. Que se passera-t-il si elle ne croit pas à notre histoire ?

Blade avait des raisons personnelles de penser que la fureur de Tanka serait telle en le retrouvant, et sa joie si grande de le savoir en son pouvoir, qu'ils pourraient aisément lui faire avaler n'importe quelle histoire.

— Pose plutôt la question à Ghali, se contenta-t-il de lui répondre. C'est lui le Mendieur, pas moi.

— J'ai fait un rêve cette nuit, intervint Ghali. Kraïla était assise sur un trône et...

— Si tu es tué au lieu d'être envoyé à Cyn ? reprit Mahias, lui coupant la parole. Si ta carte est fausse ? S'il n'y a pas de vent dans le désert pour faire avancer tes chars à voile ?

— Et si le ciel nous tombait sur la tête ? ironisa Blade.

— C'est impossible, répliqua Mahias, sûr de lui.

— Ah bon ? Et pourquoi donc ?

— Parce que les étoiles le retiennent !

CHAPITRE X

— Faites porter mes habits de chasse ! ordonna Horlof.

Les deux servantes se courbèrent, moins par déférence que pour cacher leur expression narquoise. Nul ne craignait plus ces sursauts d'autorité, et il était devenu notoire que le roi partait toujours en chasse lorsque Tanka avait passé la nuit avec une de ses nouvelles conquêtes et fait résonner les couloirs du château de ses cris de plaisir.

— Que les rabatteurs se tiennent prêts !

Horlof, dès que les servantes eurent quitté la chambre, alla se passer le visage à l'eau froide pour calmer sa colère.

« Il fut un temps où une telle attitude irrespectueuse aurait coûté la vie à ces insolentes ! » se dit-il, évitant comme toujours de voir les vraies raisons de son malaise. Puis il se dirigea vers la fenêtre en s'essuyant le visage, les pensées tournées vers cette chasse qui jouait déjà son rôle de dérivatif. Seuls les animaux le craignaient encore.

Le ciel était complètement dégagé. Il ferait encore chaud, et lourd. Un temps idéal pour traquer le chamlik.

Un garde, faisant irruption dans la chambre, le ramena à sa mauvaise humeur.

— Que se passe-t-il ? grogna Horlof, craignant de voir ses projets contrariés.

— Le démon, Maître, il est là !

— De quoi parles-tu ? De quel démon ? Calme ton souffle et explique-toi !

— Celui qui était apparu à la fête, et qui avait disparu, et puis qui est revenu, qu'on a capturé et qui s'est échappé du cachot... Il est là !

Horlof blêmit.

— D'où tiens-tu cela ? L'as-tu toi-même vu ?

— Mais puisque je vous dis qu'il est là ! Ici même ! Dans la salle du trône !

— Mais enfin, reprends donc tes esprits ! s'énerva Horlof. Ta frayeur te fait oublier à qui tu parles !

— Pardonne-moi, Maître, s'excusa le garde en se courbant.

Horlof, aussi alarmé qu'embarrassé par cette inquiétante nouvelle,

ne savait trop quoi faire ou décider. Et le garde attendait visiblement un ordre.

— Dis-moi tout ce que tu sais ! Comment est-il arrivé là ? A-t-il déjà accompli quelque diablerie ?

— Aucune, Maître ! En fait, c'est cela le plus étrange, il a été amené mains liées par un Mendieur du nom de Mahias.

— Mains liées, dis-tu ?

— Oui, Maître. Ce Mahias prétend qu'il ne s'agit pas d'un démon mais d'un homme, et qu'il est son prisonnier. Il dit aussi que son exploit mérite une récompense.

Horlof réfléchit. Fallait-il croire le Mendieur, ou bien s'agissait-il d'une manigance comme seuls les démons savent en faire ?

— Le Mendieur et son soi-disant prisonnier sont gardés, je suppose ?

— Pas moins de vingt hommes ont leurs lances pointées sur eux, Maître. À moins de s'évaporer dans les airs, ils ne peuvent pas faire le moindre geste.

— Bien. Est-ce que Tanka est au courant ?

— Non, Maître. Nous ne l'avons pas trouvée. Elle a quitté le château très tôt en compagnie du barbare, sans doute pour un galop matinal.

Horlof ne put s'empêcher de frémir à l'évocation de ce nouvel amant. Il imagina sa femme dans les fourrés, montée par ce rustre, une brute sauvage tout en muscles.

Mais au fil des secondes, son animosité se mua en satisfaction. Si le garde disait vrai et si ce démon, ou quoi qu'il fût d'autre, n'avait pas à nouveau disparu, il allait pouvoir profiter de l'absence de Tanka pour détourner à son propre profit tout le bénéfice de l'événement.

— Va, je te suis ! dit Horlof en se délectant par avance du joli tour qu'il allait jouer à son infidèle et impudente épouse.

Lorsque Blade vit entrer Horlof dans cette salle où on l'avait mené en compagnie de Mahias, deux pensées lui vinrent immédiatement à l'esprit. Le roi, c'était visible comme son nez sous sa couronne, ne paraissait pas très rassuré. Pourtant Blade était plus ficelé qu'un rôti et les deux dizaines de lances pointées dans son dos le faisaient ressembler à un hérisson. De cette peur, qu'il lisait distinctement sur le visage du monarque, il en vint à déduire que Tanka avait dû cacher au roi leur rencontre nocturne. Dans le cas contraire, il aurait été impossible que le visage d'Horlof fût à ce point dénué de toute trace de jalousie.

Par ailleurs, le fait d'avoir affaire à lui plutôt qu'à l'imprévisible

Tanka pourrait peut-être accélérer cette partie du plan, la plus délicate et la plus hasardeuse. Tout reposait maintenant sur les épaules de Mahias, qu'il avait pour l'instant inclinées vers le sol en signe de soumission.

— Tu prétends que ce démon n'en est pas un, m'a-t-on dit.

— Non, Maître, c'est un homme, comme vous et moi !

Horlof leur tournait autour à distance respectueuse sans quitter Blade du regard.

— Enfin, je veux dire comme moi, s'empressa de corriger Mahias. Un mortel tout ce qu'il y a de plus simple ! Sinon, sauf votre respect, comment j'aurais pu le capturer ?

— Il me paraît pourtant bien fort, et toi plutôt peu ! Comment t'y es-tu pris ?

— J'ai profité de son sommeil, Maître. Il ne se méfiait pas parce que, avant, j'avais tout fait pour qu'il me prenne en amitié !

— S'il n'est pas un démon, comme tu le prétends, comment expliques-tu qu'il ait pu apparaître comme par enchantement au cours du tournoi, le jour de la fête, et disparaître tout aussi mystérieusement puisqu'il a aussi réussi, par deux fois, à tromper la vigilance de mes gardes et s'est échappé de son cachot ?

Blade nota au passage qu'il avait vu juste. Tanka avait caché à son époux la vérité sur son évasion.

— Il n'y a là aucun mystère, Maître. Enfin, si, il y en a un, mais pas celui auquel tout le monde avait pensé.

Mahias lui débita consciencieusement le discours mis au point pendant leur traversée en bateau, qui reprenait à quelques détails près le récit imaginé par Blade.

Lorsqu'il eut terminé, Horlof, qui l'avait écouté sans broncher, alla prendre place dans son trône.

— Ainsi donc, cet homme – si c'est un homme – serait fils de roi ?

— Cela, improvisa Mahias avec brio, je ne saurais en jurer, mais je crois à son histoire de mages. Quoi qu'il en soit, il était mon prisonnier et maintenant il est le vôtre. Alors peut-être pourrions-nous parler d'une éventuelle récompense pour ce gage de ma soumission...

— Nous verrons cela plus tard ! Si tu as dit vrai, tu seras récompensé...

Horlof réfléchit un instant en lissant l'extrémité de sa barbe grise. Un des gardes dont la lance chatouillait le dos de Blade en profita pour demander la parole, le bras levé.

— Oui, qu'y a-t-il encore ? grogna Horlof.

— J'ai quelque chose à te dire, Maître.

— Eh bien parle ! Je t'écoute !

— Cet homme, le Mendieur Mahias, je l'ai déjà vu. Il était à la taverne où nous avons retrouvé le fugitif. Il m'a même semblé qu'il l'avait aidé à s'enfuir.

Un instant décontenancé, Mahias tenta de reprendre le contrôle de la situation.

— Il m'aurait tué ! Alors j'ai préféré l'abuser. C'est ce qui m'a permis d'endormir sa méfiance !

— Sale bâtard ! l'insulta Blade pour venir à son secours. J'aurais dû t'égorger sur-le-champ ! Mais tu ne perds rien pour attendre !

— Tu n'es plus en état de me menacer, enchaîna Mahias avant de compléter leur duo improvisé d'un coup de gourdin dans l'abdomen.

Blade exagéra la douleur et se plia en hurlant, mais le regard noir qu'il lança à son compagnon n'avait rien de feint.

Encore légèrement perplexe, Horlof semblait sur le point de s'embarquer sur le bateau qu'ils lui avaient brillamment monté. Tout allait maintenant dépendre de la décision qu'il prendrait.

C'est alors que Tanka, aussi furieuse qu'une lionne blessée, fit irruption dans la salle.

Blade avait dû depuis bien longtemps éliminer la colère de sa panoplie d'états d'âme. Non seulement parce qu'elle est mauvaise conseillère, mais surtout parce que, à moins de « pouvoir manier sa colère comme une épée^[1] », elle diminue tout individu aussi sûrement que s'il était amputé de sa main droite. Richard Blade, quant à lui, en véritable homme d'action qu'il était, avait appris à manipuler celle des autres.

Cela, Tanka l'ignorait certainement. Aussi, lorsqu'elle se retrouva face à l'homme qui s'était joué d'elle une semaine plus tôt fut-elle amputée d'une bonne partie de son jugement. Ce qui permit à Blade d'échapper à une mort certaine et, par la même occasion, d'amener Tanka là où il l'avait décidé, en se servant d'elle pour faire avancer son plan.

Lorsqu'elle pénétra dans la salle du trône, écumante de rage et le regard crachant le feu, elle marcha droit sur lui, sans accorder la moindre attention au vieil Horlof, et lui assena une magistrale paire de gifles.

Blade serra les mâchoires mais ne broncha pas. La plus délicate partie allait se jouer maintenant.

— Je savais que je te retrouverais, lâcha-t-elle hors d'elle-même,

avant de s'emparer de la lance d'un des gardes.

Tanka, c'était évident, avait décidé de l'abattre. En un éclair Blade évalua ses chances et comprit qu'elles étaient quasiment nulles, même en comptant sur l'aide incertaine de Mahias. Il pouvait sans problème désarmer la folle furieuse, mais les gardes, trop nombreux, le transformeraient en passoire avant qu'il n'ait le temps de se retourner.

— Tu vas avoir le châtiment que tu mérites ! rugit la reine sauvage, le regard brillant de haine.

Blade fut alors traversé par un éclair, une fulgurante lumière qui, en l'éblouissant, lui déposa la solution devant les yeux.

— Non ! Pas la Cité des Yeux-Noirs ! supplia-t-il en tombant à genoux. Je ne veux pas devenir aveugle !

Tanka hésita un instant, figée dans son élan meurtrier.

— J'implore ton pardon, insista Blade, cherchant à exciter le sadisme de la reine.

Aveuglée par sa colère et sa soif de vengeance, la belle Tanka à la chevelure de punk fonça tête baissée dans le panneau.

— Pauvre imbécile, fit-elle avec un rictus sadique, tu viens toi-même de fixer ta sentence !

Blade eut quelque mal à cacher sa satisfaction. Il baissa la tête en prenant un air aussi contrit que possible et attendit tranquillement la suite des événements.

Sans s'être battu, il était vainqueur.

Mahias, depuis un moment dépassé par les événements, crut pouvoir utiliser ce temps de flottement pour tirer son épingle du jeu.

— Vous voyez bien, Maître, qu'il n'a rien d'un démon, fit-il, l'air penaud, en se tournant vers Horlof.

Le roi, réduit depuis l'arrivée de Tanka à un rôle de spectateur, en profita pour récupérer un peu de son autorité perdue.

— Jetez cet homme au cachot ! ordonna-t-il d'une voix forte, en désignant Blade du doigt. Et assurez-vous qu'il ne puisse s'échapper avant son transfert pour Cyn !

Deux gardes saisirent Blade par les bras.

— Quant à toi, continua Horlof en direction de Mahias, tu auras la récompense promise.

— De quelle récompense parles-tu ? intervint Tanka dont la colère avait résisté au goût de la victoire. Cet homme est son complice et mérite le même châtiment. Ils ont séjourné ensemble chez les barbares.

Blade, que les gardes entraînaient vers la sortie, accusa le coup.

Tanka avait donc bien un espion dans les rangs de Kraïla.

— Ce Mendieur nous apprendra ce qu'ils sont venus faire à Kidal !

Blade se retourna brusquement pour croiser le regard de Mahias qu'il découvrit pris par la panique, sur le point de perdre pied. Tanka aussi avait vu ce regard et mesuré la peur du Mendieur.

— Emmenez-le à la torture !

— Arrêtez ! Laissez-moi ! hurla Mahias lorsque les gardes s'emparèrent de lui. Je n'ai rien à voir avec tout ça ! C'est lui qui a tout organisé.

Mahias ne résisterait pas à la douleur et dirait tout ce qu'il savait. Blade en était pratiquement sûr et ne pouvait plus se contenter d'attendre passivement. D'une formidable poussée il attira violemment, l'un contre l'autre, les deux gardes qui le maintenaient. Les autres déjà étaient sur lui.

— Ne le tuez pas ! ordonna Tanka dans son dos. Je le veux vivant !

Blade se baissa pour saisir une lance tombée à terre. Un garde fut plus rapide et réussit à le frapper d'un coup de hampe à la gorge qui lui coupa la respiration. Un second coup suivit, plus violent, à l'arrière du crâne.

Lorsque Blade s'écroula en perdant connaissance, il entendit résonner le rire cruel de Tanka, les cris de Mahias, en même temps qu'une question émergeait de l'obscurité envahissant la salle : comment se pouvait-il que Tanka, visiblement au courant de son séjour chez les barbares, ignorât ses projets ?

Un seau d'eau versé sur sa tête réveilla ses douleurs en le ramenant à la conscience. La nuque raide, la gorge endolorie au point de ne presque pas pouvoir déglutir, Blade reconnut l'odeur de la paille moisie, celle de la pierre privée de lumière. Il était dans un cachot semblable à celui où il avait déjà séjourné.

Apparemment, au terme d'une boucle de six jours, il se retrouvait à la case départ, mais bien des choses s'étaient passées depuis et, cette fois, il avait un but, aider Kraïla à vaincre la fatalité et lui rendre son pays et sa dignité.

Se retournant péniblement, Blade aperçut les bottes de fourrure de l'homme qui venait de l'arroser. Son regard remonta lentement le long des jambes musculeuses. Derrière lui, il vit la porte du cachot restée ouverte.

Au moment où Blade découvrait le visage de l'homme, qu'il reconnut aussitôt, il reçut un terrible coup au visage, assené avec le

seau de bois. Bien qu'ayant amorti le choc, en l'anticipant d'un mouvement de la tête, il fut sérieusement sonné.

— Content de te revoir ! fit Hulkel, le banni de la tribu de Kraïla.

Toutes les questions restées jusqu'ici en suspens trouvaient une réponse. Ainsi, c'était donc lui qui avait tué le guerrier découvert dans les rochers, et sans doute volé sa pirogue. Poussé par son besoin de vengeance, et sans doute de pouvoir, il était ensuite venu s'allier à Tanka qui avait certainement dû l'accueillir à bras – et jambes – ouverts.

D'un violent coup de pied à la poitrine, Hulkel le ramena à des préoccupations plus immédiates. Blade avait les chevilles entravées. Sa position n'était guère enviable.

— Je vais te faire payer la honte que j'ai subie !

Joignant le geste à la parole, Hulkel le gratifia d'un second coup de pied, dans les reins cette fois. Fort heureusement les bottes de fourrure étaient moins redoutables que des rangers.

— Lève-toi ! ordonna Hulkel.

Blade n'avait pas d'autre solution que de subir cette séance de pugilat à venir en essayant de la rendre la moins pénible possible, c'est-à-dire de l'écourter. Il n'avait qu'un moyen d'y parvenir : paraître plus mal en point qu'il ne l'était vraiment, tout en faisant mine de se défendre. Car tromper un combattant tel que Hulkel ne serait pas chose facile.

Deux crochets enchaînés, au foie et au menton, vinrent lui faciliter la tâche. Plié en deux, Blade se releva à temps pour éviter le troisième. Il répliqua aussitôt par une attaque à l'abdomen, violente mais savamment dosée de manière à donner le change sans trop ébranler le barbare.

Hulkel, sans perdre son expression avide, recula d'un pas sous le choc. Blade décida d'abrégier son épreuve en provoquant sa fureur. Les coups en seraient plus violents, mais aussi moins précis et moins dangereux ; certes il prenait le risque de se faire massacrer par un adversaire hors de lui, mais dans ce cas il se défendrait vraiment.

— C'est plus facile ici pour un lâche comme toi, ricana Blade, face à un homme enchaîné !

Cette première pique lui valut une arcade ouverte, ce qui arrangeait ses affaires. Le sang coulant sur son visage allait rendre son manège plus crédible.

— Alors, tu as eu toi aussi droit aux faveurs de Tanka ? Je parie que dans son lit non plus tu ne faisais pas le poids...

Hulkel se rua sur Blade en hurlant, l'accula contre le mur, et le

barda de coups. Certains faisaient très mal, mais la charge était plus spectaculaire qu'efficace.

Après une ultime tentative de riposte, Blade se laissa choir sur la pierre et feignit de perdre connaissance.

— Tu as de la chance que Tanka veuille te garder en vie ! lâcha Hulkel, en lui décochant une dernière série de savates en guise de cadeau d'adieu.

Avant de quitter le cachot, il se retourna et essuya du revers de la main le mince filet de sang coulant de sa lèvre.

— Mais tu vas vite regretter d'avoir survécu à mes poings... La Cité des Yeux-Noirs, d'après ce qu'on en dit, c'est pire que la mort !

CHAPITRE XI

Plusieurs heures s'étaient écoulées – peut-être même la nuit était-elle déjà tombée ? – lorsque Blade fut à nouveau brutalement tiré de son sommeil. On le piquait cette fois, du bout d'une épée.

Deux autres gardes accompagnaient celui qui l'avait réveillé. L'un tenait une torche, l'autre un fuseur.

— Debout ! C'est l'heure ! fit l'homme à l'épée.

— L'heure de quoi ?

— Du grand départ !

Un instant, Blade crut que Tanka avait changé d'avis et décidé de le faire exécuter, mais le garde ajouta de la même voix impersonnelle :

— La caravane n'attend plus que toi !

Ainsi donc il était emmené à Cyn, la triste et célèbre Cité des Yeux-Noirs... Comme il l'avait supposé en mettant au point les détails de son plan, sa traversée du désert allait se faire de nuit, pour éviter les heures chaudes. Tout se déroulait donc comme prévu, et Kraïla avait déjà dû entamer son long périple sur les pirogues transformées en voiliers des sables. Dans trois nuits, si tout se passait bien, il pourrait lui envoyer le signal de l'attaque, un rayon de fuseur dirigé vers le ciel.

Un seul problème préoccupait encore Blade. Qu'était devenu Mahias ? Avait-il eu assez de courage et d'endurance pour se taire ?

Blade se leva, difficilement. Ses chevilles étaient toujours entravées et le rôle de punching-ball qu'il avait dû tenir lors de sa rencontre avec Hulkel avait laissé de douloureux souvenirs.

— Passe devant ! ordonna l'homme au fuseur.

Question escorte, Tanka, qui ne voulait pas risquer de le voir à nouveau lui fausser compagnie, n'avait pas regardé au nombre. Une haie continue de gardes attendait tout le long du couloir baignant dans la lumière ondoyante des torches accrochées aux murs.

Blade, gêné par la lourde chaîne, ne pouvait se déplacer qu'à petits pas. Le trajet lui parut interminable et la montée des escaliers particulièrement pénible.

La cour du château, drapée dans une magnifique lumière de soleil couchant, grouillait de monde. De part et d'autre de la caravane déjà

formée, une foule de curieux se pressait pour voir le « démon ».

Une rangée de soldats immobiles tapissait la muraille, certains portant des étendards, d'autres des tambours. Une autre rangée occupait le chemin de ronde. Ceux-là étaient presque tous équipés de fuseurs.

La caravane se composait d'une douzaine de korks, ces animaux à longues pattes que Blade avait rencontrés dès son entrée dans cette dimension. Les trois korks du centre étaient attelés à des chariots-cages. Une demi-douzaine d'hommes étaient entassés dans chacune des deux premiers. Le troisième, plus petit, lui était réservé. Blade apprécia cette attention certainement involontaire.

Horlof assistait à la scène d'une fenêtre de ses appartements. Tanka, pour asseoir son autorité, mais aussi sans doute pour mieux savourer l'instant, attendait près de la cage vide. Hulkel se tenait à quelques pas, arborant la même expression de vautour repu.

— Dommage que tu n'aies pas daigné accepter mon hospitalité. Nous aurions pu faire de grandes choses ensemble, fit Tanka en posant la main sur son bras.

Blade se dégagea d'un geste brusque qui lui fit instantanément retrouver son regard de hyène.

— Où est Mahias le Mendieur ? demanda-t-il sèchement.

— Ton ami ? Il est mort !

Tanka se délecta en voyant Blade serrer les mâchoires.

— D'une indigestion, ajouta-t-elle cruellement. Avant de mourir, il a eu le temps de nous révéler tes projets d'invasion ! Mais rassure-toi, ce ne sera pas la première fois que nous rejetteront ces barbares à la mer !

D'une certaine façon ses propos se révélaient effectivement plus rassurants qu'elle ne pouvait l'imaginer. Le malheureux Mahias avait habilement su mêler aveux et mensonges. « Il ne sera donc pas mort pour rien », pensa Blade, en se promettant de faire en sorte, lorsque tout serait terminé, que son nom reste dans les mémoires.

— Le pauvre homme a perdu la raison avant de perdre la vie. La douleur l'a fait délirer et il s'est mis à débiter tout un tas d'inepties, une histoire de pirogues qui traverseraient le désert, sur des planches de bois, continua Tanka en riant.

Mahias avait donc révélé son plan, et ils ne l'avaient pas cru ! Blade faillit lui aussi éclater de rire.

— Je vous tuerai de mes propres mains, toi et ton sbire ! promit-il avec une expression tragique plus vraie que nature.

Tanka, un instant troublée par sa menace, retrouva son air

dominateur.

— Comment comptes-tu t'y prendre ? Personne n'a jamais pu s'évader de Cyn. Et dans quelques dizaines de jours tu seras aveugle !

D'un signe de la main, elle mit fin à leur échange en ordonnant le départ.

Blade fut jeté sans ménagements à l'intérieur de sa cage. Les cavaliers enfourchèrent leurs korks, dont les pattes télescopiques se déployèrent, et la caravane s'ébranla, accompagnée par les battements des tambours et le tumulte de la foule qui la suivit jusqu'aux portes de la ville.

Hulkel ne sut résister au plaisir d'une dernière démonstration de puissance. Il s'approcha du chariot et fit lui aussi quelques pas de l'autre côté des barreaux.

— Si ça peut te consoler, tu peux toujours espérer que tes amis essaieront de te délivrer ! Mais sache, Richard Blade, que c'est moi maintenant qui dirige les armées d'Horlof. Et je peux t'assurer que pas un homme – ni une femme, précisa-t-il avec un sourire entendu – ne posera le pied vivant sur cette terre !

Blade se garda bien de lui répondre. Il se recroquevilla sur le plancher de sa cage et ferma les yeux.

— C'est ça ! aboya Hulkel dont la silhouette massive s'éloignait lentement. Ferme les yeux ! Et prépare-toi à l'obscurité qui t'attend !

*
* *

Ses pensées le ramenèrent ensuite logiquement à sa propre mission. Blade devait trouver un moyen de ramener une de ces pierres noires. Car tel était l'objectif de ses voyages dans les univers parallèles, découvrir de nouvelles sources d'énergie qui permettraient à son pays de retrouver la splendeur perdue du temps des colonies, celle du grand Empire britannique. Mais pour l'instant deux problèmes non encore résolus rendaient la chose impossible : jamais encore Blade n'avait visité deux fois le même monde, et seule la matière organique pouvait passer d'une dimension à l'autre. La frontière entre les mondes parallèles n'était perméable qu'à la vie.

S'il revenait à Lord Leighton d'éliminer ces obstacles, Blade avait quelques idées quant au moyen de ramener sur Terre une de ces pierres noires. Il pouvait prendre exemple sur ces passeurs de drogue qui trompaient les douaniers en ingérant des préservatifs bourrés d'héroïne. Mais pour eux comme pour lui, cette méthode n'était pas sans risque.

Après avoir longtemps cheminé à travers un paysage de savane, la caravane arriva en vue des premières dunes de sable et fit halte à Saïdal – la porte du désert –, petit hameau de quelques maisons faisant office de relais.

Hommes et bêtes, à l'exception de Blade, qui ne fut pas autorisé à quitter sa cage, purent se désaltérer et se restaurer avant de poursuivre, au soir tombé, leur voyage.

La petite troupe sinuait maintenant entre de grandes étendues sableuses, sur une piste sèche et craquelée.

Ce désert ne faisait pas exception à la règle, les nuits y étaient glaciales. Il ne devait pas faire plus de deux ou trois degrés. Blade, par le contrôle de son rythme respiratoire, s'était adapté au froid. Allongé en travers de sa cage dans la position du gisant, parfaitement immobile, il avait le regard perdu dans des constellations inconnues. Quelque part vers le nord, à des miles de là, Kraïla devait contempler les mêmes étoiles en se préparant au combat à venir contre les hommes de son père. Un combat dont l'issue dépendrait de celui qu'elle menait contre elle-même et contre son destin fabriqué de porte-poisse.

Bientôt l'horizon s'éclaircit insensiblement derrière eux, et la température se mit à grimper en même temps que le ciel glissait d'une extrémité à l'autre du spectre, du bleu nuit au rouge du jour naissant.

Très vite la chaleur devint insupportable. Fort heureusement le vent se leva à son tour, un vent violent et chaud venu du sud, qui procurait quand même, à fleur de peau, une relative sensation de fraîcheur en favorisant l'évaporation de la sueur. Mais il soulevait aussi de brèves et cinglantes bourrasques de sable contre lesquelles Blade n'avait aucune protection. Les autres prisonniers pouvaient se protéger les uns les autres, lui n'avait d'autre solution que de s'envelopper la tête dans sa chemise et par la même occasion d'exposer son dos aux morsures du sable.

Mais cette douleur avait aussi quelque chose de réconfortant. Car le plan de Blade reposait entièrement sur une composante météorologique. La proximité de la mer et du désert lui avait laissé supposer un déplacement de masses d'air, mais si pour une raison ou une autre il s'était trompé, l'opération aurait échoué avant même d'avoir commencé.

La caravane n'arriva en vue de Cyn qu'en début d'après-midi. La ville, plantée comme une verrue au milieu d'une platitude sans limites était plus grande qu'il ne l'avait pensé.

Une autre surprise attendait Blade, qui acheva de le rassurer sur ses chances de réussite, il n'y avait ni enceinte ni palissade, la ville

n'était pas fortifiée.

Une foule d'hommes et de femmes à demi nus, à la peau brûlée par le soleil, attendait devant les premières maisons, de simples bâtisses de terre ou de bois. À mesure que la caravane approchait, Blade fut étonné par l'étrange silence et l'immobilité de ce comité d'accueil. Un autre détail le frappa lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques mètres des premiers habitants : le regard fixe et lugubre de leurs yeux sans vie. Des yeux noirs.

Les constructions se succédaient dans la plus totale anarchie, obligeant la caravane à serpenter à travers un inextricable dédale de ruelles étroites et sinueuses. De chaque côté, la cohorte d'aveugles suivait en se bousculant, certains n'évitant que miraculeusement de se faire piétiner par les korks rendus nerveux par toute cette agitation et ce bruit. Car les commentaires allaient maintenant bon train et les prisonniers étaient assaillis de questions, sur leur identité, leur nombre, les raisons de leurs condamnations. D'autres voulaient avoir des nouvelles du pays, de leurs familles.

— Il n'y en a qu'un dans cette cage ! cria un homme les yeux légèrement levés vers le ciel.

Blade, qui se demandait comment il avait pu le deviner ou le sentir, devint aussitôt le centre d'attraction du cortège. On voulait savoir qui il était, quel crime lui valait ce traitement particulier, inhabituel. Des dizaines de mains vinrent s'accrocher à ses barreaux, d'autres se glissaient à l'intérieur pour le palper, toucher ses vêtements.

Dans la cage précédant celle de Blade, un des prisonniers s'était évanoui. Deux autres pleuraient. Les plus résistants, bien ébranlés eux aussi, avaient une expression hagarde. Cette sinistre et brutale confrontation avec le sort qui, à plus ou moins brève échéance, les attendait, avait de quoi abattre n'importe quelles barrières mentales et secouer les âmes les plus endurcies.

Blade, quant à lui, n'en fut que plus déterminé. S'il s'était encore posé la moindre question sur le bien-fondé de son engagement dans le conflit opposant Kraïla et Tanka, la vue de ces êtres fantomatiques privés de lumière l'aurait immédiatement dissipée.

Mais les premières minutes de surprise passées, une surprise teintée d'une sorte de fascination macabre, Blade avait dirigé ses pensées vers les opérations à venir. La configuration de la ville jouerait à la fois pour et contre les guerriers de Kraïla. D'un côté elle permettrait de réduire les pertes au moment de l'assaut, mais elle faciliterait aussi la tâche des défenseurs. Son propre rôle en devenait

d'autant plus décisif.

Des gardes, tous armés de lances et de fuseurs, étaient disséminés sur toute la longueur de leur trajet à travers la ville. Pour l'instant Blade ne pouvait se faire aucune idée de l'importance de la garnison. En un premier temps il lui faudrait donc glaner un maximum d'informations. Pour cela, il devrait commencer par identifier le chef, le leader de cette communauté d'aveugles. Dans toutes les prisons il y avait des meneurs, comme si l'homme portait en lui, même privé de liberté, ce besoin d'autorité. Et cette prison-là, malgré ses particularités, ne devait pas faillir à la règle.

Le bruyant cortège déboucha sur un immense espace ouvert au centre duquel se dressait une citadelle fortifiée. Le contraste avec le reste de la cité était saisissant, comme le serait un palais présidentiel de verre construit au milieu d'un bidonville.

La foule des aveugles s'arrêta au bord de cet espace et se déploya tandis que le silence retombait, comme au ralenti. L'atmosphère était soudainement devenue plus lourde, plus tragique. Ces centaines de visages aux regards noirs convergeaient vers la caravane, dont ils semblaient suivre la progression à travers le no man's land ceinturant les hauts murs de la citadelle.

Lorsque les lourdes portes s'ouvrirent, Blade eut vraiment la sensation d'être arrivé en enfer.

CHAPITRE XII

L'intérieur de la citadelle était à l'image de la cité, à moins que ce ne fût l'inverse. Tous les bâtiments s'appuyaient contre le mur d'enceinte encadrant une grande cour centrale. Une centaine de gardes au moins, postés sur le mur et les toits des bâtiments, surveillaient l'ensemble. Ceux-là, comme à Kidal, étaient tous armés de fuseurs et, Blade devait l'apprendre par la suite, équipés de crécelles pour donner l'alarme en cas de problème.

La cour elle-même était libre de toute construction. Trois tentes cependant, dont une plus grande, d'environ vingt mètres sur six, étaient alignées sur un côté de cet espace intérieur grouillant d'une activité fébrile.

Des centaines d'hommes allaient et venaient, se croisant en un incessant ballet d'une régularité mécanique. Tous poussaient des wagonnets de bois, pleins de cailloux et de terre qu'ils allaient vider dans un coin de la cour. Là, des femmes en triaient le contenu tandis que d'autres hommes, à l'aide de lourdes masses, concassaient les plus grosses pierres. Le surplus de terre et de cailloux était emmené à l'extérieur par un étroit passage ouvert entre deux bâtiments d'angle.

Au centre de cette fourmilière était un large trou, comme la bouche béante d'un monstre caché dans les profondeurs de la terre, un monstre crachant dans cette lumière écrasante un flot ininterrompu d'hommes arc-boutés sur leurs lourds wagonnets et revenant ensuite se faire avaler dans la même indifférence.

Toute la vie de la citadelle, et donc de la cité, semblait s'organiser autour de ce trou, véritable nombril de ce monde.

Malgré cette incessante animation, qui donnait au décor un caractère dantesque, la cour baignait dans un étrange silence rythmé par les coups de masse et les grincements de roues des wagonnets.

Blade avait la même sensation diffuse qu'au moment de son entrée dans la cité. Il n'y avait pourtant ici aucun aveugle. Tous avaient les pupilles plus ou moins grignotées de noir, mais ils voyaient encore.

La caravane s'immobilisait après avoir traversé la cour, lorsque Blade comprit l'origine de cette sensation... Ici, comme à l'extérieur de la citadelle, il n'y avait aucun enfant !

Les korks rentrèrent leurs pattes télescopiques, amenant comme

en ascenseur les cavaliers au niveau du sol. Les cages furent ouvertes et, dans l'indifférence générale, tous les prisonniers furent conduits en file indienne vers la plus grande des tentes. Tous, sauf Blade, qui bénéficia encore d'un régime particulier et fut laissé au soleil sous la surveillance de deux gardes à la mine patibulaire. Seule consolation, on lui avait retiré ses chaînes.

Assis sur le sol brûlant, Blade massait ses chevilles endolories et leur faisait effectuer quelques mouvements d'assouplissement, lorsqu'il sentit une cinglante douleur au dos en même temps que résonnait un claquement sec.

Un homme se tenait à cinq mètres, souriant dans sa barbe, un fouet en main et un fuseur à la ceinture.

— Debout ! ordonna l'homme, dont la tenue différente de celle des gardes laissait penser qu'il devait occuper une position supérieure.

Blade, qui ne tenait pas à se faire prendre en grippe dès son arrivée, obéit immédiatement.

— Je suis Changli, le commandant de cette place ! rugit l'homme avant de tourner lentement autour de Blade. Et aussi le Maître de la mine. Tout ici dépend de moi, y compris le sort des prisonniers ! Il n'y a ni droits ni lois, et pas de règlement non plus en dehors de celui qui convient à mon bon plaisir !

Blade repensa au jour de son arrivée dans ce monde, et à sa réflexion sur les similitudes entre les univers. À l'odeur de la terre mouillée et au craquement des arbres, il fallait ajouter le crétinisme des gardes-chiourme. Cette pensée le fit sourire. Aussitôt le fouet claqua à nouveau, lui zébrant douloureusement l'épaule.

— Bientôt tu ne riras plus, Richard Blade ! Tu pleureras toute l'eau de tes yeux ! Et puis tu arrêteras aussi de pleurer, parce que tu n'auras plus de larmes, et plus d'yeux !

Blade, à l'énoncé de son nom, avait aussitôt réagi. Comment cet homme pouvait-il le connaître ? Tous les gardes de l'escorte avaient accompagné les prisonniers vers la tente. Aucun n'avait encore eu le moindre contact avec lui que ce soit. Il n'y avait que deux explications possibles. Ou bien un courrier avait été envoyé avant le départ de la caravane, ou bien ces gens possédaient un moyen de communication, ce qui était peu probable. Mais l'hypothèse méritait malgré tout d'être envisagée. Si c'était le cas, Blade serait obligé de modifier une partie de ses plans.

Changli, toujours aussi imbu de son pouvoir, s'approcha dans son dos et, d'un geste sec, lui descendit la chemise, ce qui eut pour effet de lui entraver les bras. Blade craignit d'avoir à subir une séance de flagellation, mais Changli vint se planter devant lui.

— En général les nouveaux venus sont affectés au bris... Il faut avoir une bonne vue pour ça, fit-il en désignant du menton les hommes occupés à casser les pierres dans l'angle de la cour. Mais tu as l'air très fort, tu feras un bon creusot.

Changli fit un signe en direction de deux gardes qui arrivèrent en courant.

— Donnez-lui une pique et un charrieur, ordonna-t-il, et emmenez-le dans la galerie est !

— On ne le fait pas manger ? intervint un des gardes. Il est resté dans sa cage au relais...

— J'ai dit : emmenez-le ! rugit Changli avant de faire demi-tour et de retourner dans le baraquement où il avait ses appartements.

Blade se laissa docilement conduire jusqu'au centre de la cour où on lui donna une sorte de piolet rudimentaire et un wagonnet à moitié déglingué. Un des gardes se fit remettre une torche, et Blade fut poussé vers les profondeurs obscures de la mine.

*
* *

Lorsque retentit la trompe annonçant la fin de la journée de travail, Blade alla rejoindre avec soulagement le troupeau de morts vivants qui remontaient d'une démarche pesante vers l'air libre. Il n'était resté que quelques heures au fond, où il faisait nettement moins chaud qu'à l'extérieur, et se sentait encore plutôt frais, mais la faim commençait à sérieusement le tenailler. Depuis la veille, et la maigre pitance qu'on lui avait servie dans son cachot, il n'avait rien mangé.

Le travail par lui-même était moins pénible qu'il ne l'avait craint. La roche, très friable, n'offrait que peu de résistance malgré l'archaïsme des outils. Le plus dur était la remontée du lourd wagonnet jusqu'à la plate-forme terminale de laquelle partaient les différentes galeries, et où il l'échangeait contre un autre, vide, avant de retourner au fond de sa galerie.

Son point de creusage se trouvant à une centaine de mètres environ de cette salle d'échange, elle-même se situant à plus de vingt mètres de l'entrée, Blade estima qu'il était bien au-delà du mur d'enceinte et, la pente ne dépassant pas cinq pour cent, à moins de six mètres de la surface... Un élément qui aurait peut-être son importance par la suite, lorsqu'il serait temps de passer à l'action.

Blade fit une autre découverte, au moment de sa sortie dans la lumière du soir, plus inquiétante. Il ne supporta que difficilement la faible lumière du soir. Ses yeux le brûlaient et se mirent à larmoyer.

— T'inquiète pas, ça va passer. Ça surprend au début, mais on s'habitue, lui dit un homme en le dépassant.

La douleur passa effectivement, mais lorsque Blade put à nouveau ouvrir les yeux, il y avait un court et mince filament noir dans son champ de vision, qui se déplaçait avec son regard ! Blade était déjà atteint de ce mal qui provoquait la cécité des prisonniers. Il comprit du même coup que cette affection n'était pas provoquée par la présence au fond de la mine. De même que les fuseurs fonctionnaient à l'énergie solaire, c'est à la lumière que ses yeux avaient réagi. Sans doute y avait-il une action combinée de la fine poussière noire se déposant sur la cornée et des rayons lumineux. Quoi qu'il en soit, il était content de n'avoir pas à séjourner trop longtemps dans cet endroit malsain.

— Tiens, tiens, tiens... Notre héros pleure comme un enfant ! fit la voix rauque de Changli, le chef de la cité.

Blade, perdu dans ses pensées, ne l'avait pas vu s'approcher. Il serra les mâchoires pour résister à la violente envie d'aller lui voler dans les poils, et continua son chemin accompagné par le rire gras de Changli.

Une étrange atmosphère régnait autour de la table devant laquelle les prisonniers, hommes et femmes, faisaient la queue, une écuelle à la main. Tous avaient la tête baissée, comme s'ils voulaient éviter de montrer leurs yeux, ou de voir ceux des autres, et ne parlait qu'à voix basse, faisant planer sur ce coin de cour un bourdonnement grave qui tenait à la fois du tumulte et du silence.

Une fois servis, les prisonniers s'éparpillaient en petits groupes. Blade alla s'asseoir à l'écart, sur un tas de cailloux. Il avait préféré s'isoler pour étudier les individualités, découvrir le ou les leaders, et repérer ceux et celles sur lesquels il pourrait compter le moment venu.

— Salut, le nouveau ! fit un immense gaillard venu se planter devant lui.

C'était un des membres de l'équipe d'étayage. Bien que l'homme fût à contre-jour et arborait une face joviale, Blade sut immédiatement que ses intentions étaient peu amicales, et qu'il appartenait à un type de prisonnier plutôt source de problèmes que de solutions. S'il avait la carrure d'un gorille, son QI en revanche devait être nettement inférieur. Blade nota aussi que l'homme avait déjà l'œil gauche presque complètement noir. Bizarrement, le droit était intact.

— Comme t'es arrivé d'aujourd'hui et que tu parais plutôt bien portant, tu vas me filer ta pâtée !

Blade se leva – l'homme avait une bonne tête de plus que lui dans le sens de la hauteur et quatre au moins dans celui de la largeur – et

continua tranquillement à manger.

— T'es pas encore aveugle, mais t'as l'air déjà sourd ! continua le gorille, la main tendue. J'ai dit : ta pâtée !

Blade lui aurait bien donné une autre sorte de pâtée, certainement moins digeste, mais il ne pouvait pas se le permettre. Deux gardes les observaient depuis un moment, et il avait son plan à mettre en place. Dans deux jours, trois peut-être, Kraïla arriverait en vue de la cité. Il lui faudrait alors être prêt. Le temps pressait. Aussi Blade se contenta-t-il de ronger son frein et de faire contre mauvaise figure bon cœur.

— Tiens ! Et bon appétit ! dit-il en lui offrant un sourire en même temps que son écuelle.

Le gorille, décontenancé, eut un moment d'hésitation. Puis, la mine ravie, il prit l'écuelle et s'en alla raconter sa rapine aux copains.

Blade se rassit sur le tas de pierres, avec deux creux à l'estomac, et se prépara à ravalier sa rage et sa faim.

— Tu as bien agi, fit un prisonnier en venant s'asseoir près de lui. Les gardes n'aiment pas trop que les nouveaux se fassent remarquer.

Celui-là avait une quarantaine d'années, une calvitie avancée, un corps plutôt bien taillé et l'air moins abruti que la plupart des autres prisonniers.

— Tiens, prends ça ! fit l'homme en lui tendant son écuelle.

Lui n'avait que de très petites tâches noires dans les yeux. Trois à gauche et deux à droite. Blade hésita. Peut-être était-il envoyé pour l'espionner, connaître ses intentions.

— Prends donc, et mange, insista-t-il. Tu auras besoin de forces demain.

— Pourquoi ? Pas toi ? fit Blade encore légèrement méfiant, en glissant trois tonnes de sous-entendus entre les mots.

L'homme prit place à côté de lui. La suspicion de Blade avait l'air de plutôt l'amuser.

— J'ai mes réserves. Mais si t'en veux pas, ce n'est pas moi qui te forcerai.

Blade saisit l'écuelle et commença à manger, sans trop se demander ce qu'il pouvait y avoir dedans.

— Je m'appelle Blichnak, fit-il, le bras tendu. Et toi ?

— Blade. Richard Blade.

Ils se serrèrent le coude. Le geste était sincère et franc, des deux côtés.

— Tu as deux noms, s'étonna l'homme.

— Je viens d'un autre pays, où c'est la coutume.

L'homme détourna le regard et retrouva l'air triste qu'il avait eu en arrivant, ce qui acheva de rassurer Blade, maintenant certain qu'il n'était pas venu l'espionner.

— Tu es là depuis combien de temps ? demanda Blade.

— Deux soleils, trois lunes et huit jours, répondit le dénommé Blichnak d'un ton amer.

— Comment se fait-il alors que tes yeux soient encore... presque intacts ? s'étonna Blade.

— Tout le monde n'est pas affecté de la même façon.

Semblant avoir repris du poil de la bête, Blichnak continua sur sa lancée.

— Personne ne peut dire pourquoi. Personne ne sait comment cette maudite pierre noire agit sur les yeux. C'est comme ça, c'est tout ! Il y en a qui perdent la vue au bout de deux ou trois lunes et pour d'autres c'est plus long. Mais c'est pas forcément mieux. De toute façon, on finit tous par devenir aveugles un jour ou l'autre ! Et quand on est aveugle, on sort, on arrête de creuser.

Blichnak se tourna vers Blade. Son regard tacheté avait retrouvé toute son ardeur.

— Il y a aussi quelques techniques, qui peuvent retarder le processus. Je te les apprendrai. Beaucoup ont choisi de commencer par devenir borgne, comme ce taré de Polrak, qui t'a soulagé de ton écuelle.

— Si perdre la vue permet de quitter cet enfer, pourquoi vouloir retarder ce moment ? demanda Blade en lui rendant son écuelle vide.

Blichnak semblait ne pas avoir entendu sa question. Il sortit discrètement une paire de lunettes des plus artisanales. Les montures étaient en cuir tressé. De fines plaquettes de bois, ovales et percées de plusieurs dizaines de minuscules trous, tenaient lieu de verre. Sur ces plaquettes était fixée, collée apparemment, une étroite bande de toile.

— Bien sûr, les gardes sont au courant, fit Blichnak en rangeant ses lunettes anti-poussière, mais ils se fichent complètement de nos petits bricolages. Tout ce qui compte pour eux, c'est qu'on leur dégote un maximum de pierres pour qu'ils aient encore plus de leurs engins de mort !

— Tu ne m'as pas répondu ! dit Blade sur un ton volontairement plus dur. Pourquoi retarder le processus, si c'est le seul moyen de sortir d'ici ?

C'était maintenant Blichnak qui, à son tour, avait l'air méfiant et hésitait.

— Ceux qui sortent ne sont pas plus libres que nous. Ils sont

toujours prisonniers de la cité que tu as dû voir en arrivant. La vie est même plus dure dehors que dedans. La plupart préfèrent d'ailleurs se donner la mort.

— Pourquoi restent-ils là ? Qu'est-ce qui les empêche de partir ?

— C'est simple. Tous savent que traverser le désert de jour est impossible. Et de nuit, ils finiraient par se perdre, ce qui revient au même. Alors s'ils restent dans la cité, c'est parce qu'il n'y a qu'une seule issue possible. Vers la côte, vers l'ouest. Là ils auraient une chance. Mais c'est à l'arrivée qu'ils mourraient, abattus par le premier plouc qui verrait leurs yeux noirs ! Les gens ont peur de nous.

Sa façon de continuellement observer tout ce qui se passait, de parler, de se taire... Pour un esprit aussi futé et affûté que celui de Blade, tout dans le comportement de cet homme laissait penser qu'il avait décidé de s'évader.

— Tu as déjà pensé à t'évader ? lui demanda carrément Blade.

— Tout le monde y pense, au début, répondit Blichnak avec le regard dans le vague et un vague sourire aux lèvres. Mais seul, c'est impossible. Tous ceux qui ont essayé sont morts. Le seul moyen de sortir d'ici, c'est tous ensemble !

Blade sut à cet instant qu'il tenait l'homme dont il avait besoin. Pour l'instant, il préféra quand même en rester là. Cette nuit, il passerait à la phase suivante.

*
* *

Une bonne partie des détenus dormaient déjà, dans la cour, lorsque résonna la trompe appelant au rassemblement devant les dortoirs. Certains avaient profité de ces deux heures de semi-liberté pour entamer une partie de balle à main nue contre le mur d'enceinte. Il y avait aussi le coin « tripot » où chacun jouait ses maigres possessions ou son repas du lendemain à des jeux de hasard ou de stratégie, avec des bouts de bois et des petits cailloux. Quelques-uns, dont Polrak le borgne, s'étaient livrés, avec de plus gros cailloux, à une séance de musculation.

Blade les avait tous repérés de manière à pouvoir, le moment venu, attribuer à chacun un rôle adapté à ses capacités ou son tempérament. Il avait aussi erré, comme beaucoup, à travers la cour. Mais lui en avait profité pour se familiariser avec les lieux, enregistrer leur topographie, découvrir leurs attributions. Bien sûr, Blichnak aurait pu lui communiquer toutes ses informations, mais rien ne valait le « self-service ». Et c'était autant de temps de gagné.

Les nouveaux prisonniers, c'était à prévoir, héritèrent des plus

mauvaises places du dortoir, devant la porte, et à même le sol, alors que les autres bénéficiaient de lits superposés. À ce désagrément venait s'ajouter le fait que, la porte n'ayant pas de battant, ils seraient exposés aux courants d'air et au froid. De plus, ils étaient sur le passage des latrines, situées à l'extérieur, et risquaient d'être perpétuellement dérangés, voire piétinés.

Blade attendit quelques minutes après la dernière ronde des gardes et décida de passer à l'action d'une manière qui allait lui permettre de faire d'une pierre cinq ou six coups.

La paillasse du gorille qui lui avait extorqué son dîner était à l'autre bout du dortoir, et en hauteur. Blade se leva et traversa la salle d'un pas tranquille mais décidé. Plusieurs détenus se redressèrent, intrigués. Certains même, ayant plus ou moins pressenti ce qui allait se passer, se levèrent pour le suivre. Bientôt un sourd murmure courut dans son sillage, comme le feu le long d'une traînée de poudre.

Au passage, Blade eut un signe de connivence amicale en direction de Blichnak, qui l'approuva d'un signe de tête.

Polrak ronflait déjà comme un sonneur, tourné vers la cloison. Blade lui tapota l'épaule et recula d'un pas.

— Qu'est-ce qu'y a encore ? grogna Polrak, le regard en code.

Dès qu'il reconnut Blade, la montagne de muscles et de graisse ouvrit des yeux ronds.

— Tu m'as pris mon repas, fit Blade. Moi, je viens prendre ta place !

Il fallut près de trois secondes pour que le message atteigne son cerveau. Alors Polrak éclata de rire et, reprenant sa position initiale, lui tourna le dos.

Blade lui tapota derechef l'épaule.

— Je me demande lequel est le plus sourd des deux. J'ai dit que je voulais ta place !

Cette fois le mastodonte avait décidé de réagir et d'en finir au plus vite. Il descendit de sa couche et se planta devant Blade.

— Qu'est-ce qui se passe ? T'arrive pas à dormir ? T'as besoin qu'on t'aide ?

— Dégage ! fit Blade en l'écartant du bras.

Polrak arma son poing mais son geste ne dépassa pas le stade de l'intention. Blade, d'un direct de la paume, lui écrasa le nez. Il l'assourdit ensuite d'une double gifle sur les oreilles puis, d'un coup de pied dans les testicules, amena son menton à hauteur convenable pour le déplier enfin d'un mémorable uppercut qui l'envoya valdinguer contre le montant de son lit.

Les prisonniers, presque tous réveillés, étaient venus s'agglutiner dans l'allée centrale. Certains, ne perdant pas le nord, commençaient à organiser des paris.

Polrak avait un petit pois sous la calotte crânienne mais savait encaisser. Après chaque coup, pourtant bien appuyé, il revenait à la charge avec une obstination à peine affectée. Il ne fallut pas moins de six bonnes minutes à Blade pour venir à bout de ses résistances. Pendant tout ce temps, Polrak ne put une seule fois toucher Blade, qui évitait tous ses coups et tentatives de prise avec la grâce et la souplesse d'un torero. Les autres prisonniers poussaient d'ailleurs à chaque esquivé un « ouais ! » qui résonnait comme autant de « olé ».

Lorsque Polrak, le visage en sang, commença à sérieusement vaciller sur ses jambes, Blade passa derrière lui et le fit pivoter face à l'allée.

— J'ai l'impression que tu auras du mal à aller jusqu'à ton nouveau lit, alors, parce que je t'aime bien, je vais t'aider.

Joignant le geste à la parole, Blade, d'une violente poussée du pied dans les fesses, l'envoya s'étaler à quatre mètres au milieu des prisonniers hilares.

Très vite, tandis que Polrak rampait lamentablement vers la porte, chacun regagna sa place et tout redevint normal.

Blichnak fut un des derniers à rejoindre son lit. Il observait Blade d'un regard intéressé.

— Méfie-toi, cette nuit, lui murmura-t-il avant de se retourner.

Un courant était passé entre les deux hommes. Le moment était venu pour Blade de planter son premier jalon.

— Blichnak ! J'ai à te parler.

Son nouvel allié le regarda avec une expression ne laissant aucune place au doute ni à son ombre... Il avait deviné les intentions de Blade.

— Je t'écoute, dit-il.

Blichnak n'eut aucun problème pour tenir sa promesse. À mesure que Blade avançait dans son récit, son visage se creusait de rides témoignant d'une attention extrême et de sa difficulté à assimiler et enregistrer la masse de révélations brusquement venues envahir son univers limité et organisé de bagnard. Car Blade avait choisi de tout lui raconter, en n'omettant que quelques détails trop crus, ou qui auraient dépassé son entendement.

Blichnak, de son côté, n'avait pas fait le moindre commentaire pendant la demi-heure qu'avait duré le récit. Tout juste avait-il posé

une ou deux questions, d'une précision et d'un à-propos qui confirmaient à la fois sa clarté d'esprit et son sens de l'action, lorsque Blade avait, malgré lui, introduit certaines ellipses dans sa narration.

— Alors, qu'en dis-tu ? demanda Blade en guise de conclusion.

Les yeux de Blichnak brillaient dans l'obscurité. Blade aurait juré qu'ils étaient embués.

— Je me battraï à tes côtés pour mériter ma liberté, fit-il solennellement, mais aujourd'hui, toi, tu m'as rendu mon espoir et ma dignité.

Puis Blichnak lui donna l'accolade, avant de se laisser entraîner, le regard fixe, vers des souvenirs apparus au-delà de ses lendemains nouveaux.

Un long silence suivit, que Blade se refusa à rompre. Il attendait l'autre réponse de Blichnak, celle qui suivrait inévitablement sa réaction émotive.

— Tu m'as raconté ton histoire, finit-il par dire. Maintenant Blichnak va te raconter la sienne.

CHAPITRE XIII

Blade poussait son chariot de cailloux sur la pente menant à la plate-forme d'échange. Les muscles bandés par l'effort et les yeux fermés comme le lui avait recommandé Blichnak, il repensait aux révélations faites la veille par son nouveau compagnon de route.

— Ce devin dont Kraïla t'a parlé, lui avait dit Blichnak, celui qui avait prédit son destin tragique et qu'Horlof, sous l'influence de Tanka, a fait assassiner... J'étais son scribe.

« Eh bien, tous les mondes sont petits », se dit Blade tandis que Blichnak poursuivait ses confidences.

— Le lendemain de sa mort – je ne savais pas encore qu'il avait été tué –, je me suis rendu chez lui comme chaque matin. Ce jour-là je suis tombé sur la garde personnelle d'Horlof qui mettait sa maison à sac et détruisait tous les mémoires qu'il m'avait dictés. J'ai voulu m'y opposer, évidemment, sans réfléchir, par respect envers mon maître, et je me suis retrouvé au fond d'un cachot où j'ai moi-même pendant des années, jusqu'à l'arrivée de Tanka qui m'a fait transférer ici. Je comprends maintenant pourquoi... Sans doute aurait-elle préféré se débarrasser de moi de façon plus définitive, mais Horlof a dû s'y opposer. Le remords, peut-être, d'avoir provoqué tant de malheurs... Le roi est un être faible, mais pas un mauvais homme.

Blichnak avait donc de bonnes raisons de vouloir aider Blade à rétablir Kraïla sur le trône qui lui revenait.

Il avait ensuite fourni à Blade quantités d'informations accumulées au fil des jours sur bon nombre de prisonniers, la quantité de fuseurs, l'effectif des gardes, leur organisation et leurs usages... Blichnak semblait ne rien ignorer de la vie de la citadelle.

— Je savais qu'un jour cela me servirait, avait-il expliqué. C'est cette pensée qui m'a aidé à survivre et à garder la vue.

Blade arrivait à la plate-forme. Il laissa son wagonnet à l'homme qui l'emmènerait à la surface et alla en chercher un vide, qui attendait plus loin. C'est alors qu'il croisa Polrak, émergeant d'une autre galerie, une poutre de bois sur l'épaule. Il n'y avait personne d'autre sur la plate-forme. Son œil droit débordait de flammes plus noires encore que son œil gauche. Il posa sa poutre et avança vers Blade en arborant une grimace qui voulait ressembler à un sourire, et la main tendue en

signe de réconciliation.

La ruse était si énorme que Blade ne put s'empêcher de le plaindre. Il fit semblant de se laisser berner et, au moment où Polrak voulut l'attirer sur lui pour l'étouffer dans ses bras, il se retourna en s'accroupissant, tira de toutes ses forces et fit basculer le quintal de balourdise sur pieds par-dessus son épaule.

Polrak partit percuter la paroi de la galerie et se retrouva sur le cul sans avoir compris ce qui lui était arrivé.

— La prochaine fois, je te tuerai, mentit Blade avant de reprendre son chariot, pour rejoindre le fond de sa galerie.

En passant, d'un petit coup de pied dans la lourde poutre posée contre le mur, il la lui fit tomber sur la tête.

Cinq minutes plus tard Blade se remettait à creuser, à l'aveuglette et sa torche derrière lui, en reprenant le fil de ses pensées.

Blichnak lui avait fourni deux informations de taille. L'une concernait les communications et répondait à une question que Blade s'était posée la veille, lorsque le commandant l'avait appelé par son nom. La citadelle et le château du roi pouvaient échanger des messages par émission de signaux lumineux à l'aide de miroirs, retransmis à travers le désert par une série de postes relais. Avec le temps, les prisonniers avaient réussi à déchiffrer le code utilisé.

Cette révélation allait jouer un rôle déterminant dans la mise au point de l'insurrection. Le principe de ces transmissions, qui ne pouvaient avoir lieu que de jour, impliquait que la citadelle soit prise de nuit, de façon à éviter que Tanka n'en soit informée trop tôt. En même temps, Blade vit tout le parti qu'il pourrait en tirer. En émettant lui-même, il pourrait amener ses adversaires à intervenir de la façon et au moment qu'il déciderait.

La seconde information était plus importante encore. Blichnak lui apprit que la garnison était relevée, par moitié, toutes les quatre semaines. La veille, les gardes retournant à Kidal fêtaient toujours leur départ avec la même exubérance. Ce jour-là, passé minuit, plus de la moitié de la garnison n'était plus en état de distinguer un kork d'un chamlik.

— C'est intéressant, mais je crains que nous ne puissions pas attendre pour profiter de cet avantage. Kraïla sera bientôt là. Nous devons agir avant.

Blichnak avait alors regardé Blade en esquissant un discret sourire.

— La prochaine relève a lieu dans trois jours, avait-il ajouté, amusé par son air ébahi qu'il devinait dans la pénombre.

Blade émergea dans l'impitoyable lumière de midi en ayant l'impression d'entrer dans un four. Il avait fait une halte, à mi-chemin du couloir de sortie, comme un plongeur effectuant un palier de décompression. Le visage enfoui dans ses mains, il s'était progressivement habitué à la clarté et avait laissé les larmes évacuer la poussière caustique. Lorsqu'il monta à la rencontre du soleil, il remarqua à nouveau dans son champ de vision ces petits filaments noirs auxquels il s'était habitué au point de les avoir oubliés. Autant qu'il pût en juger, ils avaient la même taille. En revanche, il lui sembla qu'il y en avait un de plus, à droite.

Blichnak l'attendait à la sortie. Deux prisonniers l'accompagnaient, de ceux qui la veille avait joué à la pelote. Blade s'approcha du trio la main en visière.

— Voilà, ce sont eux dont je t'ai parlé. Lui, c'est Van. Personne, à part l'architecte qui a construit cette citadelle, ne la connaît mieux que lui...

Il avait une quarantaine d'années, un physique d'athlète et le nez déformé par une ancienne fracture. Pas très grand, trapu et légèrement voûté, il avait un visage d'enfant, aux expressions franches et changeantes, mais dont il valait mieux éviter de chiper les billes.

— Et lui, c'est Mark dit Le Marquis. C'est lui qui a déchiffré le code de transmission des signaux.

Celui-là était nettement plus grand, bien plus mince, avec un visage tout en longueur et plutôt fermé. Si Lord Leighton pouvait se lever de son fauteuil, et rajeunir de quelques années, peut-être lui aurait-il ressemblé.

Le blanc de ses yeux était déjà complètement noir, faisant paraître le reste plus vert qu'il ne devait l'être vraiment. Van, lui, devait être là depuis moins longtemps.

Blade leur serra le coude et tous les quatre se dirigèrent ensemble vers la longue file d'attente pour la distribution du repas de la mi-journée.

— Je ne leur ai rien dit, juste que tu avais un plan d'évasion collective. Ils sont partants pour t'aider.

— Pourquoi êtes-vous là ? demanda Blade.

— Pourquoi je suis là, c'est pas ton affaire, répondit Van. Mais si ça t'intéresse, je peux te dire pourquoi je veux partir.

— J'ai dévalisé un bureau de perception, enchaîna le grand Mark, plus loquace. Mais j'ai eu le temps de presque tout dépenser avant

d'être pris.

— C'est pour quand ? demanda Van abruptement.

Blade aimait bien ce genre d'hommes, pour lesquels il est hors de question d'aller au but autrement que par le chemin le plus court.

— Après demain, dans la nuit.

Ils avaient rejoint la queue. Plus un mot ne fut échangé jusqu'au moment où ils purent enfin aller s'isoler pour manger.

Blade commença par les informer rapidement de l'arrivée prochaine des barbares, du lien de parenté unissant leur reine, Kraïla, à Horlof, et du plan mis au point pour avoir une chance de battre ses troupes.

— Si je comprends bien, commenta Van la bouche pleine, tu t'es fait enfermer ici volontairement... C'est quoi ton intérêt, là-dedans ? Pourquoi t'as fait ça ?

— Il a raison, enchaîna l'autre. Il faut être fou pour faire une chose pareille. Ou espérer une fortune. Si c'est le cas, on veut notre part !

— Pourquoi j'ai fait ça, c'est pas votre affaire ! leur rétorqua Blade. Quant à ce que vous y gagnerez, vous trouvez que la liberté n'est pas un prix suffisant ?

Un silence flotta pendant quelques secondes, seulement troublé par le bruit des ongles contre le fond des écuelles.

— Au fait, reprit Blade. Quand tout sera terminé, si vous commettez un nouvel écart, vous serez considérés comme des criminels ordinaires. C'est clair ?

Un autre silence s'annonçait. À ce train-là, ils n'auraient pas beaucoup avancé avant la fin de la pause.

— Nous opérerons après-demain, après la fête des décampeurs, intervint alors Blichnak.

— Non, pas après. Pendant, précisa Blade. Il vaut mieux profiter du tapage qu'ils feront que de leur sommeil. Tous ne seront pas en train de cuver.

— Il faudra que tout soit terminé avant l'arrivée de la relève, fit Mark.

— Elle se fait en général après le lever du soleil au-dessus du mur. À ce moment-là, nous serons déjà tous morts ou libres, objecta Van.

— Pas sûr, reprit Mark. Les gardes ne sont pas fous ! Les portes seront bien défendues. Ils peuvent tenir jusqu'à l'arrivée de l'équipe remplaçante.

Blichnak vint à son tour se mêler à l'échange.

— À mon avis, s'ils se sentent vraiment menacés, ils se replieront à l'extérieur jusqu'à la venue des renforts. Ils seront plus à l'abri dehors que dedans, si vous voyez ce que je veux dire...

— T'as raison, approuva Mark. Une poignée de gardes armés de fuseurs pourraient facilement arrêter toute tentative de sortie.

— Et alors ? On pourra pas sortir, mais eux pourront pas entrer !

— Oui, et combien de temps tu crois qu'on tiendra comme ça ? Une semaine ? Dix jours ? Tu parles d'une liberté si on est toujours enfermés !

— Bon, alors c'est nous qui devons prendre les portes pour les empêcher de sortir !

— Prendre les portes ! Mais comment ? Tu délirés complètement !

— S'il vous plaît, s'il vous plaît ! s'interposa Blade pour mettre fin à leur échange stérile. Chaque chose en son temps ! Il faut poser les problèmes dans l'ordre où ils se présenteront...

— D'accord, approuva Blichnak.

— Vas-y, dis toujours, fit Van.

— D'abord je veux que vous gardiez tout cela pour vous ! Pas un mot à qui que ce soit ! Aucun prisonnier ne doit pouvoir se douter de ce qui se prépare !

— Quoi ? Tu veux qu'on prenne la citadelle à quatre ?

— Attends, je n'ai pas fini ! On préviendra les autres, mais demain soir seulement, juste avant de les faire intervenir. C'est une bataille que je veux, pas une mutinerie. Si nous les prévenons trop tôt, il y en aura sûrement qui seront incapables de continuer à se comporter normalement. Les gardes s'en apercevront et tout sera terminé avant d'avoir commencé.

— C'est d'accord ! approuva Blichnak.

Les deux autres confirmèrent en se traçant, de l'index tendu, une croix sur les lèvres.

— Bon, continua Blade. Il faut maintenant sélectionner une douzaine d'hommes. Ce commando devra opérer seul et en silence.

— Je connais deux ou trois femmes qui feraient aussi bien l'affaire, intervint Mark.

— D'accord, on verra ça ce soir. Une moitié de ce commando restera dans la cour pour s'occuper des gardes des dortoirs et des rondes. Une autre, que je dirigerai, grimpera sur le mur d'enceinte. Ceux-là devront revêtir les uniformes des premiers gardes maîtrisés pour tromper les suivants. Et surtout il faudra pouvoir récupérer leurs fuseurs intacts.

— Pourquoi ? Il vaut mieux les détruire, le coupa Blichnak.

Blade était sur le point de révéler sa mystérieuse aptitude à les faire fonctionner, lorsque Blichnak reprit :

— Personne ne peut s'en servir, à part les aveugles !

Blade n'en croyait pas ses oreilles. Les aveugles, comme les enfants, pouvaient réveiller l'énergie emmagasinée dans les pierres noires. Que pouvait-il y avoir de commun entre eux, les gardes et lui-même ? Blade classa la question dans les affaires à suivre pour se concentrer sur les nouvelles perspectives que cette donnée inattendue lui ouvrait.

Il était encore sous le coup de la surprise, lorsque retentit la trompe les rappelant au travail.

— Il vaut mieux y aller tout de suite, fit Van. On continuera ce soir, en faisant une partie de cayou-caïki.

— Une dernière chose...

Blade s'était immédiatement adapté à cette information inattendue. Il en avait même profité pour affiner son plan. Mais, pour pouvoir mettre en place ses dernières dispositions, il lui fallait absolument pouvoir transmettre un message aux aveugles de la cité.

*

* *

— As-tu bien compris tout ce que je t'ai dit ?

Le regard obscur de l'aveugle, légèrement oblique, garda sa fixité tandis que son visage se tournait vers Blade.

— S'il me restait des larmes, je te les offrirais, dit-il. Et si j'avais encore le sens du regret, je t'en voudrais de n'être pas venu plus tôt nous sauver !

Un garde approchait, l'air furieux, son fuseur à la main.

— Tu n'as pas le droit d'être là ! grogna-t-il en direction de Blade. Sors d'ici en vitesse et retourne à ton travail ! C'est quoi ton poste ?

Blade, avec l'aide et la complicité de ses trois amis, avait réussi à s'infiltrer dans la salle d'attente. Chaque soir, les nouveaux aveugles devaient passer par là, avant d'être relâchés, pour y remplir différentes formalités et recevoir un peu de nourriture, juste assez pour n'avoir pas d'autre choix que d'aller chercher refuge dans la Cité des Yeux-Noirs.

— Le poussage, répondit Blade.

— Alors retourne à ton wagonnet avant que je me fâche et que je te fasse un gros trou dans l'estomac !

— Cet homme est mon ami ! Je ne suis arrivé qu'hier, et je ne savais pas qu'il était là. Laisse-moi lui parler un instant. S'il te plaît...

— Ici, personne n'a d'ami ! Allez, dehors !

L'aveugle glissa la main dans un pli de son habit et en ressortit une pièce d'argent trouée qu'il tendit silencieusement en direction du garde.

— Deux minutes, pas plus ! fit le garde en s'emparant de la pièce.

Dès qu'il se fût éloigné, Blade retourna à ses consignes.

— Répète-moi ce que tu dois leur dire, demanda-t-il à l'aveugle.

— Dès la tombée de la nuit, lorsque retentira la dernière trompe de la journée, tous les hommes valides devront se couvrir le corps de boue et venir se coller contre le mur d'enceinte. Au pied de la tour des signaux devra être déposé de quoi amortir la chute des fuseurs que vous leur jetterez. Ensuite, lorsque toutes les armes auront été distribuées et leur charge vérifiée, nous irons nous poster par groupes égaux devant chaque porte, allongés sur le sol. Quand les portes s'ouvriront, à moins que nous n'entendions crier « Victoire et liberté », nous tirerons jusqu'à épuisement total des énergies.

— Nous comptons tous sur toi, fit Blade. Peut-être auras-tu quelques difficultés à les convaincre de participer à la bataille ?

— Ne t'en fais pas pour ça. Le seul fait de savoir qu'ils pourront retourner au pays leur donnera des yeux et des ailes. Mais j'espère que, de ton côté, tu tiendras tes promesses...

— Tu as ma parole. Kraïla, la future reine de ce pays, punira de mort quiconque osera lever la main sur un homme aux yeux noirs !

Le moment était venu pour Blade de retourner dans la cour et pour l'aveugle d'aller rejoindre ses semblables. Ils se serrèrent le coude, longtemps, puis l'homme passa le bout de ses doigts sur le visage de Blade.

— Tes traits resteront à jamais gravés dans ma peau ! fit l'homme, le visage déjà tourné vers la cité. Embrasse Van pour moi, et que les dieux soient avec vous !

Les coins de sa bouche se relevèrent, ses pommettes se creusèrent de fines rides et ses joues se mirent à trembloter tandis que sa poitrine tressautait.

Blade comprit qu'il pleurait.

CHAPITRE XIV

Le grand soir arriva enfin. Blade et ses trois lieutenants avaient passé tous leurs moments libres ensemble, mettant chaque détail au point, répartissant le rôle et les tâches de chacun en fonction de ses connaissances et de ses compétences. Dix fois chaque phase de l'opération fut minutieusement déroulée pour tenter d'en trouver les failles, d'en prévoir les obstacles, d'imaginer les réactions des gardes.

À la nuit tombée, les partants du lendemain avaient déjà largement arrosé leur changement d'affectation. Demain ils auront quitté l'enfer de la citadelle, et pas un seul d'entre eux n'en éprouverait le moindre regret.

À deux pas de la salle d'armes où l'événement était joyeusement fêté, les prisonniers se préparaient eux aussi à quitter la Cité des Yeux-Noirs. Mais dans les trois dortoirs, après que Blade, Van et Mark eurent annoncé leur projet d'insurrection, l'ambiance n'en fut pas pour autant plus joyeuse. D'abord pour éviter d'attirer l'attention, mais aussi parce qu'une bonne moitié des prisonniers estimaient l'entreprise trop hasardeuse et vouée à l'échec. Quant aux autres, ils savaient que la liberté des uns aurait pour prix la vie des autres.

Tandis que, dans le dortoir sud, deux hommes faisaient le guet devant les portes entrouvertes, tous les autres étaient regroupés. Blade, d'une voix basse mais ferme comme Van et Mark devant leurs compagnons, terminait sa déclaration. Seuls les mots étaient différents.

— Alors, qui veut se battre avec nous ?

Aucun ne pouvait se décider sans échanger quelques mots avec ses voisins. Cette annonce était trop inattendue, trop brutale, et aussi trop importante. Il leur fallait d'abord la digérer avant de prendre une décision qui bouleverserait leur vie, quel que soit le résultat de l'opération. Et Blade savait qu'un tel changement, absolu et irréversible, n'était jamais décidé à la légère.

— Ce soir, maintenant, reprit Blade tandis que les murmures devenaient tumulte, vous êtes déjà des hommes libres, parce que vous avez le choix. Rien ne doit vous forcer à accepter, ni la crainte, ni la peur. Nul ne vous reprochera de ne pas avoir été du combat. Les hommes sont différents, tous n'ont pas les mêmes capacités – certains seront utiles cette nuit, d'autres demain peut-être – et la peur est

humaine. Pour ma part, je préfère nettement avoir à mes côtés vingt volontaires bien décidés, qu'une armée d'hésitants.

Blade se tut et attendit. Dans cette obscurité, il ne pouvait saisir les regards. Chacun se retrouvait face à lui-même.

— Je marche avec toi ! fit une voix rauque. Et je veux bien faire partie du commando.

Tout le monde avait reconnu ce premier volontaire. C'était Polrak, le gorille que Blade avait à deux reprises ridiculisé. Il avança à travers la masse des prisonniers agglutinés autour de Blade, et vint lui faire face dans l'allée centrale.

— Tu te bats mieux que tous ceux que je connais, t'as pas froid aux yeux. Pour moi ça suffit. Je te fais confiance.

Un échange de regards, le contact des coudes... Blade sut que son engagement était sincère, sans arrière-pensée.

Blichnak avança d'un pas et, sur la pointe des pieds, donna l'accolade à ce premier venu. Car les choses ne pouvaient pas mieux se passer. Peu à peu, les détenus, entraînés par le revirement de Polrak, se décidaient et traversaient l'allée centrale pour venir se joindre aux combattants. Il y eut bientôt deux groupes, inégaux. Blade ne fut pas surpris en constatant que celui des volontaires était nettement moins important.

— C'est décidé, plus personne ne veut changer d'avis, d'un côté ou de l'autre ? Rien ne vous empêche aussi de venir plus tard grossir nos rangs. Même si nous avons la situation bien en main, cela permettra d'éviter de trop lourdes pertes. Vous serez nos renforts, notre réserve, en quelque sorte.

Sa remarque détendit l'atmosphère, mais ne permit aucune nouvelle recrue. Blichnak vint le rejoindre.

— Nous sommes trente-sept.

Sur cent douze prisonniers, cela faisait moins d'un tiers. Blade se consola en pensant que cela aurait pu être pire. Il avait même un instant envisagé que les forçats puissent vouloir s'opposer à leur décision. Si dans les deux autres dortoirs la proportion était la même, tout restait possible. Ils n'avaient pour l'instant aucune arme et, dans un premier temps, ne disposeraient que de leurs outils et des quelques pierres oubliées dans la cour.

— On peut se fabriquer des frondes en quelques minutes, suggéra un des volontaires. On ne manque ni de cuir, ni de cailloux.

L'idée fut accueillie par une salve d'applaudissements à blanc. Elle eut aussi le mérite de décider deux autres détenus, particulièrement habiles à la fronde, de venir grossir les rangs des mutins.

— Bon, voilà comment les opérations vont s'enchaîner, fit Blade à ses hommes tandis que les commentaires reprenaient de plus belle parmi les autres. Je veux quatre hommes avec moi, pour former ce qu'on appelle un commando. Van et Mark font la même chose en ce moment. Ce premier groupe de quinze sera chargé en quelque sorte de débayer le terrain, d'éliminer un maximum de gardes et de tenter de prendre certaines positions importantes ou mal défendues sans se faire repérer. Tout cela se fera dans l'ombre et en silence. Vous autres, vous n'interviendrez qu'à notre signal ou si l'alarme est donnée. C'est compris ?

— C'est quoi votre signal ? demanda un prisonnier.

— Je tirerai un rayon de fusée vers le ciel. Oui, je peux me servir d'un fusée, ajouta-t-il en voyant leurs airs étonnés et surpris. Ne me demandez pas comment c'est possible, c'est comme ça ! Pas d'autres questions ?... Bon, je continue. Pendant que les trois premiers groupes entreront en action, il faudra vous équiper en outils. Blichnak et deux autres se chargeront de la récupération et de la distribution. Les haches seront pour ceux de l'étagage. Les autres se partageront les pics et les masses. En principe nous aurons déjà éliminé les sentinelles chargées de la surveillance de l'entrepôt.

Blade, sentant les bonds que faisaient leurs taux d'adrénaline, marqua un temps d'arrêt, qu'il mit à profit en repérant, parmi ceux dont les yeux étaient les moins atteints, les hommes qui pourraient l'accompagner.

— La première chose à faire sera d'éliminer les gardes du dortoir. Je m'en chargerai, mais il me faut quelqu'un d'autre. Qui veut venir avec moi ?

Cette fois encore, Polrak fut le premier à postuler. Blade le jaugea un instant et posa amicalement la main sur son bras large comme un jambon.

— Polrak, j'apprécie ton courage. Mais, pour cette première sortie, j'ai besoin de quelqu'un de... moins visible. Tu me comprends ?

— Non, répondit le géant. Mais je ferai comme tu décides.

— Moi, je veux t'accompagner, fit un autre en sortant du groupe.

Il était quatre fois moins large que Polrak et beaucoup plus brun de peau. Blade sut immédiatement qu'il n'avait pas affaire à un prisonnier politique, ni à la victime d'une erreur judiciaire. Mais pour ce qu'il attendait de lui, il convenait parfaitement.

— Bon, fit Blade. Maintenant vous essayez tous de vous détendre et de vous préparer. On démarre après le coup de trompe de onze heures.

Les chants, les rires et les éclats de voix des gardes fêtant leur prochain départ se distinguaient clairement dans le silence factice de la citadelle. La lune, comme pour se rendre aveugle à la violence à venir, s'était voilé la face.

— Tu pars quand, toi ? demanda une des deux sentinelles du dortoir sud à son collègue.

— M'en parle pas ! Je pourrai même pas assister à la prochaine fête du Milieu !

Les deux hommes étaient près des chariots qui, le lendemain matin, devaient ramener les partants à Kidal.

— On n'a vraiment pas de chance... Être de garde le jour de la beuverie !

Si ces hommes avaient su ce qui les attendait, sans doute auraient-ils pensé que la chance n'existait pas. Plutôt que de se morfondre sur leurs malheurs, s'ils avaient correctement accompli leur travail, peut-être auraient-ils pu faire échouer la mutinerie et seraient-ils devenus des héros. Rien de plus important ne pouvait leur arriver dans cette vie. Au lieu de cela, ils allaient mourir.

« Chacun a la chance qu'il se donne », se dit Blade en sortant de l'ombre pour marcher vers eux. Preskil, l'autre prisonnier, devait maintenant être derrière les chariots.

Une des deux sentinelles se leva et sortit son fuseur. L'autre resta assis.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda le garde.

— Il y a un malade dans le dortoir.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'on en a à f...

La sentinelle n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Blade, d'un coup de pied, le désarma. L'autre se leva aussitôt, la lance prête à frapper. Preskil bondit dans son dos, lui passa un bras autour du cou, lui saisit le menton de l'autre main et, d'une rapide torsion, lui brisa la nuque.

Le premier garde, qui s'était retourné en entendant le craquement des vertèbres rompues, revint vers Blade. Son regard était un mélange d'incrédulité, de peur et d'indécision. Il porta la main à la crécelle accrochée à sa ceinture mais ne put aller au bout de son geste, pas plus qu'il n'avait pu trois secondes plus tôt aller au bout de sa phrase. Sa vie se terminait en queue de poisson. En deux temps et trois manchettes, Blade l'envoya rejoindre son infortuné collègue.

— C'est fini. Maintenant nous ne pouvons plus reculer ! fit Blade en donnant les deux épées aux prisonniers. Lui avait gardé le fuseur et

Preskil la lance.

Ceux des volontaires qui n'avaient pas encore pris la juste mesure de l'opération montée par Blade et ses amis comprirent vraiment à son retour dans quoi ils s'étaient engagés. Deux gardes, probablement même six, étaient déjà morts. La répression en cas d'échec serait sans pitié. Tous avaient choisi de se battre pour la liberté. À présent, ils le feraient pour leur survie.

— Blichnak, aux outils ! ordonna Blade. Vous, suivez-moi !

Les quatre hommes du commando s'étaient couvert le visage, les bras et les jambes de boue, de cendre et de charbon, comme le leur avait recommandé Blade. Ils avaient certainement plus l'air de démons que lui-même lors de son apparition le jour de la fête. L'effet de surprise s'en trouverait redoublé.

La deuxième phase de l'opération pouvait commencer.

Blade donna l'accolade à Blichnak. Les autres prisonniers et les hommes du commando se pressèrent les coudes. Le silence était à la fois grave et gavé d'espoir.

— Demain, le soleil se lèvera, quoi qu'il arrive, dit Blade.

Il les salua, les deux index croisés devant le visage. Tous reprirent son geste.

Dans leur langue, Victoire se disait « Xaïl ».

Blade et son équipe rejoignirent sans problème le point de ralliement. Mark était déjà là, avec son commando. Dans son dortoir, quarante-six hommes s'étaient portés volontaires. Mais il était plus peuplé. La proportion restait inchangée.

— Van est en retard, remarqua Mark avec une pointe d'énervement dans la voix.

Blade choisit de ne pas répondre pour ne pas risquer d'élargir la brèche. Il repensa à Kraïla. Où en était-elle de sa traversée ? Qu'allait-elle trouver en arrivant ? Avait-il eu raison de la devancer pour profiter de cette nuit particulière ? Qu'arriverait-il s'il était rappelé à Londres avant la fin des combats ?

Les hommes du troisième groupe firent leur apparition entre deux questions. Van n'était pas avec eux.

— Il n'a pas dit où il allait, mais seulement qu'il allait faire quelque chose qui pourrait nous aider !

Blade craignait le pire. Dans une opération aussi risquée, il n'y avait pas de place pour les improvisations de dernière minute. Qu'est-ce qui avait pu pousser Van à s'écarter du plan prévu ? Il avait pourtant l'air d'un homme sensé...

Les secondes passaient. Mark montrait des signes de plus en plus

nets d'une nervosité qu'il risquait de communiquer aux autres.

— On ne peut pas l'attendre ! Il faut y aller sans lui ! murmura Mark.

Fort heureusement, Van fit son apparition, entre deux silhouettes. Blade sentit sous son sternum un soupçon d'anxiété. Van les aurait-il trahis ? Lorsqu'il découvrit que les nouveaux venus étaient en fait des femmes, deux prisonnières, Blade ne fut qu'à demi rassuré.

— Prestia et Musil, fit Van en guise de présentations.

La première avait un physique d'athlète. L'autre avait dû être plus séduisante, avant son arrivée à Cyn. Elles devaient travailler au tri, leurs yeux étaient aux trois quarts déjà noirs.

— On peut s'introduire dans les chambrées, fit Prestia. Ce ne sera pas la première fois !

— D'accord, fit Blade devant le fait accompli. Tout ce que je demande c'est de ne pas vous faire prendre avant une demi-heure.

— T'inquiète donc pas ! le rassura Van. Je peux te certifier qu'elles valent les meilleurs d'entre nous.

— Bon, une dernière fois, répétition des objectifs. Mark ?

— On s'occupe des fêtards ! Si possible pas de sang. Ils doivent avoir l'air endormis.

À l'approche de l'action il semblait avoir repris ses esprits. C'était bon signe.

— Van ?

— L'intendance. Les sentinelles. On récupère dix uniformes. Milbur les ramène au dortoir. Nous, on se met en place à l'armurerie et on attend les déguisés. Ensuite on apporte un maximum de fuseurs à la tour des signaux.

— Parfait. On y va. Bonne chasse !

Blade les suivit du regard jusqu'à ce que la nuit les engloutisse et fit signe à ses hommes de le suivre.

Van avait dessiné dans la poussière de la cour un plan d'une extraordinaire précision des différents bâtiments jouxtant le mur est de la citadelle. Ensuite il lui avait indiqué le plus sûr parcours pour atteindre le chemin de ronde, un vrai circuit de chat de gouttière, qui exigeait une grande souplesse et une vue encore en bon état, deux éléments qui avaient déterminé le choix de ses hommes.

Un vent léger, venu de la mer, avait dégagé le ciel qui se révélait de toute beauté, orné de myriades d'étoiles et de constellations sans noms. La lune aussi avait fini par se dévoiler sans réserve, ce qui

risquait de poser quelques problèmes. Blade arriva sur le chemin de ronde et se plaqua dans l'ombre du parapet. Un à un, les quatre prisonniers vinrent se placer derrière lui. La première sentinelle était à dix mètres, dont les six derniers ne pouvaient être parcourus qu'à découvert. Il n'y avait qu'une seule façon d'éliminer cette difficulté : passer par la façade extérieure du mur.

Par quelques signes, Blade exposa son idée aux quatre hommes, enjamba le parapet sous leurs regards épatés, et entreprit sa progression de lézard au-dessus du vide.

Lorsqu'il arriva à la hauteur du garde, Blade découvrit qu'il dormait, appuyé sur sa lance. Il repassa sans bruit sur le chemin de ronde et le fit directement passer de rêve à trépas.

Quelques minutes plus tard, deux autres sentinelles avaient cédé leurs uniformes et leurs places aux prisonniers. Pour l'instant, l'opération tenait plutôt du parcours de santé.

« Si les autres rencontrent aussi peu de réaction, c'est dans la poche », se disait Blade lorsque, du côté de l'armurerie, retentit le bruit strident d'une crécelle aussitôt repris par une autre et une troisième, tandis que l'obscurité était déchirée par le premier éclair de fuseur.

Presque aussitôt, la cour résonna des ordres des gardes, des cris des combattants, et du rugissement des prisonniers surgissant tous ensemble des dortoirs.

Blade était encore à environ cinquante mètres de la tour des signaux. Il appela ses hommes et les fit passer devant. Lui les couvrirait avec les fuseurs récupérés sur les gardes.

Van arrivait en courant, escorté par un garde à l'uniforme taché de sang. Chacun portait deux gros sacs apparemment très lourds. Blade reconnut un des prisonniers de son groupe.

— Comment ça s'est passé pour toi ? demanda Van en posant ses sacs sur le dallage de la salle de transmission.

— J'ai perdu trois hommes. Qu'y a-t-il dans ces sacs ?

— Tu nous avais bien demandé de récupérer les fuseurs, non ? Alors voilà ! Tous en bon état. Certains ont un peu déjà servi, mais très peu.

Il devait y en avoir plus d'une centaine en tout. Même si quelques-uns se brisaient dans la chute, il en resterait largement assez pour les aveugles qui attendaient de l'autre côté du mur.

— Suivez-moi, fit Blade en le soulageant d'une partie de sa charge.

Dans la cour, la bataille faisait rage. Apparemment les prisonniers s'étaient rendus maîtres de toute la partie ouest de la citadelle et

avaient pris le mur d'enceinte d'où ils bombardaient de grosses pierres les gardes repliés en carré. Les éclairs de fuseurs zébraient l'espace dans tous les sens. Cela aussi était bon signe. Car, dans l'obscurité relative, les tirs ne pouvaient pas être d'une grande précision et les fuseurs seraient déchargés avant d'avoir fait trop de victimes. Les gardes n'ayant plus accès à l'armurerie ne tarderaient pas à devoir prendre une décision de repli.

Blade balança son sac par-dessus le mur. Trois secondes plus tard il l'entendit toucher le sable avec un bruit sourd. Après que Van et son copain eurent à leur tour jeté les leurs, ils descendirent se joindre à la mêlée.

L'arrivée de Blade, saluée par une véritable ovation, décupla l'ardeur des prisonniers. D'autres hommes, de ceux qui jusque-là avaient préféré se tenir à l'écart des combats, sortirent des dortoirs et vinrent se joindre aux premiers.

Voyant cela, et pris sous le feu de Blade leur faisant croire que certains d'entre eux avaient changé de camp, les derniers gardes comprirent que la partie était perdue, à moins d'avoir recours à la solution finale. Un cri couvrit alors le tumulte, repris çà et là, qui ordonnait l'évacuation. En rangs compacts, et protégeant leurs arrières en brûlant leurs dernières réserves d'énergie dans un tir continu, la garnison se replia vers la porte principale.

Dès que les battants furent ouverts, l'éclair éblouissant de cent fuseurs lâchant en même temps leur mortel rayon embrasa la nuit et l'air fut aussitôt saturé par une épouvantable odeur de chairs brûlées. Un cri venu de l'intérieur salua cette salve salvatrice. Les Yeux-Noirs, tous allongés dans le sable face à la porte, ne pouvaient voir ce feu déclenché par leur vengeance. Mais ils savaient que l'enfer venait de changer de camp.

La garde était vaincue, décimée. Les rescapés se rendaient. La citadelle appartenait aux prisonniers.

*
* *

Le spectacle insolite de la flotte des barbares arrivant à l'horizon dans la lumière du soleil levant était de toute beauté. Tous les prisonniers, aveugles compris, étaient montés sur le mur d'enceinte pour saluer leur approche.

— Une marée de pirogues glissant sur le sable, toutes voiles dehors. C'est comme... comme un homme marchant sur l'eau ! expliqua un voyant à un aveugle. J'en ai la chair de poule. Il faut le voir pour le croire !

Son regard noir tendu vers le désert, l'aveugle souriait.

Blade, lui, ne partageait qu'à moitié la joie des prisonniers. Il n'avait rien pu faire pour éviter les violentes représailles qui suivirent la victoire. Encore sous l'excitation du combat, et rendus sauvages par le souvenir de leurs souffrances accumulées, ils se laissèrent aller aux pires atrocités et les cris de souffrance avaient ponctué lugubrement la nuit. Blade savait qu'il ne pouvait s'opposer à ces débordements de violence et empêcher la joie des vainqueurs de s'abreuver à ce sang inutile. Une seule fois il tenta, vainement, de raisonner les prisonniers, lorsque, après avoir traîné les derniers gardes vivants jusqu'au centre de la cour pour les jeter dans la mine, ils décidèrent de les enterrer vivants.

Arrivés aux abords de la cité, les barbares sautèrent à bas de leurs pirogues et coururent vers la citadelle. Les anciens prisonniers sortirent tous à leur rencontre en hurlant. Seuls les Yeux-Noirs et Blade étaient restés sur le mur. Lui savait qu'une bataille venait d'être gagnée, mais pas encore la guerre.

CHAPITRE XV

Sous le regard intrigué de Kraïla, Mark faisait jouer le grand miroir de la tour des signaux.

— Que fait-il ? demanda-t-elle à Blade.

— Ces éclats de lumière sont comme des lettres, lui expliqua-t-il. Suivant leur longueur, leur nombre et leur ordre, ils forment des mots qu'un homme, là-bas dans le désert, peut lire et renvoyer à son tour vers un autre relais où un autre homme fera de même, et ainsi de suite jusqu'à Kidal. Avant même que nous ayons regagné la cour, Horlof et Tanka auront eu connaissance de ce message. Tiens, tu vois ces éclairs ?

— Où ça ?

Il fallait avoir la vue bien aiguisée pour distinguer la minuscule étoile qui scintillait à l'horizon. Blade repensa soudain aux filaments noirs et les distingua nettement dans son champ de vision. Il se demandait s'ils disparaîtraient pendant son voyage de retour ou s'il les ramènerait en souvenir, lorsque, par association d'idée, une autre pensée lui traversa l'esprit. Peut-être avait-il trouvé un moyen de ramener dans le laboratoire du professeur Leighton une de ces étranges pierres noires...

— Là-bas, sur ces montagnes, fit Blade, de retour au sommet de la tour, un doigt tendu vers l'horizon. C'est l'homme du premier relais. Il nous avertit qu'il a bien reçu notre message.

— Comment est-ce possible ? Nous sommes de l'autre côté !

— Il a deux miroirs. Le premier renvoie la lumière sur le second, et le second vers nous.

— J'ai encore beaucoup de choses à apprendre, fit Kraïla, songeuse.

Blade passa un bras autour des épaules de Kraïla dont la touchante humilité était de bon augure pour les jours à venir. Car, comme le disait un proverbe chinois : « Ignorer la connaissance est une maladie, mais souffrir de cette maladie c'est être sur le chemin de la guérison. »

— Tu es certain que Tanka réagira comme tu l'as prévu ?

— C'est impossible autrement, la rassura Blade. Notre message et un appel à l'aide des gardes de la cité la feront partir immédiatement

à la tête d'une armée, d'autant plus que Hulkel se chargera certainement de l'en persuader quand il saura que je suis à l'origine de la tentative de révolte.

— Celui-là, fit Kraïla entre ses dents, la prochaine fois que je l'aurai en face de moi, je serai moins clément !

— Ils partiront, à mon avis, dans moins d'une heure, et traverseront le désert à marche forcée. Ils seront sans doute plus nombreux et mieux armés, mais ils arriveront ici diminués, fatigués par ce trajet éprouvant.

— Et il fera nuit, enchaîna Kraïla.

Blade, qui s'était jusque-là entièrement concentré sur la prise de la cité, n'avait pas encore prévu de plan de bataille particulier. La remarque de Kraïla venait de le lui faire entrevoir.

— Pourquoi souris-tu ? demanda Kraïla.

— Je sais comment nous pourrions battre Tanka, fit-il tout en prolongeant ses pensées.

— Très bien. Je vous écoute, général ! plaisanta Kraïla en lui enlaçant le cou.

— Cette nuit nous serons plus nombreux, dit-il mystérieusement. Tanka devra traverser la Cité des Yeux-Noirs pour arriver jusqu'à la citadelle. Les aveugles en connaissent chaque ruelle, chaque recoin et l'obscurité est leur domaine.

— Mais ils vont tous se faire massacrer ! objecta Kraïla.

— Pas si nous les utilisons pour guider nos troupes. À chaque aveugle sera associé un de nos hommes. Et tu oublies qu'ils peuvent se servir des fuseurs.

Kraïla voyait maintenant où Blade voulait en venir. Chaque homme tiendrait la main d'un aveugle dans la sienne. L'un viserait et l'autre tirerait.

— Décidément, fit Kraïla, je te devrais beaucoup. Presque tout, fit-elle en posant ses lèvres sur les siennes.

*
* *

Allongé dans ce même lit où, une dizaine de jours plus tôt, la belle et cruelle Tanka lui avait dérobé des heures de plaisir, Blade fixait les poutres peintes du plafond. Hormis la présence de ces trois filaments noirs qui semblaient voler comme des mouches au-dessus de lui, il avait toutes les raisons d'être satisfait. La victoire sur l'armée de Tanka avait été aussi nette que rapide et une nouvelle aube triomphale s'était levée sur la Cité des Yeux-Noirs. Comme Hulkel, tué au cours des

combats, l'avait été une semaine plus tôt, Tanka fut bannie du royaume. Horlof, quant à lui, ayant retrouvé sa fille, fut libéré de la culpabilité qui le rongait. Soustrait à la maléfique influence de Tanka, il retrouva aussi un peu de sa dignité et de son autorité perdues. Sagement, Kraïla lui avait demandé de conserver le trône et était venue s'installer au château d'Itzaxou.

Blade se tourna vers elle et déposa au creux de ses reins un délicat baiser, en souvenir de la nuit folle qu'ils venaient de passer. Car Kraïla, en prenant possession de sa nouvelle chambre, était tombée par hasard sur le philtre d'amour de Tanka.

— Ça a l'air bon, avait-elle dit en humant le flacon.

Et, avant que Blade n'ait pu l'en empêcher, elle y avait goûté. Alors, par souci d'équilibre, il avait bu à son tour.

— Tu es réveillé ? demanda Kraïla, les yeux encore fermés.

Blade avait certes de quoi être satisfait, sur bien des plans, personnels et autres, mais il se sentait aussi toujours l'âme un peu vague lorsque, après le feu de l'action, il en regardait s'éteindre les braises. Bien sûr, il pourrait aider Horlof à redresser son royaume, enseigner comment utiliser à des fins pacifiques l'énergie contenue dans les pierres noires, équiper les nouveaux mineurs de masques et de lunettes de protection. Grâce à lui, ce monde pourrait changer, accomplir un bond prodigieux sur la route du progrès, mais il avait aussi des fourmis dans les jambes et ressentait déjà le besoin de retourner dans son univers pour se préparer à de nouveaux voyages. Certes, ce n'était pas lui qui décidait de son retour...

« Ni peut-être même le professeur Leighton », se dit-il en quittant le lit pour aller boire un peu d'eau fraîche.

Kraïla s'était retournée et couvrait sa nudité d'un regard gourmand. Elle dut pourtant avaler son désir naissant. On frappait à la porte.

— Qu'y a-t-il ? lança Kraïla.

— Deux hommes veulent voir l'étranger, répondit la voix assourdie d'une servante.

— Qu'ils reviennent plus tard !

— Ils disent que c'est très important ! insista la servante.

— Je vais les voir, fit Blade, intrigué, en commençant à s'habiller.

— Fais-les attendre dans le salon ! Nous arrivons, relaya Kraïla.

Quelques minutes plus tard, Blade eut droit à une de ses plus grosses surprises en découvrant, sous les habits de Mendieurs des deux hommes, les visages de Mahias et Ghali !

Blade se précipita dans les bras de son ami.

— Mahias ! Tu n'es pas mort ?

— Est-ce que j'ai l'air d'un fantôme ? fit-il en se dégageant pour reprendre son souffle.

— Mais comment est-ce possible ? Tanka m'a dit...

— C'est grâce à moi, étranger, répondit Ghali. Je lui avais appris comment maîtriser ses fonctions vitales et passer pour mort !

Kraïla vint les embrasser à son tour, et frappa dans ses mains pour ordonner que soit montée la meilleure bouteille du cellier.

— Dis donc ! J'ai appris tout ce que tu avais fait à Cyn. Bravo... J'aurais vraiment aimé être là. Mais il valait mieux pour moi ne pas trop me montrer. Les revenants ne sont pas très bien vus par ici. Ils m'auraient pris pour un démon ! fit Mahias en éclatant de rire.

Quelques minutes plus tard ils trinquaient à leurs retrouvailles.

Soudain Blade fut pris d'une série de spasmes et lâcha son gobelet.

— Blade ! Que se passe-t-il ? fit Kraïla, alarmée.

Mahias vint le soutenir et l'aida à s'asseoir.

— Voilà ce que c'est, on délivre les opprimés, on gagne des batailles, on chasse l'injustice, et après on a de petites défaillances, les jambes qui flanchent, plaisanta-t-il.

Kraïla frappa nerveusement dans ses mains, ordonna qu'on amène un médecin.

Blade était maintenant pris de frissons. Toute la peau de son corps s'était mise à furieusement le démanger... L'heure du retour avait sonné.

Mais il avait encore quelque chose à faire avant de quitter ses amis. Dégoulinant de sueur, il saisit le fuseur qu'il gardait sur lui, le posa sur le sol et le fracassa d'un violent coup de talon qui lui fendit le dos et faillit lui soutirer un cri de douleur.

— Mais arrêtez-le ! Faites quelque chose ! Vous voyez bien qu'il divague ! criait Kraïla.

— Je pars, mes amis ! Je vous quitte... Les mages me rappellent !

— Non ! hurla Kraïla en se jetant à ses pieds pour l'enserrer dans ses bras.

Le transfert n'allait plus tarder. Ce n'était plus qu'une question de secondes. Blade ramassa un morceau de la pierre noire.

— À boire ! demanda-t-il d'une voix déjà lointaine.

Mahias lui donna son propre verre.

— Je savais que tu repartirais aujourd'hui, lui dit Ghali. Je l'ai vu cette nuit en rêve.

Blade n'entendait plus, ne voyait plus. Il porta l'éclat de pierre noire à la bouche, l'avalait et disparut.

— Alors, ce séjour s'est déroulé sans problèmes ? demanda Lord Leighton d'un faux air affable lorsque Blade sortit du vestiaire.

Retrouver son costume, celui qu'il portait trois heures plus tôt en arrivant au laboratoire souterrain, lui procura quelque réconfort. Chaque fois, son image dans le miroir lui remettait la tête au-dessus des pieds, en lui permettant de se libérer plus vite des élans de nostalgie qui l'assaillaient après chaque retour.

— Sans problèmes ? ironisa Blade. Vous voulez dire qu'ils ont commencé dès mon arrivée là-bas.

— Quel genre de problèmes ? s'inquiéta Lord Leighton avec le même regard gourmand qu'avait porté sur lui Kraïla ce matin, une demi-journée, une éternité ou quelques minutes plus tôt.

— J'ai rebondi sur la dimension d'arrivée, fit Blade, histoire de remuer le mystère dans la plaie.

— Rebondi ? Comment cela « rebondi » ?

Lord Leighton se trémoussait dans son fauteuil électrique comme si les batteries s'étaient déchargées dans les accoudoirs.

À l'écart, J, comme toujours heureux de retrouver son poulain favori, souriait dans ses moustaches.

— Un peu de patience. Vous lirez tout cela dans mon rapport...

— Bon, eh bien, allez-y ! Nous n'avons plus besoin de vous ici ! Allez donc rédiger ce rapport !

— Avant, je voudrais passer une radio, fit Blade encore plus énigmatiquement.

— Une radio ? s'inquiéta J. Que s'est-il passé ? Un accident ? Vous êtes blessé ?

— C'est impossible ! grogna Lord Leighton. Le corps retrouve son intégrité pendant le transfert ! Seule la mort est irréversible.

— Ah bon ? Vous ne m'aviez jamais parlé de cela ! intervint J. Quand vous pourrez faire voyager n'importe qui, nous pourrions donc envoyer des blessés ou des malades dans les autres dimensions et les ramener guéris ?

— En théorie, oui, ce serait possible, concéda Lord Leighton qui n'aimait pas être entraîné sur des voies qu'il n'avait pas choisies.

— Nous pourrions faire des économies considérables !

J voyait déjà tout le parti qu'il pourrait tirer de cette nouvelle, lors de la séance de rediscussion du budget de l'opération.

Blade, lui, venait de s'apercevoir que les filaments avaient disparu. Ses yeux étaient redevenus intacts. Il repensa à ses amis de la Cité des Yeux-Noirs. Un jour peut-être pourrait-il retourner dans le monde de Kraïla et leur rendre la vue ?

Après avoir passé un examen médical complet, Blade rentra chez lui. Il était à peine plus de vingt-deux heures. C'est à ce décalage temporel qu'il avait le plus de mal à s'habituer. Il lui fallait chaque fois plusieurs jours pour l'oublier. Cette fois il avait vécu une décade en l'espace d'une centaine de minutes, mais l'écart entre les durées réelles et relatives était souvent bien plus important. En fait, depuis la naissance du projet DX et ses premiers voyages, il avait accumulé en une dizaine d'années l'expérience de plusieurs vies. Sans doute était-ce une des raisons qui le rendaient irrésistible auprès de la gent féminine...

Il y avait sept messages sur son répondeur. Le quatrième était de la belle Kathy Feldman.

— Bonjour, ou plutôt bonsoir. Kathy Feldman. J'ai moi aussi le moyen d'obtenir certains renseignements confidentiels avec un numéro minéralogique. Nous pourrions échanger nos impressions d'espions amateurs, par exemple demain à midi. Rappelez-moi pour confirmer. Bonne nuit.

Il n'y aurait certainement pas de meilleur moyen d'évacuer définitivement les fatigues et les émotions accumulées pendant son séjour dans la Cité des Yeux-Noirs.

Blade se coucha tôt ce soir-là, ferma les yeux sur l'image des boucles brunes de Kathy tombant sur ses épaules nues et s'endormit immédiatement, du sommeil du juste.

À minuit vingt-sept, un coup de fil de J le tira de ses rêves. Il semblait préoccupé, contrarié.

— Je veux votre rapport demain à la première heure. Et il faudra que vous veniez passer des examens complémentaires.

— Pourquoi ? Si c'est Lord Leighton qui...

— Non, le coupa J. Lord Leighton n'y est pour rien. J'ai votre rapport médical sous les yeux. Ce caillou dont vous m'avez parlé, cette pierre noire, il semble que vous l'ayez digérée !

— Digérée ? Que voulez-vous dire ?

— Il ne s'agissait pas d'une matière minérale, mais organique, que vous avez digérée.

Blade, maintenant complètement réveillé, s'était assis sur le bord de son lit. Son silence, contrairement à ce que crut J, n'était pas qu'un

effet de la surprise. Blade était perdu dans les pensées qu'avait suscitées cette incroyable nouvelle.

— À l'avenir, conclut J, essayez de ne pas tenter d'expériences qui pourraient se révéler dangereuses. Je tiens à vous garder en vie !

Après qu'il eut raccroché, Blade retourna à ses pensées. Si la pierre noire était une matière organique, cela impliquait, entre autres choses, qu'un jour ou l'autre elle devrait mourir. Il ne dépendait donc que de sa durée de vie que les aveugles de la Cité des Yeux-Noirs recouvrent un jour la vue...

Blade se prépara un grand jus d'orange, un café bien fort, et commença, le cœur plus léger, la rédaction de son rapport.

Le lendemain, lorsqu'il arriva à son rendez-vous galant, sa nuit blanche et la fatigue lui avaient fait les yeux brillants.

Ceux de Kathy Feldman l'étaient plus encore.

*Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
Pour le compte des Éditions Vaugirard
En décembre 1995*

VAUGIRARD – 12, avenue d'Italie
75627 PARIS CEDEX 13
Tél. : 44-16-05-00

Imprimé en France
Dépôt légal : Janvier 1996
N° d'impression : 33135

[1] Ainsi Friedrich Nietzsche définissait-il ce qu'il appelait l'homme véritable.